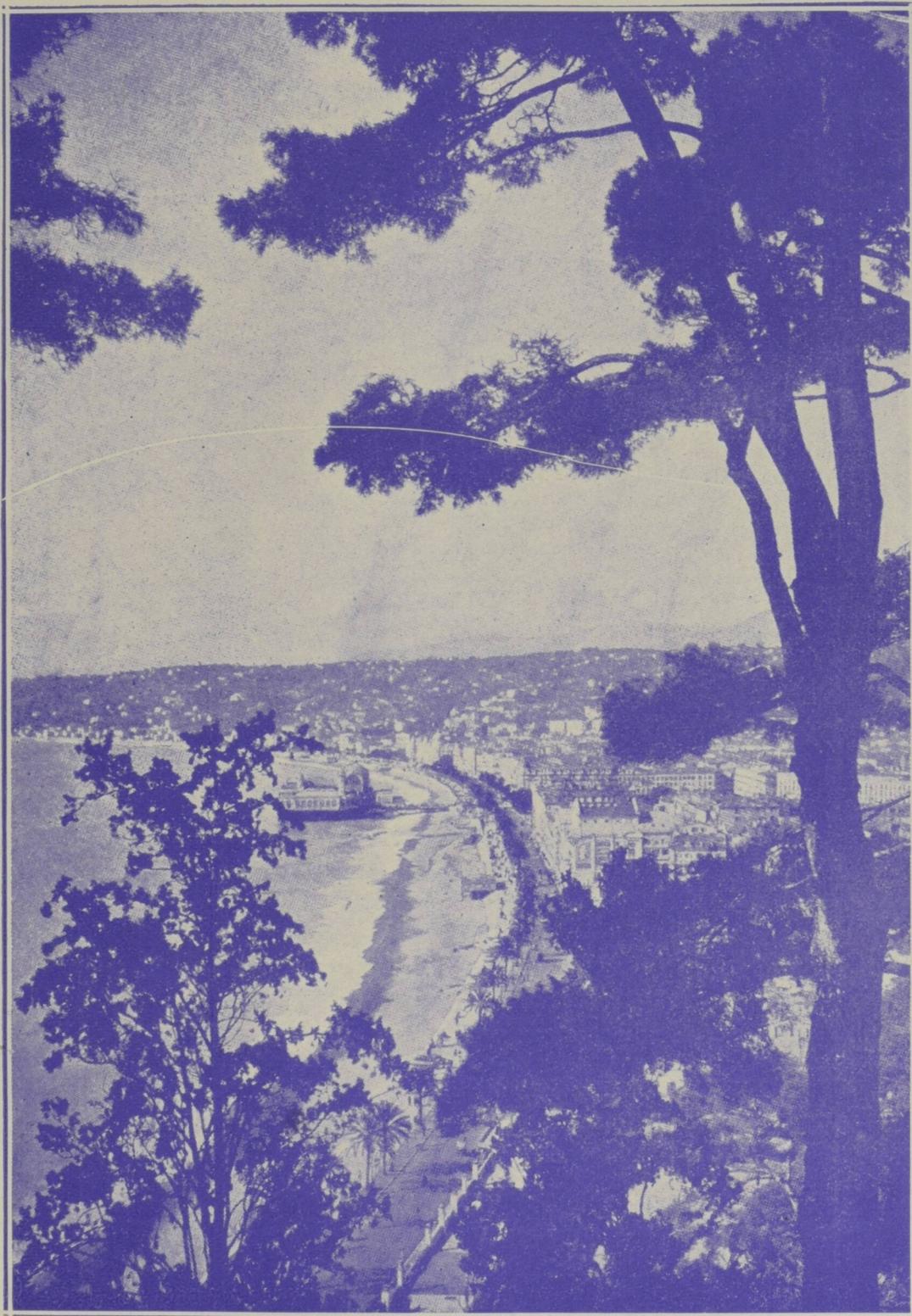


Wor

L'APÔTRE



VUE DE NICE

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

AVRIL 1930

TEXTE

PAGE	TEXTE
337 —	Nos Juifs. THOMAS POULIN.
339 —	Une mère à l'épreuve. HENRI MALIN (<i>La Maison</i>).
341 —	Pédagogie paternelle. G. DE CHAMPIGNY.
343 —	3. . . 3. . . 3. CÉCILE JÉCLOT (<i>Le Noël</i>).
348 —	La plus pauvre des bergères : Germaine Cousin. ÉDOUARD DEVOGHEL (<i>La Vie catho- lique</i>).
352 —	Le pays où l'Enfant Jésus ne vient plus. FERNAND BEISSIER.
355 —	L'Anier. VICTOR FÉL.
356 —	Électricité industrielle. A. SAMSON.
357 —	Les quatre au calvaire de Lourdes.
359 —	Conscience.
360 —	Le monocle sauveur.
361 —	Éphémérides canadiennes : mars 1930.
364 —	La machine humaine : l'appendicite. LE VIEUX DOCTEUR.
365 —	Pneumonie. DR PIERVAL (<i>La Maison</i>).
366 —	Simples racontars. JEANNE LEFRANC
366 —	Boîte aux Lettres. JEANNE LEFRANC.
367 —	Le remords expiatoire. FRAGILE.
369 —	Les six agneaux perdus (<i>poésie</i>). ALPH. CORDIER.
370 —	Pour s'amuser.
371 —	Les livres.
372 —	Les Croisés (<i>feuilleton</i>). A. DEVOILLE.

ILLUSTRATIONS

338 —	Le palais de justice de Bruxelles.
340 —	La voie royale à travers les Andes.
344 —	Portrait de Mme Godin des Odonais.
351 —	Vue plongeante du Trocadero, à Paris.
354 —	Vue d'une rue d'Oberammergau.
362 —	Feu l'hon. Geo.-Élie Amyot.
362 —	Feu l'abbé Antoine Pampalon.
362 —	Feu l'hon. Amédée Robitaille.
363 —	A Bogota de Colombie.
371 —	Un coin de Londres.

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XI

QUÉBEC, AVRIL 1930

N° 8

Nos Juifs

LA session provinciale de 1930 occupera dans l'histoire canadienne, dans l'histoire de la province de Québec particulièrement, une place importante.

Elle se placera dans le chapitre de la question juive chez nous, et marquera une troisième et importante étape dans la montée de l'influence de cette race dans notre pays.

Déjà, il y a plusieurs années, la législation avait accordé aux Juifs le titre de citoyens canadiens. Ensuite on avait fait une exception en leur faveur à la loi du dimanche pour leur permettre de célébrer le sabbat et de travailler dans leurs boutiques le dimanche.

Cette fois, on leur a donné un régime scolaire bien à eux dans l'île de Montréal.

Arrivés les derniers et il n'y a pas longtemps en ce pays, nous leur avons déjà donné, sans qu'ils aient eu à lutter, plus que les premiers habitants du pays, nos compatriotes, n'ont pu obtenir après plus de 150 ans de luttes et de sacrifices dans plusieurs des provinces canadiennes.

Nous sommes vraiment très généreux et les autres canadiens ont tort de craindre la domination française. Si les Japonais de la Colombie anglaise vivaient dans notre province ils auraient, eux aussi probablement, leur régime scolaire à eux. Nous pourrions difficilement le leur refuser.

Nous nous demandons quelle autre faveur le groupe juif exigera bientôt. On ne peut croire, en effet, qu'il se déclarera entièrement satisfait. Ce n'est pas son habitude.

*

* *

Cette page d'histoire, en même temps qu'elle montrera notre générosité et le fait que nous savons reconnaître les droits de tous ceux qui vivent autour de nous ou avec nous, nous fera voir aussi que l'Épiscopat catholique sait être à la hauteur de la situation chaque fois que son action peut être une sauvegarde.

On a vu, en effet, cet Épiscopat se lever sans peur, prendre la défense de notre régime scolaire, le plus parfait vraiment qu'il y ait au monde et que les pays nous envient, car il est généreux, juste et reconnaît les droits qui doivent être reconnus pour que chacun ait sa part et que règne la paix.

En organisant l'école juive de Montréal on risquait par certains côtés de fausser ce régime et de nous acheminer vers le danger de l'école neutre.

Cela justifiait amplement l'intervention de l'Épiscopat et celui-ci n'a pas craint de dire publiquement ce qu'il croyait être les sauvegardes à prendre, si on ne voulait pas mettre en danger notre régime scolaire chrétien.

L'heure était grave, en effet, car les Juifs demandaient d'être placés sur un pied d'égalité avec les protestants et les catholiques au Conseil de l'Instruction publique, et se faisaient ouvrir la province entière comme champ de leur activité.

C'était assurément beaucoup plus demander qu'il n'en fallait pour obtenir justice. Aussi l'Épiscopat catholique marqua-t-il qu'il n'était pas nécessaire de partager tout notre héritage, de risquer de fausser notre Conseil de l'Instruction publique, de nous mettre en face du danger de l'école neutre pour reconnaître les droits des parents juifs de l'île de Montréal.

Il fut donc décidé que les Juifs auront une commission scolaire à eux sur l'île de Montréal.

Les membres de cette commission seront nommés par le Gouvernement et la commission elle-même sera sous la direction suprême du Surintendant de l'Instruction publique qui, lui, sera soumis au Conseil de l'Instruction publique.

Si ce n'eût été de cette intervention opportune, tout ce que demandaient les Juifs aurait probablement été accordé, car ces demandes étaient comprises dans le premier projet de loi imprimé.

*

* *

Cette commission juive est un des résultats de notre politique d'immigration. Nous avons importé des juifs, il nous faut maintenant partager notre bien avec eux.

Si, toutefois, ce traitement généreux de notre province pouvait être une leçon pour ceux qui font la pluie et le beau temps dans certains autres pays, où les catholiques souffrent sous les régimes que leur imposent les Juifs, la commission scolaire juive de Montréal serait en somme une petite affaire.

Nous n'avons pas lieu d'espérer qu'il en sera ainsi, le christianisme ne peut s'attendre à cela. Aussi nous enseigne-t-il que nous devons souffrir pour la justice et faire le bien aux autres.

Que sortira-t-il exactement de cette commission juive ? L'avenir nous le dira. Il reste tout de même que nous devons veiller, si nous ne voulons pas que ces Canadiens d'hier soient nos maîtres de demain.

Thomas POULIN.

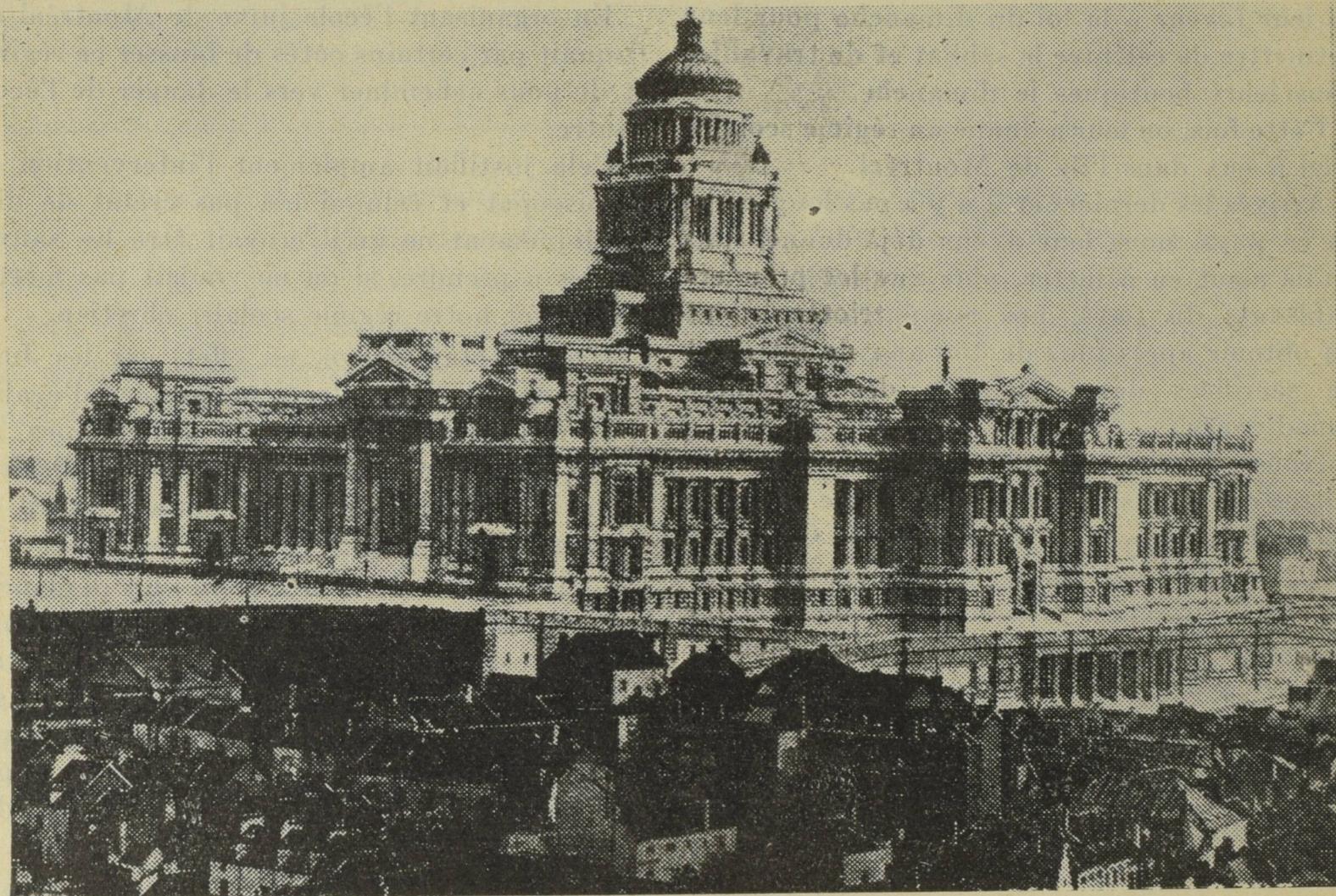
RÊVE D'UNE PETITE FILLE

Dans un riche magasin de jouets, Monique est conduite par sa maman au rayon des poupées.

La vendeuse présente un "bébé marcheur envoyant des baisers" et un "bébé parlant les yeux dormeurs"; elle insiste sur les mérites de celui-ci :

— Il dort et il parle, Mademoiselle.

— Maman, je voudrais un bébé qui dorme vraiment et qui me raconte ses rêves.



LE PALAIS DE JUSTICE DE BRUXELLES

Une mère à l'épreuve

DANS l'après-midi d'une sombre et froide journée du mois de janvier, un jeune homme frappait à la porte d'une modeste maison de Boston et demandait à parler à Mme Franklin. Il trouva la vieille dame tricotant auprès du feu, dans un petit salon.

“ J'ai appris que vous logiez les voyageurs, dit-il en entrant, et je viens vous prier de me donner cette nuit l'hospitalité.”

Mme Franklin jeta sur le nouveau venu un regard peu bienveillant et lui assura qu'il avait été mal informé.

“ Je ne tiens pas auberge, monsieur ; seulement, pour obliger quelques-uns de nos députés, je les reçois dans ma maison pendant la session. En ce moment même, j'ai chez moi quatre membres du Conseil et six de la Chambre des Représentants. Du reste, tous mes lits sont pris,” ajouta-t-elle.

Et elle continua à tricoter avec une singulière véhémence.

Le jeune homme serra alors son manteau autour de son corps ; il frissonnait de froid, et le temps n'était pas de nature à le ranimer. C'était pour la vieille dame un devoir de simple politesse de l'engager à s'asseoir et à se chauffer un instant. Aussi lui montra-t-elle du doigt une chaise ; et il s'installa, sans se faire prier, auprès du feu.

L'arrivée des hôtes de Mme Franklin empêcha toute autre conversation entre elle et le jeune homme. On servit bientôt le café, et le nouveau venu en eut sa part comme les autres. Après le café, on apporta, selon l'usage, des pipes et du tabac. Un joyeux cercle de fumeurs se forma autour du foyer, et la conversation s'engagea gaiement. On dit des plaisanteries, on raconta des histoires, et le nouvel arrivé montra tant d'esprit et d'entrain qu'il captiva l'attention de toute la société. Le temps s'écoula ainsi d'une façon agréable ; huit heures sonnèrent sans que personne y prît garde. C'était l'heure du souper, et Mme Franklin était toujours aussi exacte que l'horloge. Les soins du ménage l'ayant retenue hors du salon, elle supposait que l'étranger était parti immédiatement après le café. Qu'on se figure son étonnement, lorsqu'elle le vit, avec un sang-froid imperturbable et une incroyable effronterie, prendre place à table, à côté de ses hôtes !

Aussitôt après le souper, Mme Franklin fit venir dans la chambre voisine un vieux gentilhomme qu'elle avait l'habitude de consulter. Elle se plaignit à lui du sans-gêne de l'étranger, raconta de quelle façon il s'était introduit dans sa maison et finit par avouer que ses allures lui semblaient quelque peu suspectes. Le vieux gentilhomme l'engagea vivement à se rassurer,

attendu que l'étranger était un homme poli, d'un commerce aimable, et que, probablement, il ne croyait pas l'heure si avancée.

“ Vous feriez bien, dit-il, de le prendre à part et de lui répéter que vous ne pouvez pas le loger chez vous.”

Mme Franklin envoya aussitôt sa servante chercher l'étranger et signifia de nouveau à celui-ci l'impossibilité où elle était de le garder dans sa maison. Elle fit observer qu'il était déjà tard et lui donna doucement à entendre qu'il devait s'adresser ailleurs.

“ Je serais vraiment désolé, répondit le jeune homme, de vous causer le moindre embarras. Le temps de fumer une dernière pipe avec vos hôtes, et je pars !”

Cela dit, il retourna vers la société et se remit à causer avec plus de verve encore et d'esprit.

La conversation tourna peu à peu à la politique. Un gentilhomme de la compagnie rappela la question qui avait été débattue, le jour même, à la Chambre : on avait proposé un projet de loi pour étendre les pouvoirs du gouverneur délégué par l'Angleterre. L'étranger s'empara aussitôt du sujet, défendit les droits des colonies avec une vigueur de raisonnement et une éloquence remarquables, et il porta un jugement impartial sur les principaux personnages de son temps.

L'entretien était si intéressant que onze heures sonnèrent sans que le cercle subjugué s'en aperçût. La patience de Mme Franklin était épuisée devant tant de sans-gêne. Elle entra alors dans le salon et adressa à l'étranger des paroles assez peu courtoises, pour le forcer à partir sur-le-champ. Celui-ci balbutia une légère excuse, prit son chapeau, ainsi que son large manteau, salua poliment la compagnie et se dirigea vers la porte de la rue, éclairé par la servante et suivi de la maîtresse de la maison.

Pendant que la société causait joyeusement auprès du feu, un terrible ouragan avait amoncelé la neige dans les rues à la hauteur du genou. A peine la servante eut-elle soulevé le loquet de la porte que le vent, s'engouffrant avec violence, éteignit la lumière et couvrit le seuil de neige et de grêle. L'étranger jeta alors un regard suppliant vers la maîtresse de la maison et lui dit :

“ Ma chère dame, je ne connais personne ici ; pour peu que vous me mettiez à la porte par ce temps affreux, je périrai de froid dans les rues. Vous aviez l'air d'une charitable personne ; par une nuit pareille, vous ne refuseriez pas l'hospitalité à un chien.

— Ne me parlez pas de charité ! reprit la vieille dame blessée. Charité bien ordonnée commence par soi-même. Si, à cette heure, la neige vous effraye, pourquoi avez-vous tardé si longtemps ? Enfin, monsieur, ni votre air ni vos manières ne sont de mon goût, et votre insis-

tance me fait craindre que vous n'ayez de mauvais desseins."

Et elle parlait si haut que le bruit attira ses hôtes. Ceux-ci ne donnèrent point raison à Mme Franklin. L'étranger leur semblait un homme de politesse parfaite, d'un esprit supérieur, et, bien loin de vouloir qu'on le renvoyât, ils témoignaient le désir de le retenir auprès d'eux. Ils ne pouvaient s'expliquer les mauvaises dispositions de leur hôtesse à l'égard d'un jeune homme aussi spirituel et aussi aimable.

Enfin, Mme Franklin, se rendant à ces instances, permit au jeune homme de rester chez elle. Mais, comme il n'y avait aucun lit vacant, il fut obligé de passer la nuit sur une bergère, devant la cheminée.

Malgré la confiance que ses hôtes semblaient avoir en l'honnêteté de l'étranger, Mme Franklin crut prudent de ressembler toutes les pièces précieuses de son argenterie et de les emporter dans sa chambre, après avoir passé une fourchette dans le loquet de la porte, par mesure de sécurité. De plus, elle recommanda au nègre qui était à son service de placer le grand couperet sous sa main et de se réveiller au premier bruit que ferait le vagabond, — c'est ainsi qu'elle appelait l'inconnu, — en pillant la maison. Puis la bonne dame alla se coucher, non sans avoir forcé sa servante à veiller auprès d'elle.

Mme Franklin dort peu, comme on pense ; elle était levée avant le soleil. Aussitôt elle rappela ses domestiques et s'avança, escortée par eux, vers la chambre où reposait le vagabond. A son grand étonnement, elle le trouva dormant paisiblement dans son fauteuil. Alors elle commença à se reprocher ses soupçons, réveilla le jeune homme en lui adressant un bonjour amical, et, après s'être informée de la manière dont il avait passé la nuit, l'invita à partager son déjeuner, qui toujours était servi avant celui de ses hôtes.

" Serait-ce une bonté de votre part, dit-elle à son convive, et de me dire si vous appartenez à une contrée éloignée, ainsi que votre air le fait supposer ? "

Le jeune homme, comme s'il se fût senti encouragé par ce ton bienveillant, mit dans son chocolat un morceau de sucre un peu plus gros et se servit une tranche de pain grillé :

" J'habite Philadelphie, madame. "

A ces paroles, la vieille dame parut émue pour la première fois.

" Philadelphie ! dit-elle, vous habitez Philadelphie ! Mais alors, vous connaissez peut-être mon Benjamin ? "

— Qui cela ? demanda le jeune homme d'un ton très calme.

— Comment ! Benjamin Franklin, mon Benjamin ; oh ! c'est le plus cher enfant qu'ait jamais béni une mère !

— Quoi ! votre fils est Benjamin Franklin, l'imprimeur ? Mais c'est mon plus intime ami, et nous logeons dans la même chambre.

— O mon Dieu ! j'ai souffert que l'ami de mon cher Benjamin passât la nuit sur une chaise, pendant que je m'étendais dans un bon lit !

— Que serait-ce donc, si vous aviez traité ainsi votre Benjamin lui-même ?

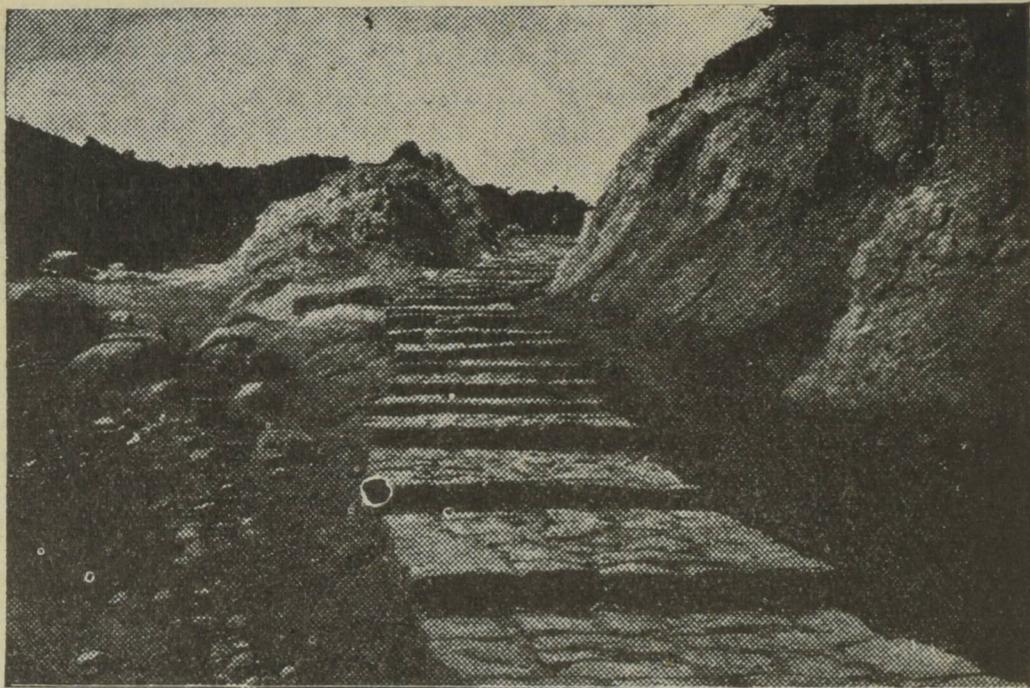
— Le cœur d'une mère ne se trompe pas, et j'aurais reconnu mon fils.

— Ne parlez pas avec tant d'assurance, chère mère ; votre fils est devant vous.

— Mon Benjamin ! Et je ne l'avais pas deviné ! . . . "

Parti de sa ville natale lorsqu'il était encore adolescent, Benjamin Franklin, en y revenant homme fait, avait voulu se donner la satisfaction de cette innocente épreuve ; idée bien digne du philosophe pratique qui devait avoir le triple honneur de s'illustrer comme savant, comme grand citoyen et comme sage penseur.

Devenu vieux, il aimait à rappeler cet épisode d'un temps où il n'était encore que Benjamin Franklin l'imprimeur ; car, disait-il, j'avais eu, dans cette circonstance, le plaisir de gagner les sympathies de ma mère sans user de mon titre de fils, et ce fut pour elle comme pour moi une sorte de raffinement dans la joie que nous éprouvions à nous retrouver.



LA VOIE ROYALE A TRAVERS LES ANDES, DANS LA COLOMBIE

Cet escalier géant fut construit sous la domination des Espagnols.

Pédagogie paternelle

LE soir, lorsque je rentre de mon bureau, Paul, tout de suite, reconnaît mon pas dans l'antichambre; avant que je ne me sois débarrassé de mon chapeau et de ma canne, il grimpe à mes jambes, s'accroche à mes épaules avec des clameurs folles qui claironnent mon arrivée.

— Voilà papa !... Bonjour, papa !

C'est un bon petit diable de cinq ans, futé, espiègle, qui emplît la maison de ses éclats joyeux.

L'appartement n'est pas assez grand pour contenir le désordre de ses jouets ; ici, un polichinelle gît sur le dos, souriant encore, malgré la blessure qui lui ouvre le crâne ; là, des wagons s'amoncellent, comme après la collision de deux trains; plus loin, un mouton à trois pattes broute l'herbe imaginaire du parquet.

De l'escalier, je l'entends cingler son cheval de bois, bombarder l'ennemi, conduire ses soldats de plomb à l'assaut et crier :

— Victoire !

Et ce tapage heureux, tandis que je monte, me tranquillise et m'amuse.

Mais quand les turbulences de Paul ont dépassé les bornes, quand sa conduite a mérité quelque reproche, le poids qu'il a sur sa conscience modère ses élans : au lieu de sauter à mon cou, il arrive, timide, inquiet, et se contente d'offrir son front à mes lèvres.

Alors, je prends un ton sévère pour lui demander compte de sa journée ; je l'appelle "Monsieur Paul", je lui dit "vous", je mets dans mes réprimandes de grandes phrases, une logique irréfutable, terrible, et je lui prédis qu'il ne grandira plus, qu'il ne sera jamais un homme s'il ne s'arrête pas dans ses débordements.

Il m'écoute très confus, immobile, les yeux baissés, parfois son cœur se gonfle et des larmes noient ses prunelles.

Alors nous faisons la paix, car, à ce moment psychologique, je suis plus ému que lui ; pour un peu, c'est moi qui implorerais mon pardon.

Mais, la semaine dernière, l'affaire fut très grave, "Monsieur Paul" se sentait si coupable qu'il ne vint même pas au-devant de moi. Il restait dans un coin de la salle à manger, honteux, tremblant.

— J'espère, fit ma femme durement, que tu le corrigeras, cette fois !

Alice prétend que je le gâte : c'est à cause de moi que Paul désobéit, que Paul fait du vacarme, que Paul casse tout.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Tiens ! s'écria-t-elle en ouvrant la porte de mon cabinet, regarde !

Je regardai, et j'aperçus sur la gauche de ma cheminée un vide : des deux vases japonais qui en composaient l'ornementation, un seul était là,

— Et l'autre ?

— Brisé en mille miettes !

J'étais désolé, exaspéré. J'aimais ces vases comme un enfant aime un jouet longtemps attendu. Je les avais convoités dans la vitrine d'un antiquaire, pendant un mois, hésitant devant le prix, économisant peu à peu la somme voulue, soucieux à l'idée de les voir un jour emporter par un autre.

Autour de leurs parois, un cavalier fantastique dont le manteau flottait, sabre au poing, en poursuivait éperdument un autre, plus petit.

J'avais inventé une histoire qu'il me fallait répéter souvent et qu'à chaque récit je dramatisais davantage. Mon fils m'écoutait, assis sur mes genoux, et son imagination suivait sur la potiche, dans le bleu très lointain des pays évoqués, ce galop qui s'acharnait interminablement à travers les forêts, les fleuves et les montagnes. A diverses reprises, je l'avais surpris debout sur une chaise parlant tout bas au héros victorieux.

Ce jour-là, un mouvement brusque, une attention trop passionnée sans doute, avait provoqué la chute qui m'affligeait.

— Petit misérable ! m'écriai-je furieux, je ne veux plus te voir !... Va-t'en !

Je lui interdis l'entrée de mon cabinet pour toujours, et, sans me ressouvenir que j'avais été moi-même un autre Paul, je déclarai que les enfants étaient désagréables, maladroits, la dédolation des familles; je fus pendant une heure d'une humeur méchante et injuste, marchant à grands pas, bougonnant tout seul des paroles de rancune.

On se mit à table.

Comme il fallait une punition exemplaire, je décidai que Paul n'aurait pas de dessert et se coucherait aussitôt après le dîner.

*

* *

L'enfant, très digne, ne pleura point, ne prononça pas un mot. Le repas fut triste. D'habitude, Paul l'égaye de son amusant bavardage, de ses mots inattendus, véritables trouvailles dont la naïveté est toujours empreinte d'une certaine justesse; cette fois, il se vengeait par son silence, et nous étions plus punis que lui.

La veille, il nous avait raconté qu'il avait vu "un chien d'une maigreur très comme il faut", puis "une voiture mal habillée" ; précédemment, il s'était cogné "le pignon de la tête". Quand le dessert arriva, Paul héroïque, dit à sa mère :

— Maman, déproche-moi : je n'ai plus faim; j'ai envie de dormir.

— Comme ça se trouve ! fis-je avec un sourire.

La mère le "déprocha" de la table et le poussa dans mes bras. Je le pressai contre moi,

un peu troublé, me retenant pour ne pas pardonner trop tôt. Puis Alice alla le coucher.

Je n'eus pas le courage de finir mon dîner sans lui et je passai au salon ; là, au milieu de la fumée d'un cigare, je me mis à penser aux enfants.

Est-ce que nous ne les punissons pas trop cruellement parfois ? Ils n'ont pas encore l'âge de raison et nous les voudrions impeccables, plus sensés que nous. Hélas ! est-ce que nous sommes toujours sages, nous autres ? Et cette réflexion me rappelait une question que mon fils me posa un jour :

— Les papas, qui est-ce qui les gronde ?

Et je me sentais le cœur gros d'avoir laissé partir l'enfant sans dessert ; aussi, dès que ma femme fut à sa broderie, je quittai sournoisement le salon, j'ouvris sans bruit le buffet de la salle à manger, et je fis une grosse tartine de confiture, que je dissimulai sous mon veston.

Quand j'arrivai dans la chambre, à mon grand désespoir, Paul dormait déjà ; je me penchai entre ses petits rideaux d'étamine pour l'embrasser doucement.

Chose étrange : ces joues collaient à mes lèvres !... Elles étaient poissées de confiture !...

La mère avait eu la même idée que moi.

Oh ! les femmes !...

*

* *

Au milieu de la nuit, Paul eut un cauchemar ; il se mit sur son séant et nous parla d'une voix effrayée. Nous nous levâmes précipitamment et nous courûmes à son lit. Il nous fixa d'un œil hagard, puis se jeta sur le côté et se rendormit. Mais, jusqu'au jour, son sommeil fut agité.

— C'est l'émotion d'hier, me dit Alice.

Le matin, il s'éveilla plus tôt que de coutume, triste et pâle ; sa tête brûlait, son poulx battait violemment. Très inquiet, je fis venir le médecin. Celui-ci l'examina, prescrivit une ordonnance, et, pressé par nos questions, finit par avouer qu'il ne pourrait se prononcer qu'à sa deuxième visite.

— Néanmoins, ajouta-t-il, j'espère que ce ne sera rien. Tâchez qu'il se lève tantôt, et si vous le voyez jouer, redevenir gai et turbulent comme à l'ordinaire, ne me dérangez pas, il sera guéri. Un enfant qui fait du tapage se porte toujours bien.

Dès que le docteur fut dehors, je dis "au revoir" à Paul, qui me sembla très abattu ; je recommandai à la mère de me faire prévenir immédiatement s'il survenait quelque chose grave, et je partis très anxieux.

Je me souviendrai toujours de cette journée. Il me fut impossible de travailler une minute. Chaque fois que le garçon de bureau m'annonçait quelqu'un, je me figurais qu'on m'envoyait chercher à cause de l'enfant, et une vive secousse me traversait la poitrine. A toutes les

personnes qui entraient dans mon cabinet pour causer des affaires de l'administration, je disais mon chagrin, attendant d'elles la phrase complaisante ou le mot banal qui essaye de rassurer ; je leur racontais l'aventure du vase, ma colère, la punition trop sévère sans doute, le courage du gamin. Je me traitais de stupide, je m'en voulais d'avoir été méchant, je m'accusais avec un remords profond d'être l'auteur de son mal.

Et de noirs pressentiments m'envahissaient. Je voyais Paul malade, avec une pneumonie, une méningite, que sais-je ! Je songeais aux longues nuits passées près de lui, aux transes mortelles, aux larmes qui coulent silencieusement près du chevet, et j'entendais, à travers le bruit des cuillers remuant des potions très mauvaises, les plaintes langoureuses du pauvre petit...

* * *

Bientôt je n'y tiens plus ; je me sauve avant l'heure !

En passant devant le bazar, où très souvent je m'arrête pour acheter des jouets à Paul, je bourre mes poches de bibelots, puis je repars comme un fou.

Sous le vestibule de ma maison, je heurte, sans m'excuser, des gens qui sortent ; j'escalade les marches, trois par trois, j'arrive devant ma porte, haletant, la sueur au front, et là — c'est plus fort que moi — j'écoute.

J'écoute si j'entends Paul jouer, bavarder, crier, faire le diable enfin... Mais non, rien... Un silence complet règne chez moi, un silence qui me torture.

J'ouvre : ma femme arrive.

— Eh bien !... le petit ?... toujours malade ?

Alice me regarde d'un air singulier que je ne comprends pas d'abord ; puis elle me répond :

— Ton fils !... Un monstre !... Il a cassé le second vase !!!

— Il a cassé le second vase ! m'écriai-je... Où est-il ?

Je l'ai trouvé dans le salon, caché derrière un fauteuil ; je l'ai pris dans mes bras, je l'ai embrassé avec frénésie, et, à travers mes larmes que je ne pouvais retenir, je lui ai crié dans la figure :

— Tu as cassé le second, mon chéri !... Tu as cassé le second, mon ange !... Mon Dieu, quel beau petit garçon !... Tiens, voilà des joujoux ! fouille dans mes poches, c'est pour toi !... Oui, tout ça pour toi, pour toi, pour toi !

Et comme ma femme demeurerait stupéfaite, je lui ai dit, soulagé, heureux :

— Je finirai par croire que la tranquillité des parents, vois-tu, c'est d'avoir des enfants qui font beaucoup de bruit et qui cassent les potiches sur les cheminées !

(La Maison)

Henri MALIN.

3... 3... 3...

I

Sous ce titre quasi cabalistique, je me propose de vous raconter une des aventures les plus extraordinaires, sinon la plus palpitante — presque invraisemblable — qui soit : une aventure néanmoins vécue. Toutefois, avant d'en aborder le récit, qu'on me permette un tout petit peu d'histoire et de science. Mais ne vous effrayez pas, cher lecteur, de ce mot " science " surtout, car ce que nous allons en faire se résume à peu de chose et n'offre d'ailleurs rien de bien absorbant pour l'esprit.

Les anciens croyaient la terre plane ; c'était l'opinion très générale. Toutefois le célèbre Pythagore et quelques astronomes de la Grèce avaient reconnu que la terre est ronde, fait attesté, disaient-ils, par de nombreuses preuves...

La Terre est une sphère, une boule (plus exactement, disent les savants, un sphéroïde légèrement aplati aux pôles et renflé à l'équateur) dont la surface, malgré les montagnes et les gouffres qu'elle présente, est, paraît-il, aussi unie, proportion gardée, que la pelure d'une orange. Mais les dimensions de ce sphéroïde n'étaient connues que d'une façon très incertaine jusque vers le milieu du 17^e siècle, alors qu'en 1669 l'abbé Picard exécuta en France, entre Malvoisine et Amiens, une des premières mesures exactes de la Terre. Oh, les abbés ! comme ils trompent l'attente de nos anti-cléricaux, qui voudraient ne trouver en eux que des ignorantins, des éteignoirs ; mais l'Histoire, hélas ! prouve que ces abbés sont tout le contraire... Un peu plus tard, d'autres savants firent sur plusieurs points du globe des travaux dans le même sens, car la forme réelle de notre sphéroïde était alors fort discutée. L'Académie des sciences, dans le but de trancher cette importante question, prit en 1734 le parti de faire mesurer deux arcs du méridien : l'un dans le voisinage de l'équateur et l'autre aussi près que possible du pôle. Trois savants : l'astronome Godin, le célèbre voyageur La Condamine et le mathématicien et physicien Bouguer, chargés de la mesure du premier, se rendirent au Pérou, où devait s'effectuer cette opération délicate.

La tragique aventure dont j'ai parlé et que maintenant vous allez lire, se rattache indirectement à la mission scientifique du Pérou. Elle est empruntée au " Magasin Pittoresque " de 1854. Je supprime, de la première partie du récit, certains détails biographiques, géographiques et politiques, qui, en somme, m'ont paru ne devoir offrir au lecteur aucun intérêt réel.

Un jeune Français, Jean Godin des Odonais, parent de l'astronome, faisait partie du personnel de la mission. Il n'y remplissait que l'humble office de porte-chaîne, aspirant toutefois au titre d'ingénieur dont il fut revêtu plus tard. Il épousa, en 1741, une jeune fille, dona Isabelle de Grandmaison, qui, malgré son nom, n'était pas Française, mais péruvienne dans toute l'acception du mot. Son père, don Pedro-Emmanuel de Grandmaison y Bruno, officier général né à Cadix, Espagne, avait épousé une des femmes les plus gracieuses des colonies espagnoles de l'Amérique, et qui possédait une fortune considérable.

Née à Rio-Bamba, vers 1728, et élevée dans cette ville opulente de la vice-royauté du Pérou, dona Isabelle avait une intelligence très cultivée et une éducation plus soignée que celle de la plupart des jeunes Américaines du Sud de son temps. Si elle parlait le castillan et le français, elle possédait aussi parfaitement la langue des indigènes de son pays, les Incas.

Godin était jeune, spirituel, protégé par la Condamine, qui rend fréquemment justice à son zèle. Mais il ne savait pas mettre alors plus de bornes à ses espérances qu'il n'en mettait à ses projets ; et la dot considérable qu'il avait reçue fut dissipée dans des spéculations hasardeuses et aussi dans l'accomplissement des longs voyages que nécessita le bien de la mission. Plusieurs enfants lui étaient nés ; mais ne se doutant nullement que tous devaient succomber avant le temps : il résolut d'aller sur le bord de l'autre Océan (l'Atlantique) refaire pour eux une fortune qu'il avait compromise... Il partit en 1749, descendit vers l'Amazone, et après un an de voyage sur le grand fleuve, parvint au Para, d'où il passa à Cayenne, afin d'aller s'établir plus tard sur les rives de l'Oyapock.

Ce fut pour lui le temps des magnifiques espérances, mais malheureusement aussi celui des essais infructueux. Pour sa femme, qu'il laissait à une si grande distance, ce fut l'époque des joies maternelles bientôt déçues et celle également des douleurs profondes causées par la mort de sa mère... Nul genre d'angoisse ne devait manquer à Mme Godin, même en dehors de la catastrophe qui faillit briser sa vie, et avant de gémir sur ses misères elle eut à pleurer la mort d'une fille de dix-huit ans.

L'ancien compagnon des académiciens ne restait pas oisif dans sa solitude de la Guyane, et dès ses premiers essais de défrichement, il écrivait au ministre de la marine pour lui signaler les trésors que les rives de l'Oyapock offraient en fait de bois de construction de grande valeur... Plus tard nous le voyons préoccupé d'un seul désir, celui de faire cadeau aux colonies françaises de l'arbre qui produit le quin-

quina, et d'une autre végétal, le *cannelier du Para*''.

Tandis que Godin des Odonais songeait à remonter le fleuve des Amazones pour rejoindre sa femme dont le sort le préoccupait vivement, il s'attachait à l'étude d'un projet qui devait le mettre en état de suspicion auprès du gouvernement portugais; si bien qu'il craignait de s'aventurer sur la route du Pérou, et de devenir le prisonnier politique d'une nation qui avait pu surprendre ses projets.

En 1765, il obtint des passe-ports et reprit avec une nouvelle ardeur le dessein de se réunir à sa famille; mais il ne put lui transmettre son projet qu'au bout de quatre ans. Séparée depuis tant d'années de son mari, Mme Godin des Odonais n'hésitait pas à quitter Rio-Bamba, que son père, le général de Grandmaison, et ses deux frères, l'aîné, le docte fray Juan, religieux des Augustins, et don Antonio de Grandmaison qui s'était, aux dépens de sa fortune, posé en protecteur des Indiens, voulaient d'ailleurs eux-mêmes abandonner. Godin fut instruit de cette résolution, pour la réalisation de laquelle on lui demandait son concours; mais, soit qu'une maladie dangereuse dont il relevait à peine l'empêchât d'entreprendre cette immense pérégrination à travers le continent américain, soit qu'il fût encore sous l'empire des craintes assez fondées qui semblaient toujours l'assiéger, il demeura à la Guyane, rassuré d'ailleurs par la présence des deux frères dévoués qui devaient accompagner sa femme durant sa longue navigation.

Dans l'impossibilité absolue où il se trouvait de partir, il ne lui restait plus qu'à transmettre au Pérou les ordres émanés du cabinet de Lisbonne, pour que la voyageuse fût accueillie dans les missions. Un pareil message exigeait alors plusieurs mois. Pour le faire parvenir à destination, Godin jeta les yeux sur un médecin de Cayenne qu'il connaissait depuis longtemps; il l'expédia vers les missions du haut Amazone, et le chargea d'un paquet contenant les ordres du père général des Jésuites, adressés au provincial de Quito. . . Il s'agissait simplement de porter ces lettres au Supérieur de la Laguna, qui à son tour devait les transmettre à Rio-Bamba. C'était ce message si vivement attendu, et dont toutes les indications étaient scrupuleusement calculées, qui devait prévenir Mme Godin des Odonais que toutes les difficultés avaient été aplanies, pour qu'elle pût entreprendre sans péril l'immense voyage; mais le messenger infidèle manqua à toutes ses promesses: au lieu de se rendre à Laguna, chef-lieu des missions espagnoles, il s'arrêta à Loreto, limite des missions portugaises, et chargea un missionnaire retournant au royaume de Quito de transmettre les lettres dont il était porteur. Par un enchaînement de circonstances déplorable, ces lettres vont à près de cinq cents



PORTRAIT de Mme GODIN DES ODONAI

D'après une peinture à l'huile conservée dans la famille.

lieues plus loin, au delà de la Cordillère. . . Chose étrange, mais expliquée suffisamment dans la relation reproduite par la Condamine, ce fut seulement vers 1770 que Mme Godin des Odonais, prévenue par des bruits vagues qui circulaient dans les missions, acquit enfin la certitude qu'elle pouvait rejoindre son mari, dont elle était séparée depuis vingt ans.

II

Un missionnaire, pénétrant dans les forêts qui bordent l'Amazone, s'écriait un jour, ravi par l'enthousiasme: *Quel beau sermon que ces forêts!* D'un mot il essayait de faire comprendre ainsi leur sublime beauté; . . . il peignait ces immenses arcades formées par les *vignaticos* joignant à quatre-vingts pieds leurs branches robustes comme les ogives de nos cathédrales s'entrelacent dans leur sublime régularité. . .

Un jour, ces voutes retentissaient de sanglots à demi articulés; ce n'était ni le cri plaintif du sauvage, ni le miaulement entrecoupé du jaguar blessé par le chasseur. Pas un chasseur n'avait paru depuis bien des journées dans cette solitude; le tigre lui-même avait cherché d'autres forêts, et les oiseaux, incertains dans les airs, cherchaient en silence un autre asile. Des cris se prolongèrent encore, et la forêt demeura dans le repos: on n'entendit plus que

le bourdonnement confus de ces milliers d'insectes piqueurs qui se balancent en nuages épais dans les forêts américaines, au milieu des vapeurs chaudes qu'on voit s'élever du fleuve, et qui, vers la fin du jour, s'abaissent sur la savane comme un linceul de mort.

Si quelque voyageur eût pénétré dans cette solitude, voilà ce qu'il eût vu, et je n'ajoute rien à la terrible vérité. Une femme qu'à ses vêtements de soie en lambeaux, à la chaîne d'or qui pendait encore à son cou, on pouvait reconnaître pour avoir joui de toutes les mollesses de l'opulence, une pauvre femme n'ayant plus de force que par son âme n'ayant plus de courage que par son cœur, était couchée près de sept cadavres. Ces cadavres ne sont pas sanglants, le jaguar ne les a pas déchirés, l'Indien ne les a pas frappés de sa flèche empoisonnée ; une mort bien plus lente les a abattus de son souffle invisible : c'est la faim qui les a tués.

Parmi ces corps livides, il y a trois jeunes femmes, deux enfants, deux hommes qui ont dû résister longtemps, car ils ont encore l'aspect de la force. Mais je me trompe, le moins âgé n'est point mort encore ; il bégaye des mots d'agonie, et cette femme dont je vous parlais tout à l'heure, elle se lève avec effort ; elle veut encore entendre une voix humaine au milieu de cette solitude qui va rentrer dans un affreux silence ; elle veut recueillir les dernières paroles de son frère, car cet homme c'est son frère, et elle comprend, à ses propres tourments, que c'est pour la dernière fois que les sons rauques de sa voix se mêleront au souffle oppressé qui s'arrête... Ce cadavre vivant la regarde, puis il retombe dans une morne stupeur ; il aspire avec effort l'air embrasé de la forêt, jette un cri... c'est le dernier... Et elle, quand il est mort, elle ne peut croire à tant de misères ; elle arrache avec égarement quelques feuilles, non pas pour elle que la faim dévore, mais pour cet ami, l'unique ami qu'elle ait dans le désert ; elle lui présente avec angoisse un fruit desséché... Penchée au-dessus de lui, elle interroge son œil morne, qui n'a pu se fermer... Non, les dents du malheureux, serrés par la faim, ne s'ouvriront plus. Elle le comprend ; elle s'agenouille et elle prie... Qui lui fera entendre une voix humaine, une voix de secours ? elle est seule à cent lieues de toute terre habitée... Voyez, elle voudrait donner la sépulture à son frère bien-aimé : elle ne le peut pas, la terre résiste à ses efforts. Quelle misère !... et je n'ai dit que la vérité.

Au bout de deux jours, elle songe à fuir ; il faut qu'elle revoie son mari, puisque c'est pour le revoir qu'elle a entrepris ce voyage. Il y a mille lieues jusqu'au bord de la mer : elles les fera... Mais elle n'a pas mangé depuis plusieurs jours ; ses pieds délicats sont déchirés par les épines ; qu'importe ! elle pend les souliers des morts, et voilà qu'elle fuit dans la forêt sans fin.

Maintenant, Mme Godin des Odonais (car vous avez compris son nom par ses misères), Mme Godin marche toujours au milieu de ces grands arbres ; et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'elle marche sans but, n'ayant qu'une seule pensée... Son imagination, frappée d'épouvante, peuple ces grands bois de fantômes ; et cependant elle a bien assez des réelles horreurs de cette solitude : pour les comprendre il faut les avoir éprouvées. Quelquefois, au milieu du crépuscule sinistre qu'amène la fin du jour, elle s'arrête, croyant qu'une voix l'appelle ; ce n'est que le cri du hocco, dont le murmure ressemble au murmure d'un mourant ; en d'autres endroits, si elle regarde en l'air, deux yeux de feu paraissent entre des lianes ; c'est un singe belzébuth qui s'échappe en sifflant. Maintenant, voilà qu'elle franchit une grande flaque verdâtre, au risque de se noyer ; elle cherche à se retenir aux gerbes qui croissent sur les bords ; un palmier épineux lui fait une plaie douloureuse en la sauvant. Mais comment ira-t-elle plus loin ? voilà qu'elle entre au milieu de ces grandes herbes qui vous font des incisions si rapides et si froides sans faire jaillir le sang ; voilà que des milliers de carapates joignent leurs horribles piqûres aux piqûres des cactus et aux morsures brûlantes des grandes fourmis. Tout à l'heure, elle a voulu monter sur un énorme tronc d'arbre que l'action des siècles a miné sourdement ; son pied s'est enfoncé dans ce cadavre de végétal, et des milliers de scorpions s'en échappent en agitant leurs aiguillons. L'obstacle est cependant franchi ; un frôlement s'est fait entendre, deux étincelles verdâtres ont brillé dans l'ombre, elle a entendu un sourd miaulement : c'est un jaguar ; mais il est rassasié sans doute, et il fuit, comme cela arrive souvent au tigre d'Amérique, l'être le plus capricieux que l'on connaisse dans sa férocité. Ah ! sans doute, dites-vous, c'est trop de misères ; ce récit terrible est imaginaire... Ce récit n'est rien auprès de ce qu'éprouva Mme des Odonais.

Maintenant qu'elle est tombée sans force au pied d'un arbre, qu'elle promène ses regards autour d'elle, qu'elle interroge avec anxiété tous les bruits, et qu'après s'être assurée que tout est en silence, elle demeure pour quelques instants dans un sombre repos, je vais vous dire comment elle se trouve seule dans cette grande forêt des bords du Bobonasa.

III

Lorsqu'un bruit vague, traversant le désert, avait appris à Mme Godin des Odonais que, par l'ordre exprès du roi de Portugal, une embarcation commode était armée pour qu'elle pût descendre le grand fleuve et rejoindre son mari, nulle considération ne l'avait arrêtée. Ni les souvenirs qui l'attachaient au tombeau de sa fille, ni les périls, dont moins qu'une autre

elle pouvait se dissimuler la réalité, rien n'avait pu la retenir à Rio-Bamba, pas même les craintes que devait lui inspirer l'oubli si coupable du médecin de Cayenne. Mais sa famille, que ce courage avait touchée, n'avait pas hésité dans son dévouement. Son père s'était décidé par amour pour elle à revoir l'Europe, et avait pris les devants jusqu'au village de Loreto, afin de tout faire préparer pour le passage de la voyageuse, jusqu'au moment où elle pourrait s'embarquer sur l'Amazone. Son second frère, D. Antonio, s'était également résolu à l'accompagner et à ne pas la priver des caresses de ses deux enfants. Il n'y avait pas jusqu'à l'énergique religieux fray Juan qui n'eût abandonné son paisible couvent de bénédictins pour suivre une route périlleuse, où la mère encore désolée, l'épouse inquiète, pouvait avoir besoin de son secours ou de ses consolations.

A ces voyageurs dévoués s'étaient joints quelques jeunes femmes qui accompagnaient leur maîtresse en France, quelques serviteurs fidèles qui ne la voulaient point quitter. Comme si, dans ce drame terrible dont Mme Godin hâtait le dénouement, il eût manqué un de ces êtres malfaisants qui donnent quelque chose de plus fatal au malheur, un homme assez vil pour que la victime ait dédaigné de révéler son nom, un Français, vint solliciter la voyageuse de l'emmenner avec elle, et elle, pleine d'horribles pressentiments, le refusait ; mais c'était un médecin, disait-on, un compatriote malheureux. Il fut décidé qu'il suivrait la caravane et qu'on lui accorderait passage sur le bâtiment qui devait descendre jusqu'au Para.

On partit de Rio-Bamba le 1er octobre, avec l'intention d'atteindre Canelos, bourgade indienne qui sert de port au Bobonasa, d'où, en gagnant une autre rivière, on peut entrer dans l'Amazone. La traversée fut d'abord heureuse ; mais les voyageurs, à mesure qu'ils entraient dans la solitude, voyaient les difficultés s'accroître, et bientôt elles devinrent insurmontables, car la petite vérole, toujours si fatale aux Indiens, exerçait d'horribles ravages dans les missions et dépeuplait les villages.

Enfin ils arrivent dans une vallée où il ne restait plus que deux habitants, et c'est à la merci de ces canotiers à demi sauvages que sont désormais les voyageurs, car ce sont eux qui doivent les conduire à travers ce dédale de fleuves qui sillonnent l'immense désert de l'Amazonie. Mais voilà que, quand cette troupe infortunée de femmes et d'enfants s'enfonce dans des solitudes sans nom, les Indiens disparaissent... Ils se trouvent privés de guides. Il faut vraiment avoir vu ces campagnes de l'Amérique, sans fumée lointaine, sans bruits annonçant quelque habitation, pour comprendre leur angoisse.

Cependant, au milieu de ce grand désert, ils trouvent un pauvre Indien malade qui con-

sent à leur servir de guide ; mais le pauvre Indien se noie en essayant de ramasser dans le fleuve le chapeau du médecin français.

Alors les voilà tous, gens ignorant les manœuvres, laissant le canot aller à la dérive ; le voyant s'emplir d'eau, ils sont forcés de débarquer sur les rives boisées de cette immense solitude, et d'élever à grand-peine quelques misérables cabanes de feuillage. Il n'y a cependant plus que cinq ou six journées pour gagner Andoas, lieu connu de station.

Après quelque temps passé dans l'anxiété, le médecin s'offre à aller chercher du secours, en se faisant accompagner par un nègre fidèle appartenant à Mme des Odonais ; mais quinze jours se passent, un mois s'est presque écoulé, et personne ne paraît dans le désert.

Les pauvres voyageurs construisent alors un radeau sur lequel ils embarquent quelques vivres, et de nouveau ils s'abandonnent au fleuve ; mais, hélas ! une branche submergée heurte la frêle embarcation ; Mme Godin est sauvée par ses frères, qui la retirent deux fois du fond des eaux.

Ayant à peine des vivres pour quelques jours, dépourvue de tout ce qui pouvait faire supporter les incroyables fatigues qui attendent le voyageur dans ces contrées, la triste caravane suivit le cours du Bobonasa ; puis bientôt ses innombrables sinuosités l'effrayèrent : il fut décidé que l'on entrerait dans la forêt. Il est impossible de songer sans frémir à cette marche funèbre de quelques malheureux allant toujours et au hasard dans une forêt sans fin ; ignorant complètement où ils vont ; cherchant avec avidité quelques fruits sauvages, bientôt n'en trouvant plus ; demandant quelques gouttes d'eau aux bromélias qui les reçoivent dans leurs larges feuilles, et n'en rencontrant que rarement, parce que le soleil les a desséchées.

Au bout de quelques jours, minés par le besoin, ils tombèrent presque tous ; ils essayèrent de se lever, et ils sentirent qu'ils n'avaient plus la force de se mouvoir ; mais, au milieu de cette anxiété croissante, une parole de tendresse répondait à un cri de douleur, un mot d'espérance ranimait les forces abattues.— Eh bien ! maintenant, rappelez-vous mon récit ; toutes ces misères sont accumulées sur la tête d'une femme, puisqu'elle est restée seule dans ces grands bois.

Incroyable puissance des anciens souvenirs ! Comment expliquer cette existence d'une frêle créature au milieu de tant de périls, si l'on ne sent pas toute l'énergie que donne quelquefois à un cœur de femme un amour de mère ou une tendresse d'épouse !

Quelquefois, dans les grandes forêts américaines, je me suis représenté moi-même ce spectre vivant, aux cheveux blanchis, aux vêtements en lambeaux, à la chaîne d'or qui brille sur des haillons, disant des mots sans suite,

s'arrêtant pour écouter les moindres bruits, et regardant le ciel pour chercher si quelques gouttes de pluie ne viendront pas la rafraîchir ; voyant des fruits sauvages au sommet des arbres séculaires, les enviant aux aras de la forêt ; attendant, dans une morne angoisse, qu'il en tombe quelques-uns ; ne se sentant pas, malgré la faim, la force de les atteindre. Je la voyais se cramponnant aux lianes, cherchant à atteindre les amandes nourrissantes du sapoucaya, et retombant avec les tiges brisées, comme un mousse enfant tombe des cordages aux premiers jours de son arrivée à bord. Tout à coup, elle se précipite sur un de ces fruits, que quelque animal sauvage a dédaigné. Pour elle, c'est la vie... elle sent qu'elle pourra vivre un jour de plus. Quelquefois, ce sont des œufs verdâtres, qu'elle prend pour des œufs de serpent ; et quoique la faim ne puisse pas éteindre un reste de dégoût profond, elle se décide à s'en nourrir, car c'est un jour que Dieu lui accorde encore, et un jour peut la sauver.

Elle dormirait peut-être ; mais ces milliers de moustiques qui s'acharnent sur ses membres amaigris, ces carapates, miniatures de crabes, qui s'attachent à sa peau en suçant son sang, le bruit léger de l'iguane qui passe en frôlant les feuilles près d'elle, et qu'elle prend pour un serpent, le miaulement lointain du jaguar, les grognements de l'ours d'Amérique, tout, au milieu de l'obscurité profonde des nuits, s'opposait à son repos. Et si la lumière verdâtre des lampyres venait à sillonner cette nuit funèbre de ses éclairs passagers, c'était pour lui montrer toute l'horreur de cette solitude qu'elle tâchait d'oublier.

C'était le neuvième jour, le soleil commençait à découvrir les âpres magnificences de la forêt. Mme Godin marchait silencieusement, calculant peut-être combien pourraient durer encore les douleurs de son agonie, quand tout à coup un bruit inaccoutumé la fit tressaillir. Immobile, elle écoute... Elle craint quelque bête féroce, quelques-uns de ces hommes des forêts, qui n'ont jamais vu les Européens, et dont la haine sanglante s'est accrue du souvenir de leurs compatriotes massacrés. Elle songe à fuir, à rentrer dans l'intérieur du bois qu'elle allait abandonner... Une réflexion rapide lui fait songer que le malheur n'existe pas pour elle, et qu'il y a de si grandes misères que d'autres misères ne peuvent plus les augmenter. Elle avance donc, et elle entend le murmure des eaux ; elle écarte les branches, et elle voit enfin de nouveau le rio Bobonasa qui se déroule avec sa triste majesté. Sur le bord du fleuve, des Indiens attachaient un canot, et ils discutaient, avec la gravité américaine, s'ils resteraient en cet endroit. Bientôt ils n'hésitent plus, ils marchent vers la forêt, car ils ont aperçu l'étrangère... Elle n'a pas

encore parlé, et le cœur des pauvres Indiens lui a donné l'hospitalité : ils connaissent les souffrances du désert.

Si mes paroles ont été impuissantes pour peindre les souffrances de Mme des Odonais elles seront encore plus inhabiles pour peindre ses émotions d'espérance ; car, pour la joie, cette âme ulcérée pendant bien des années ne devait plus la sentir.

Arrivée aux missions, la voyageuse eût voulu enrichir pour la vie ces pauvres Indiens, qu'on enrichit si facilement ; mais elle portait ses regards sur ses vêtements déchirés, et des paroles de reconnaissance ardente étaient tout ce qu'elle pouvait offrir à ces bons sauvages. Tout à coup elle se rappelle qu'une double chaîne d'or est restée à son cou ; c'est tout ce qu'elle possède, et elle est heureuse de l'offrir aux Indiens. Ils ne la gardèrent pas longtemps : le prêtre de leur mission l'échangea contre un grossier présent ; mais leur joie naïve n'en fut pas troublée ; la voyageuse était sauvée.

Maintenant, à quoi bon vous dire son arrivée à Loreto, son voyage sur le grand fleuve ? Elle descendit son cours immense entourée de soins empressés, et, réunie à son père, elle put rêver quelques idées de bonheur, quelques doux commencements de repos ; mais ni la magnificence des forêts qui bordent le Maragnan durant plus de mille lieues, ni l'auguste majesté des savanes qui leur succèdent, rien ne pouvait distraire l'infortunée de ses souvenirs affreux ; elle les conserva encore dans ce moment de bonheur, désiré pendant dix-neuf ans, et qu'elle avait à peine la force de sentir. La tendresse de M. des Odonais ne put lui faire oublier toutes ses souffrances, et quand, retirés paisiblement tous deux dans la terre qu'elle possédait à Saint-Amand, au fond du Berry, on venait à parler de voyages, un frémissement involontaire s'emparait d'elle ; elle restait muette : il lui semblait entendre ces voix de la solitude, dont le calme qui l'entourait ne pouvait éteindre le retentissement sinistre.

Bien des années après son retour, on faisait voir aux étrangers une robe grossière de coton, que lui avaient donnée les Indiennes de l'Amazonie, et l'on regardait avec une sorte d'effroi ces misérables sandales qu'elle avait dérobées aux morts pour fuir dans la forêt. C'était un triste monument dont la voyageuse n'avait pas voulu se séparer.

On rapporte aussi que, quand elle entra dans un bois solitaire, une terreur muette s'emparait d'elle : on pouvait lire dans ses regards l'histoire qu'elle ne raconta, dit-on, qu'une fois.

*

* *

Les résultats de la mission scientifique du Pérou, à laquelle était attaché Jean Godin des

Odonais, servirent, comme ceux de beaucoup d'autres travaux du même genre, à l'établissement de l'unité de longueur, le *mètre*, qui est la base du système international des poids et mesures (le *système métrique*), aujourd'hui d'usage obligatoire dans presque tous les pays d'Europe et aussi dans bon nombre de ceux d'Amérique.

Les mesures métriques sont simplement légales au Canada et aux États-Unis.

*.
* *

Tous, nous savons que pour estimer les distances, les volumes, les poids, le temps, etc., nous avons recours à des mesures ou unités prises comme termes de comparaison...

Au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, l'usage d'un grand nombre d'unités différentes s'était graduellement introduit en divers pays de l'Europe, où elles devinrent le plus souvent, dans les relations entre peuples une source de confusion. Charlemagne fut, au moyen âge, un des premiers souverains qui cherchèrent à établir l'uniformité si désirable des poids et mesures. Durant la période féodale, des conditions nouvelles rendirent ces divergences entre mesures de plus en plus incommodes, et bien des fois, mais toujours en vain, on chercha à les faire disparaître.

En 1670, l'abbé Mouton (encore un abbé!) proposa un système de mesures emprunté à la grandeur de la terre — idée qui prévalut plus tard, — mais on n'en continua pas moins à se servir, pour ne parler ici que de la France, de mesures variant d'une province à une autre, parfois même de ville à ville; et il résultait de cet état de choses, d'ennuyeuses complications qui devenaient de plus en plus intolérables.

En 1790 la Constituante chargea l'Académie des sciences d'organiser un nouveau système de poids et mesures. Reprenant l'idée émise par l'abbé Mouton plus d'un siècle auparavant, l'Académie résolut de rattacher la nouvelle unité de longueur aux dimensions du globe terrestre déduites, en partie, des mesures effectuées au Pérou.

Après avoir réuni et comparé avec soin les résultats des nombreux mesurages effectués sur divers points du globe, — on avait, au total, mesuré quelque 33 degrés du méridien terrestre, soit une longueur de 2300 milles, — on en vint à la conclusion que le quart de ce méridien contenait 5 130 740 toises (la toise était, à la fin du 18^e siècle, l'unité de longueur en usage en France) dont la dix-millionième partie, c'est-à-dire 0 toise 513... constituerait une unité de longueur fort commode, et c'est cette longueur qui fut adoptée (en 1795) comme base du nouveau système des poids et mesures; on lui donna le nom de *mètre*.

Veut-on savoir ce que vaut le mètre, exprimé avec nos unités de longueur (mesure anglaise)? qu'on porte bout à bout sur une règle, avec un pied de roi ordinaire : 3 pieds, 3 pouces et 3 lignes — voilà certainement trois chiffres bien faciles à retenir, — et l'on aura, à l'épaisseur d'un trait de crayon près, la longueur du *mètre*.

G. de CHAMPIGNY.

La plus pauvre des bergères

GERMAINE COUSIN



CONTEMPORAINE de Jeanne de Chantal en sa jeunesse, fut Germaine Cousin. Mais quand, en 1600, la riche et pieuse veuve se donnait à Dieu au plus fort de sa douleur, l'humble bergerette, à l'autre bout de la France, n'avait plus qu'un an à vivre. Toutes les deux s'ignoraient et ignoraient leur propre sainteté, celle qui devait les mener, l'une la grande dame, l'autre la pauvre fille des champs, jusque sur les autels.

Chacune aimait Dieu, se livrait à lui et faisait, l'œil sur lui et de son mieux, ce qu'elle avait à faire. Il n'en faut pas davantage, la grâce aidant, pour être saint. Car, dans cette continuelle élévation, l'âme se travaille, se dégage, s'appauvrit de tout et d'elle-même, s'enrichit de Dieu, et, pas à pas, devient sainte.

“ Toute la gloire de la fille du Roi est au dedans ”, chante un psaume. C'est dire qu'il n'est besoin d'aucun éclat extérieur pour réaliser la sainteté. Nulle sainte, peut-être, ne l'a mieux prouvé que la pauvre scrofuleuse qui vécut vingt-deux ans, sans autre fonction que la garde de ses moutons.

*
* *

Elle naquit en 1579 dans la viguerie de Toulouse (voir sur elle l'ouvrage de Louis Veuillot, coll. “ les Saints ”, et celui tout récent du chanoins Subercaze, curé de Pibrac), sur les terres de Guy du Faur, seigneur de Pibrac.

En fait, Pibrac est un village à trois lieues de Toulouse, perché sur un mamelon, fait de deux rues montantes que couronne pittoresquement l'église au clocher triangulaire et aux tours en poivrières. A la base du petit mont, court, au Nord, le ruisseau du Courbet, le ruisseau de Germaine; au Sud, serpente celui de l'Aussonnelle qui reçoit le premier et va ensuite se perdre dans la Garonne.

Tout autour la plaine ; non loin, le château reconstruit quelque trente ans avant la naissance de la Sainte. Et ce fut là tout l'horizon de Germaine. Mais c'est la nature et le ciel, et cela suffit à qui porte en soi les paysages intérieurs que les autres complètent seulement.

D'après le chanoine Subercaze, à l'époque de Germaine, le village comptait deux cents feux et au moins huit cents habitants. Il y eut donc des témoins de la vertu de l'humble pastoure. Aussi de sa piété, quand elle fréquentait la pauvre église délabrée, refaite par nécessité quelques années après sa mort. Elle serait tombée des nues, elle, la misérable enfant très effacée, si quelqu'un lui eût prédit qu'un jour on verrait à Pibrac ses ossements dans une belle châsse, et partout des médaillons en *ex-voto* de ses bienfaits...

Sa courte existence, en effet, fut humainement malheureuse. Elle venait en cette fin du XVI^e siècle, si mouvementée par les luttes entre protestants et catholiques auxquelles n'échappait pas la région toulousaine. Sa famille, d'origine nantaise, avait émigré dans le Midi, comme beaucoup de Bretons d'aujourd'hui. Son père, Laurent Cousin, était considéré et fut même maire en 1573 et 1574. Deux fois veuf, il se serait marié trois fois ; Germaine, fille de Marie Laroche ou La Roque, serait née du troisième mariage.

Mais alors la "marâtre" qui la persécuta n'aurait pu être sa belle-mère ; seulement une belle-sœur, installée au foyer, et de trente ans plus âgée qu'elle.

C'est la pensée de M. Subercaze. Louis Veuillot s'en tient à deux mariages, et la fait naître du premier lit. Quoi qu'il en soit, sa mère fut Marie Laroche, et l'enfant eut bien au logis paternel, belle-mère ou grande belle-sœur, une femme qui se montra très dure vis-à-vis de la pauvre rachitique. Laurent, très estimable mais vieilli, laissait faire, dominé sans nul doute, incapable, comme tout homme, d'évoluer à l'aise entre deux sentiments et deux femmes dont l'une était un agneau et l'autre une maritorne. Il faut dire aussi, à la décharge de celle-ci, mais sans en faire une excuse, que la ferme était grande et importante à mener. De plus, la maîtresse femme n'avait en face d'elle qu'un être souffreteux, incapable d'aide efficace, estropié de la main droite et le cou rempli d'humeurs froides ou suppurantes qu'il fallait chaque jour soigner. Il est des tempéraments vigoureux, inaptés à comprendre ce qui peut se cacher de courage et de vertu sous de faibles dehors. La marâtre, active et forte, était de ce nombre. Et pour l'enfant débile elle n'eut jamais que de dures paroles, un visage irrité, un bâton noueux, des rebuffades et un éloignement qui reléguait Germaine hors du foyer, dans l'étable.

Mais la petite fille, que le zélé curé de Pibrac, Guillaume Carrié, "homme de devoir pour catholiquement faire", dirigeait avec piété et pitié, dut, plus d'une fois, dans le silence de son cœur, évoquer une autre étable : celle de Bethléem. Et pour ce, elle chérit la paille de la sienne.

Elle grandit, en effet, avec sa double misère du cou et de la main droite, douce, pure, sans doute petite, un peu déjetée ou gauche de par le bras paralysé, le visage pâle et mince, le sourire résigné. Et rien ne venait l'embellir : ni le fichu qui couvrait ses cheveux, ni ses vêtements faits de pièces et de morceaux, ni ses pieds nus. Et cependant, elle ne fut peut-être pas laide, et put avoir un certain charme dans les traits. En tout cas, elle eut sûrement celui qui vient de l'âme et transforme une physionomie. Ses yeux reflétaient l'âme et le ciel, le sourire triste s'emplissait de douceur intérieure et le visage émacié prenait le reflet de ceux qui ont lutté seuls pour gagner la paix de Dieu.

Que lui importait le reste à cette petite fille qui n'était qu'une bergère ; l'une de celles qu'a ébauchées Boileau en définissant l'idylle :

Telle qu'une bergère aux plus beaux jours de
[fête
De superbes ornements ne charge pas sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux
[ornements...

telle Germaine, si elle eut quelque innocente coquetterie, ne la demanda qu'à la fleur des champs. Peut-être, comme Jeanne d'Arc, tressa-t-elle des chapels de fleurs pour quelque statue de la vieille église ? Mais elle était elle-même "le lis des champs" du *Cantique des cantiques*. Et elle le resta toute sa vie. Pas de rôle comme Geneviève, de mort remarquée comme Solange, de mission unique comme Jeanne d'Arc, les autres bergères françaises. Rien que l'herbe qui passe. Sa sainteté est faite de ce rien à l'extérieur. Tellement que, seuls, des miracles la révéleront quarante ans après sa mort.

Et cela situe bien la sainteté et prouve peut-être, de la manière la plus frappante, que l'essence et la beauté en sont d'ordre avant tout caché.

Mais la petite fleur champêtre savait profiter de la grande solitude des champs. Le givre de l'hiver, les pousses vert tendre du printemps, le soleil radieux de l'été, les ors roux de l'automne lui marquaient les saisons, et son regard s'élevait vite de la terre jusqu'au ciel. Elle entendait l'oiseau, l'air bruisant ; et son cœur neuf, agrandi, mûri par la solitude où parlé toujours Dieu, se recueillait, se livrait, aimait à pleine mesure. Alors, qu'importaient la marâtre, les rudesses, le délaissement ? En elle, quelque

chose de grand et d'heureux chantait. Et l'humble enfant se réjouissait d'être pauvre, mal vêtue, souffreteuse, rebutée; elle était riche intérieurement : elle comprenait le grand mystère de la croix. Et ce n'est pas faire de la littérature que de le dire, mais de la vérité; car il est des heures où, au fond de soi, on saisit qu'il en est ainsi. Germaine avait l'essentiel; le reste n'est qu'accident. La sagesse, c'est de le comprendre; la sainteté, de le pratiquer.

Dans les longues journées méditatives de la bergerette, il y avait donc l'habitat divin que l'on porte en soi, quand on lui livre la place. Mais il y avait aussi le service de Dieu effectif par la pratique religieuse.

Chaque jour, l'enfant qui partait de grand matin à la tête de ses brebis et, malgré son bras infirme, portant sa provision de laine ou de lin, s'arrangeait pour avoir la Messe. On raconte qu'au son de la cloche, elle fichait en terre sa quenouille ou sa houlette. Et les brebis aussitôt de se grouper autour et de rester ainsi bien sages jusqu'à son retour. Aussi tous les artistes, y compris Ingres à Sapiac, n'ont-ils pas oublié la quenouille et la houlette emblématiques.

Pourtant, à la lisière de la forêt de Bouconne, se montraient beaucoup de loups. Nul n'a jamais dit qu'un loup eût enlevé un des moutons de Germaine. Instinctivement, près de l'enfant pure et simple, toute proche de Dieu et de la nature, peut-être sentaient-ils quelque chose qui les entravait? Il est arrivé à des saints d'arrêter ou d'appriivoiser, comme Adam sous la grâce de l'Eden, des animaux dangereux. Le loup même ne devint-il pas "frère Loup" pour le doux François d'Assise? Comme si la bonté de la grâce rejoignait celle de la nature primitive et la lui restituait.

De même que les animaux, les choses et les éléments, eux aussi, retrouvent parfois cet ordre premier.

Le Courbet, petit ruisseau bourbeux et aux mille courbes, s'étire à l'ordinaire paresseux et maigre. Chaque jour, Germaine le passait à gué, à un endroit que la tradition désigne. Mais viennent de grandes pluies, et voilà soudain un torrent impétueux, débordé, impossible à franchir. Or, un matin qu'il s'en allait gonflé, grondant, tournoyant sur lui-même, Germaine se rendit à la Messe. Des gens malintentionnés, comme il s'en trouve toujours, y attendaient "la bigote". Et voici que du même pas, les yeux baissés, continuant sa prière, Germaine entre dans le torrent. Comme sur la terre ferme, elle passe, sans se mouiller ni les habits ni les pieds. Les eaux s'ouvrirent devant elle, rapporté la tradition qui évoque plusieurs fois le même miracle, soit que Germaine marchât sur les eaux, soit qu'elle entrât dans le torrent. De ce jour, au village, on se gaussa un peu moins de "la bigote".

C'était là un signe de la hâte eucharistique qui pressait Germaine chaque jour. Grande et vraie dévotion qu'elle eut comme tous les saints avec celle de la Sainte Vierge. On dit qu'elle récitait souvent son chapelet, et qu'au son de l'*Angelus* elle tombait à genoux où qu'elle se trouvât, fût-ce dans le lit du ruisseau. Pour l'enfant à la foi simple, c'était, dans l'un et l'autre cas, un grand acte de ferveur et de ravissement. Du reste, ces deux pratiques mariales n'évoquent-elles pas le grand mystère de l'Incarnation, prélude de celui de la Rédemption? Et depuis un siècle, 1456 pour la généralisation de l'*Angelus*, 1470 pour l'établissement du rosaire, les chrétiens aimaient tant à redire les jolis mots de l'*Ave Maria*!

Mais qui aime veut répandre l'amour. Ainsi en fut-il pour Germaine. La jeune fille ignorante cherchait en son cœur et trouvait, assure-t-on, les mots qu'il fallait pour catéchiser les petits bergers. Sans phrases, puisant ses exemples dans le grand cadre de la nature, elle leur contait la belle histoire de Jésus et leur montrait comment faire pour se rapprocher de lui. Ainsi l'apostolat est-il, selon ses possibilités, à la portée de chacun.

Comme les saints aussi, elle aima les pauvres; comme les pauvres entre eux, elle se pencha sur de plus pauvres qu'elle. Pourtant elle n'avait rien d'autre que le morceau de pain emporté chaque matin. Ce morceau, elle trouvait moyen de le distribuer en grande partie. Sous ses doigts de sainte infirme se multipliait-il, comme ce fut pour d'autres saintes?

Toujours est-il qu'on jasa des libéralités de la pâture, si surveillée par tous, du fait même des colères de la marâtre. Un matin, celle-ci est avisée que la jeune fille emporte dans son tablier quelques croûtons. Aussitôt, armée d'un gourdin, elle se précipite sur ses pas, suivie de plusieurs habitants. On ouvre son tablier et l'on n'y trouve, en plein hiver, que trois ou quatre bouquets de fleurs. De ce jour-là, Germaine fut considérée comme une sainte à la maison et dans le village. Place lui fut faite au foyer, mais elle demanda à garder son étable.

C'était son triomphe, mais c'était aussi sa fin. Elle avait vingt-deux ans et s'en allait de faiblesse, selon la marche de sa lente maladie. Un soir, comme les autres soirs, sans aucun symptôme de plus, elle gagna son étable. Le matin, on la trouva morte sur son lit de sarments, endormie en prière...

Et deux religieux allant vers Pibrac, égarés par la nuit et ignorants du fait, racontèrent qu'en pleine obscurité, ils avaient vu des vierges toutes blanches partir de l'église, se diriger vers une ferme, et en repartir pour monter au ciel, escortant une autre vierge couronnée de fleurs. A leur arrivée à Pibrac, ils cherchèrent la ferme : c'était celle de Laurent Cousin. D'autres personnes auraient eu la même vision.

Quoi qu'il en soit, tout Pibrac se pressa aux funérailles de la bergère qui fut ensevelie dans l'église, face à la chaire. Et puis l'on oublia...

Mais les saints vivent. Quarante-trois ans plus tard, on enterrait à la même place une parente de la Sainte. Dès les premiers coups de pioche, un corps apparut, si souple, que le nez entamé par la pioche semblait de chair vive. Aussitôt, tout le village accourt, et l'on découvre entièrement le corps. Le cadavre est intact ; les mains tiennent encore un petit cierge et une guirlande d'épis de seigle, frais comme aux jours de la moisson. L'une des mains est difforme, le cou porte des cicatrices. Les anciens de la paroisse aussitôt reconnaissent Germaine. Alors, on la place debout, près de la chaire, où tout le monde peut la voir.

Mais dame Marie de Beauregard, dont le banc est très proche et qui nourrit son petit enfant, impressionnée, comme on peut le comprendre, de ce voisinage, demande qu'on éloigne le cadavre. Et voici que, peu après, elle souffre d'un ulcère très grave et que l'enfant dépérit sans que les médecins puissent y remédier. Alors, M. et Mme de Beauregard de penser que la cause de ce mal soudain est peut-être le geste qu'eut la jeune femme devant le corps exhumé. Marie de Beauregard s'humilie et promet de réparer. Rassurée la même nuit par une vision où elle crut reconnaître Germaine, elle se trouve au matin entièrement guérie, ainsi que

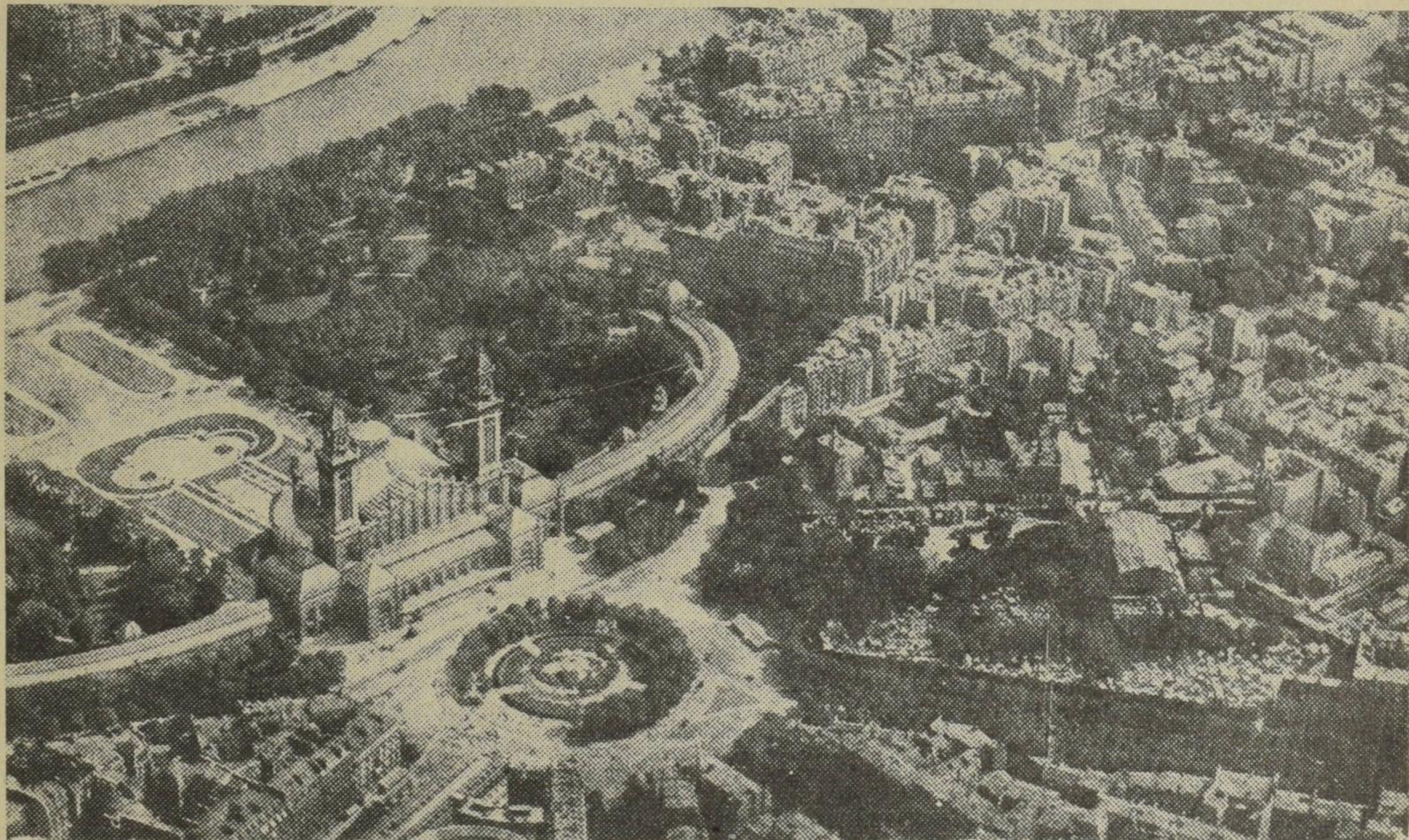
son bébé. Germaine ouvrait l'ère des miracles et faisait le premier pas vers sa canonisation... Toutefois, elle ne devait pas y arriver sans de nombreuses péripéties.

Et personne n'y songeait encore en 1661, lors d'une seconde reconnaissance du corps. C'est là qu'on fit la contre-partie en exhumant le cadavre de la parente enterrée dans la même terre quarante ans après Germaine. Tout était brisé et décomposé... Le coffre de la Sainte, levée de terre, fut laissé sur des ais, dans la sacristie, avec permission de faire des offrandes, mais menace d'excommunication pour qui le toucherait ou l'invoquerait.

L'ordre était net, et l'on restait dans l'expectative. Mais miracles et grâces continuaient, si bien qu'en 1700 on ouvrit le procès et reconnut une fois de plus le corps.

Tout semblait devoir marcher lorsque tout fut curieusement compromis. En 1710, les maladroits habitants de Pibrac, ignorants des règles canoniques, changèrent de caisse le précieux corps. Mais personne n'insista sur cette translation irrégulière et l'on continua de constituer le dossier.

Quelques années plus tard, celui-ci fut confié à un Capucin de Figeac partant pour Rome. Or, ce religieux, le P. Constantin, reçut son obédience le lendemain même de son arrivée à Rome, pour les missions du Levant. Il remit à son supérieur le précieux paquet sans s'expli-



VUE PLONGEANTE DU TROCADÉRO, À PARIS

quer. Ce fut des années après que le supérieur apprit, par les réclamations des gens de Pibrac qui ne voyaient rien venir, la valeur du précieux paquet.

Négligence incroyable et inconcevable à laquelle dut s'en ajouter une autre, car en 1754, rien encore n'était remis à la Congrégation des Rites. Germaine restait à l'abandon...

En 1793, son corps est enfoui dans une fosse remplie de chaux vive par trois misérables qui le payèrent dans la suite de cruelles maladies. Deux ans après, on ouvre la fosse; une seconde fois, le corps a résisté miraculeusement: il est intact et placé dans une simple bière de bois que l'on peut voir encore en entrant dans l'église.

Ce fut un jeune prêtre, Jean Barthier, qui, voyant les pèlerins toujours fidèles à Pibrac, remit la cause en branle, à Rome et près de son évêque. Si bien qu'en 1845 le procès était enfin porté officiellement à Rome avec les lettres postulatoires de plus de trente évêques. Et en 1854, Pie IX proclamait Bienheureuse la petite bergère qui vécut misérable et battue; en 1867, il la faisait sainte à la face de l'univers.

Depuis, son culte n'a fait que grandir en France, en Italie, en Belgique et jusqu'au bout du monde, où le répandent des religieux et des religieuses. La bergère "quasi-lépreuse", comme le disait en la magnifiant Louis Veuillot dans l'*Univers*, a une archiconfrérie et un office. L'art s'en est mêlé: Bénézet, en cinq panneaux à la cathédrale de Toulouse; Ingres, Jean-Paul Laurens, Falguière, pour ne nommer que les principaux artistes, l'ont évoquée sur la toile ou dans le marbre. A Pibrac même, une basilique s'est élevée où continuent d'affluer les pèlerins, et au Vatican est un beau vitrail de Gesta.

*
* *

C'est ainsi que Dieu glorifie la sainteté, même quand on ne l'a guère remarquée ou que l'on n'y songe plus. Peut-être Germaine Cousin est-elle la plus modeste des saintes de France. Rien ne la met en relief dans sa vie, uniformément misérable, pas même comme nos autres bergères. Aucun rôle, aucune mission, aucun contact avec le monde. L'humiliation, le dédain, la répugnance, la brutalité à son propre foyer, son corps malsain et tout ce que son cœur certainement tendre dut sentir, et avec quelle profondeur! Car les saints, sous le redressement d'eux-mêmes qui les rend en apparence sereins, sont loin d'être des indifférents. A les étudier et suivre de près, on sent, au contraire, en eux, une grande capacité de souffrir et d'aimer.

Germaine Cousin, pauvre, dénuée de tout, dut sentir sa disgrâce, les rebuffades des autres et les élans méconnus de son cœur. Comme le disait Grégoire XVI: "Cette cause est admirable", et il la jugeait avec raison bien moins

sur les miracles posthumes que sur son inaltérable patience, qui jamais ne se démentit.

Et c'est pourquoi, parmi toutes nos saintes, il est bon de citer, seule, à l'ordre du jour, la petite bergère infirme, qui le fut non seulement dans l'ombre de la vie cachée, mais dans l'humiliation de son corps et la rudesse des siens.

Cécile JÉGLOT.

(*Le Noël.*)

Le Pays où l'Enfant Jésus ne vient plus

LES SOVIETS A LA POURSUITE DE L'ENFANT DE BETHLÉEM, COMME AUTREFOIS LES SOLDATS D'HÉRODE

Rome, le 18 janvier.

Nous avons décrit naguère, d'après une conférence documentée de Mgr d'Herbigny, les efforts des Soviets pour la déchristianisation de la Russie. Depuis lors, la presse internationale a signalé les manifestations de rage antireligieuse qui ont marqué, à Moscou, les fêtes de Noël. L'*Osservatore Romano* nous apporte des précisions.

"Cette année, l'Enfant Jésus ne vient pas" fut-il déclaré, le 24 décembre, par le gouvernement des Soviets à tous les écoliers de Russie—dit l'organe du Saint-Siège—et il leur fut dit aussi que, désormais, jamais plus l'Enfant Jésus ne viendrait, pour la simple raison que, par ordre des Soviets, il n'avait jamais existé. Noël devait donc être aboli.

De fait, cette année, les fêtes de Noël ont été abolies partout où le pouvoir des Soviets a pu imposer cette décision. Au lieu des fêtes de Noël, on célébra, dans les villes russes, le spectacle des "funérailles de la religion". Des transparents gigantesques annonçaient, dans les rues, la fin de la religion et son enterrement. Des affiches multicolores, apposées sur les maisons et dans les magasins, représentaient l'image d'un ouvrier colossal, l'étoile des Soviets sur la poitrine, en train de jeter en bas d'un escalier "le Dieu des chrétiens, des juifs et des mahométans". Sur les places des grandes villes furent brûlées publiquement des images et des statues de saints apportées là des églises et des habitations privées, des maquettes d'églises, des mannequins de prêtres et de grands arbres de Noël pour signifier éloquemment que la fête de l'Enfant Jésus était finie et que la religion devait être enterrée.

Spectacle nouveau, triste, terrifiant! Les scènes les plus horribles se sont déroulées à

Moscou, la ville des "quarante fois quarante églises", des innombrables chapelles, des vieux monastères, des processions imposantes. Cette année, les mille tours demeurèrent muettes, parce que privées de leurs cloches, tandis qu'un long cortège d'"athées" parcourait la ville. Long par la masse des participants, en grande parties forcés à grossir les files des manifestants. De la "Place Rouge", centre de Moscou, théâtre de massacres, la foule se porta vers la cathédrale du Rédempteur, où les Sans-Dieu tinrent une assemblée pompeuse. Celle-ci terminée, on procéda à la "cérémonie" de l'incendie des images et des statues sacrées saisies dans la ville. Puis le cortège se remit en marche à travers les rues principales de Moscou. Partout s'improvisèrent des réunions, où l'on obligea les auditeurs, bon gré mal gré, à écouter d'horribles blasphèmes et injures contre Dieu et contre la religion.

La nuit venue, des groupes nombreux de "Sans-Dieu" firent irruption dans quelques églises non encore fermées par le gouvernement et en chassèrent, aux cris de : "Dieu n'existe pas ! A bas la religion !", les nombreux fidèles qui, malgré les défenses, s'y étaient réunis pour les cérémonies de la Noël. Des ecclésiastiques et des laïcs furent roués de coups de bâton, des autels et des reliques furent profanés : tout ce qui résistait à la furie dévastatrice des envahisseurs était traîné sur les places et jeté dans des bûchers qui y étaient allumés.

En proie à une terreur panique, les fidèles fuyaient, poursuivis à coups de fouet par les "Sans-Dieu". Aux portes des églises furent postées des sentinelles pour empêcher l'entrée d'autres croyants.

Cette entreprise accomplie, la ville s'enveloppa dans le plus lourd silence. Seules, quelques sirènes d'usines déchiraient parfois le repos de la nuit, annonçant les premières heures du "second jour industriel" où les ouvriers de service devaient travailler au profit du "fonds industriel". Des autos de la police secrète parcouraient la ville à la recherche d'arbres de Noël. Pour chaque arbre éclairé on infligeait une amende de cent roubles. Mais la police fouilla en vain les rues de Moscou. Aucun arbre, aucune chandelle de Noël ! La Russie n'a plus de Noël, elle a enterré la religion !

Ce que l'Europe ne voulait pas croire est arrivé : en Russie, la religion a été arrachée au peuple. Pendant les jours qui précédèrent la Noël, dans la seule Russie centrale, on ferma encore 579 églises qui avaient échappé jusque-là aux persécutions. Dans la région des Baskirs, dans les monts Ourals, furent fermées, le 24 décembre, 7 églises et 45 mosquées. Dans la région du Volga, et exactement dans les seuls districts de Marxopolis, Pokrowsk et Fedorowsk, 36 églises subirent le même sort dans la même journée. Les cloches de toutes ces

églises furent livrées aux fonderies de l'État, afin d'être fondues pour d'autres usages. Ces informations sont extraites des communications officielles des autorités soviétiques. Mais combien d'autres églises supprimées sans qu'on l'ait signalé !

Les gouvernants affirment que tout cela correspond à la volonté du peuple russe, parce que c'est le peuple lui-même qui aurait demandé par plébiscite d'être "délivré" des entraves de la religion. Il suffira, pour en juger, d'un exemple de ces votes plébiscitaires. La Ligue des Syndicats de Moscou a institué, parmi les ouvriers de cette ville, une enquête sur cette question : "Pour ou contre Dieu ?" En tête des feuilles destinées au vote, brillait cependant l'avertissement : "Celui qui est pour Dieu est traître à l'État prolétarien des Soviets". Tout ouvrier devait signer de son nom et de son prénom et indiquer l'adresse de son usine et de son habitation. Quiconque se déclarait "pour Dieu" était sûr d'être traité en traître et chassé de l'usine. C'est ainsi que les trois quarts des ouvriers de Moscou se déclarèrent "contre Dieu".

Admirable fut le courage des autres vingt-cinq pour cent qui ont voté "pour Dieu", en risquant leur propre vie. Beaucoup d'entre eux, parcourant les chemins du martyre, perdront la vie, et l'Europe ne s'en apercevra pas."

Voilà pourquoi, en Russie, conclut l'*Observatore Romano*, les cloches se turent et pourquoi le *Gloria in excelsis* ne retentit pas à la Noël. Il n'y a pas de paix pour les hommes qui ne sont pas de bonne volonté.

Comme on comprend, en lisant ce triste tableau, que Pie XI, faisant allusion, dans sa dernière Encyclique sur l'éducation de la jeunesse, à l'œuvre haineusement antireligieuse accomplie par les Soviets dans leurs écoles, ait écrit qu'il s'y accomplit "un véritable et plus horrible massacre des Innocents"...

Edouard DEVOGHEL.

(La Vie catholique)

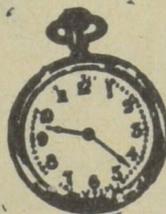
GRATIS

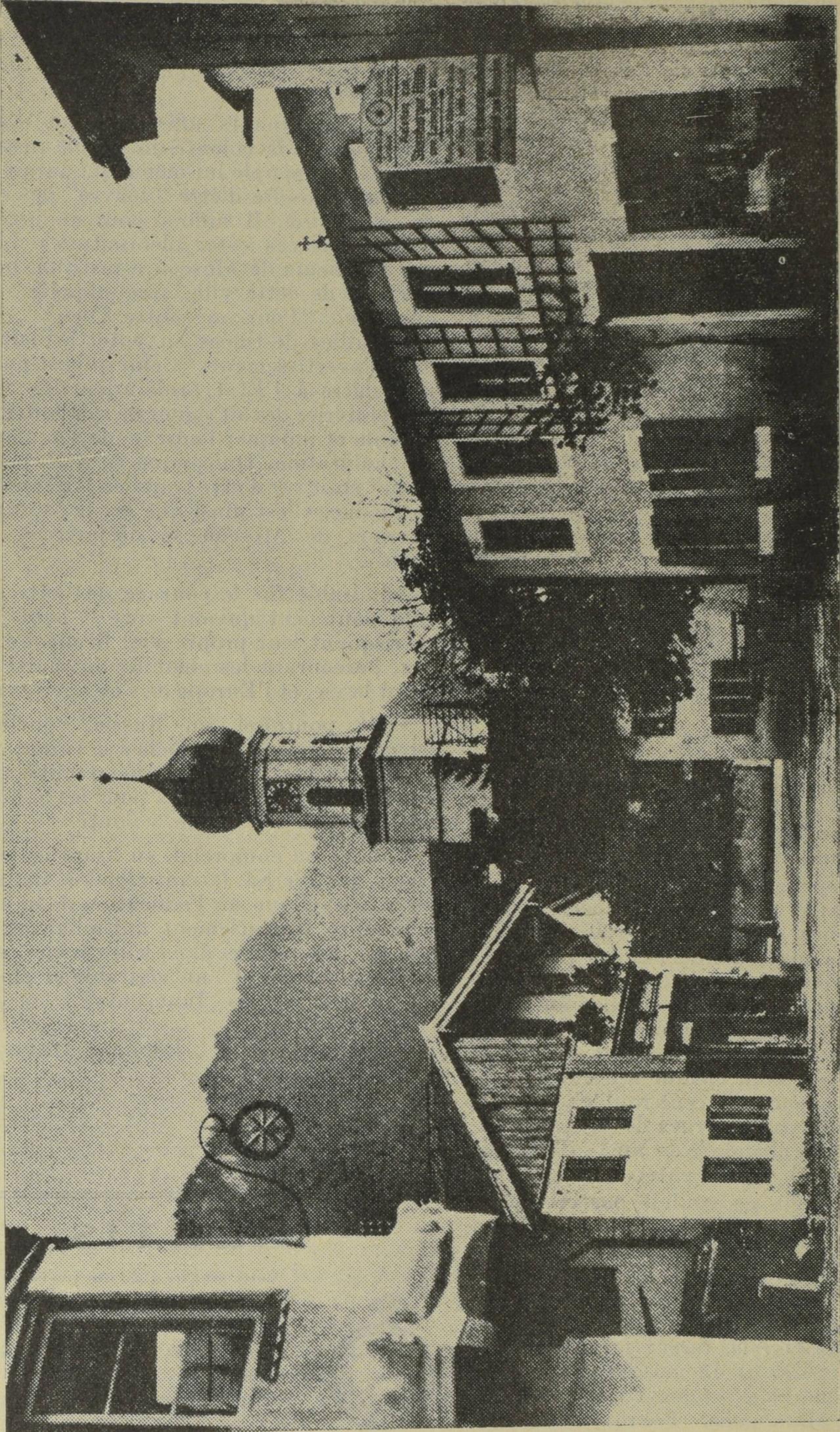
Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux pour dames et messieurs donnés à ceux qui vendront 50 paquets de nos graines de jardin.

Demandez 50 paquets de graines et notre catalogue.

L'UNION DES JARDINIERS ENRG.

Lévis, P. Q.





VUE D'UNE RUE D'OBERAMMERGAU,
Petite ville bavaroise où sera donnée, au cours de l'été, la représentation du célèbre drame de la Passion.

L'anier



À haut de la terrasse de marbre de son palais, étendu sur son lit d'apparat, dont les pieds d'or étaient sculptés en forme de griffes de dragon, les yeux fixés sur la vaste plaine qui se déroulait devant lui, le pharaon (ainsi nommait-on les souverains de l'ancienne Egypte) songeait. A ses côtés, un esclave noir manœuvrait d'une main discrète un large éventail de plumes, pareil à la queue constellée d'un paon fabuleux, et sur chaque marche du large escalier qui descendait de la terrasse jusqu'au Nil, deux gardes veillaient, la lance à la main, immobiles, pareils à des statues de bronze.

Le pharaon s'ennuyait.

Plus rien ne pouvait le distraire, ni ses musiciens, ni ses danseuses, ni ses jongleurs. D'un air distrait, il contemplait le merveilleux spectacle qui se déroulait devant lui, et son sceptre était tombé de sa couche sur le tapis tissé d'or et de soie étendu à ses pieds.

Ses officiers, debout autour de lui, attendaient, inquiets à leur tour devant cette tristesse, dont ils cherchaient en vain la cause.

Tout à coup, du bas de la terrasse, une voix claire s'éleva, rompant brusquement le silence. C'était un petit ânier qui passait, jambes et pieds nus, vêtu de sa tunique bleue, et chantant joyeusement, tout en traînant son âne par la bride. La bête lentement suivait, portant sur son dos deux outres pleines ; parfois elle refusait d'avancer, mais le jeune garçon faisait claquer sa langue, et, sans se fâcher, tirait de plus belle sur le baudet, qui se décidait enfin à se remettre en marche. Et le petit ânier reprenait de plus belle sa chanson.

Le pharaon avait relevé la tête, se demandant quel imprudent osait ainsi troubler sa silencieuse rêverie, quel était l'audacieux qui manifestait sa joie, alors que l'ennui le torturait au milieu de ses trésors et de sa toute-puissance.

Le bourreau, les yeux fixés sur son maître, attendait.

L'ânier se trouvait maintenant au pied même de la terrasse. Le roi fit un signe, et, prompts comme l'éclair, deux gardes se détachèrent et saisirent notre chanteur qui, interdit, et sans lâcher la bride de son âne, se débat-tit vivement, criant et gesticulant. Mais les gardes eurent tôt fait de s'en rendre maîtres, et l'entraînant avec eux, ils le conduisirent auprès du pharaon, qui curieusement regardait, se demandant quel être fortuné pouvait ainsi chanter avec sa joie de vivre.

Le jeune garçon tremblait maintenant de tous ses membres, cherchant anxieusement dans ses souvenirs quel grand crime il pouvait avoir commis.

A la vue du roi, il s'arrêta et se prosterna la face contre terre.

Mais le pharaon lui fit signe de se relever et d'approcher :

— C'est toi qui chantais ainsi ? demanda-t-il.

— Oui, seigneur, balbutia l'autre, n'osant encore lever les yeux sur lui.

— Et pourquoi chantais-tu ?

— Parce que j'étais content.

— Et tu chantes souvent ?

— Toute la journée.

— Tu es donc heureux ?

— Très heureux.

— Tu es riche ?

— Je ne possède qu'un âne.

— Comment fais-tu donc pour être heureux ?

— Ah ! je ne sais pas.

Et en répondant cela, le petit ânier, qui commençait à se rassurer, se mit à rire, tandis que le roi le contemplait avec étonnement et envie. Ainsi, dans son royaume, il existait un être qui se disait heureux et chantait toute la journée, alors que lui, avec sa toute-puissance, ses richesses fabuleuses et son peuple d'esclaves, se mourait d'ennui, sans que ses médecins eussent jamais trouvé le moyen de le guérir ! Eh bien, ce remède, il le trouverait seul, grâce à cet inconnu ! Il connaîtrait par lui le secret d'être heureux. Et pour cela, il le garderait auprès de lui, toujours.

Et tandis qu'il réfléchissait ainsi, l'autre attendait, sentant devant le long silence du roi, son épouvante le reprendre. Les soldats restaient toujours immobiles, la lance à la main, les yeux fixés sur leur maître.

Enfin, le pharaon releva la tête :

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il au jeune garçon,

— Bakir, répondit celui-ci.

— Eh bien, Bakir, veux-tu rester auprès de moi, toujours ? Je te ferai riche et puissant. Je comblerai tous tes désirs, quels qu'ils soient !

— Et qu'est-ce que j'aurai à faire pour cela ? interrogea Bakir stupéfait croyant rêver.

— Rien, Tu vivras, tu chanteras. Et je te regarderai vivre, et je t'écouterai chanter.

Et le roi fit un signe. Aussitôt, deux esclaves s'approchèrent. L'un revêtit Bakir d'une robe de pourpre brodée d'or, l'autre lui jeta sur les épaules un somptueux manteau, tandis que le pauvre garçon, paralysé par l'émotion, cherchant en vain ses mots pour remercier le roi, ne cessait de répéter machinalement :

— Et mon âne ! Qu'est devenu mon âne ?

Hélas ! le lendemain, Bakir ne chantait déjà plus. Il habitait un merveilleux palais de marbre. Le sol de la cour était de cristal, et dessous coulait une eau claire et pure, peuplée d'une infinité de petits poissons dont les écailles semblaient d'or. Les sièges étaient d'argent massif, et les murs étaient constellés de pierres précieuses. Il avait à ses ordres tout

un peuple d'esclaves; des gardes étaient attachés à sa personne et chargés de ne jamais le quitter. Mais, au milieu de ces richesses, préoccupé d'elles seulement, Bakir perdait peu à peu toute sa gaieté de jadis. Il en oubliait même le manger et le boire.

En vain, le pharaon lui disait :

— Chante, Bakir ! Montre-moi comment on est heureux !

Mais Bakir se taisait. Toutefois, il essayait de retrouver dans sa mémoire un de ses joyeux refrains d'autrefois. Il commençait, mais il s'arrêtait aussitôt ; sa chanson, au lieu de le faire rire, lui aurait mis des larmes dans les yeux.

Et le roi lui répétait :

— Veux-tu que je te fasse accompagner par les harpes mélodieuses de mes musiciens ; ou préfères-tu le rythme plus éclatant des sistres et des tambours ?

Mais Bakir ne chantait plus.

Alors il alla trouver le pharaon :

— Rendez-moi ma liberté, lui dit-il, car je sais maintenant pourquoi j'ai perdu toute ma gaieté passée. Possédant tout, je n'ai plus de désir, et partant plus de joie. D'ailleurs, je ne suis pas fait pour porter vos robes brodées d'or et habiter vos somptueux palais. Je préfère ma tunique de laine, et je dormirai mieux, à la clarté des étoiles, avec un peu de paille pour tapis et une outre vide pour oreiller. Une poignée de figues fraîches et un peu d'eau puisée dans le creux de ma main me suffisent pour vivre. Pour que l'oiseau soit heureux, il lui faut l'air des grands bois et la route libre; et si vous voulez qu'il chante, il faut lui ouvrir les portes de sa gage et le laisser regagner son pauvre nid.

— Pars donc, lui dit le roi. Mais qui donc me dira maintenant le secret du bonheur ?

— Oh ! il n'est pas bien difficile à découvrir, reprit Bakir. Serez-vous content de m'entendre chanter encore ?

— Très content.

— Alors, vous voyez bien, ajouta-t-il en éclatant de rire, que la meilleure façon d'être heureux, pour les rois, c'est de faire le bonheur des autres ! Maintenant, je vais retrouver mon âne !

Fernand BEISSIER.

— Fais-tu beaucoup d'affaires ? demande un commerçant à un de ses amis, également commerçant.

— Je crois bien. Pour t'en donner une idée, je te dirai que ma maison dépense par an 6.000 francs d'encre pour la correspondance.

— Té, répond l'autre, qu'est-ce que c'est cela ? Chez moi on en économise pour 8.000 frs. rien qu'en ne mettant pas les points sur les i.

Électricité industrielle

LES MULTIPLES APPLICATIONS INDUSTRIELLES ET COMMERCIALES DES RAYONS ULTRA-VIOLETS

Les rayons ultra-violetts sont invisibles, et peuvent être séparés facilement des radiations visibles émises par la lampe qui les produit, en utilisant des filtres appropriés tels que le filtre Wood; celui-ci est constitué par une solution de *sulfate de cuivre* et de *nitrosodiméthylaniline* contenue dans un verre bleu d'Uviol. De récentes recherches ont permis de perfectionner les lampes et les écrans, et de mettre au point des appareils parfaitement précis et faciles à manier.

Les rayons ultra-violetts ayant la propriété d'exciter la fluorescence des corps, constituent un instrument d'analyse extrêmement précieux dont l'usage se répand rapidement. On peut citer entre autres les applications suivantes :

Les producteurs de vers à soie éprouvent périodiquement leurs insectes: l'organe sécréteur d'un ver à soie soumis aux rayons ultra-violetts fournit une fluorescence blanche, et toute variation de couleur dénote un insecte malade.

Les rayons ultra-violetts servent à l'examen des documents et à la recherche de leurs altérations, du fait que les encres utilisées pour les faux émettent des lueurs différentes de celles produites par les encres du texte original. Les billets de banque faux et les documents suspects sont maintenant examinés sous les rayons.

Les diamants vrais émettent des lueurs très dissemblables à celles des imitations, et les perles fines peuvent être classées suivant leur origine.

Les rayons ultra-violetts permettent aussi de déchiffrer les palimpsestes, et de lire sur les anciens parchemins grattés d'anciens textes grattés et recouverts d'une nouvelle écriture.

Par ailleurs, les rayons ultra-violetts trouvent une autre série d'applications toutes différentes grâce à leur pouvoir stérilisant intense, et on commence à les utiliser pour la préparation des aliments.

C'est ainsi que depuis quelque temps le lait utilisé dans les hôpitaux et dans les sanatoria est soumis à l'influence des rayons. Une grande boulangerie du Nord expose tout son pain aux rayons et a accru naturellement de cette manière son chiffre de vente. Les travaux récents sur l'irradiation des viandes et des poissons laissent penser que cette méthode sera bientôt employée dans la préparation des aliments en conserve.

Enfin une conséquence logique de la valeur thérapeutique des rayons ultra-violetts sera leur adaptation au traitement des plantes et des animaux.

Extrait de la *Revue Industrielle*, novembre 1929.

Les quatre au calvaire de Lourdes

LS étaient quatre qui suivaient le chemin du calvaire à Lourdes. Dans la lumière radieuse de cet après-midi d'été, ils allaient, priant, silencieux, et, parfois un peu las, s'immobilisaient au bord du sentier pour regarder le paysage.

C'était alors le magique spectacle tant de fois décrit : au loin, la montagne sévère, le pic du Ger dont la ligne nette se profilait à l'horizon ; à mi-hauteur, le donjon du château, témoin d'un autre âge, paraissait continuer sa mission protectrice au-dessus de la petite ville ; plus bas, le Gave, ruban d'argent, mouvant ; enfin, la merveille entourée de merveilles, la grotte ! cachée à la vue, mais que l'on "savait" là ! au-dessous de la basilique qui se dressait, elle, si blanche, comme une grande fleur splendide entre la terre et le ciel.

Et les pèlerins reprenaient l'ascension, dure un peu. Ils étaient quatre, inconnus les uns aux autres, mais se trouvant, par hasard, réunis à la première station, ils avaient continué de monter ensemble. Cependant chacun priait bas, portait en secret sa peine ou sa joie, ses formules d'actions de grâces ou de supplication le long de la voie douloureuse.

Ils étaient quatre. Sûrement quatre âmes de bonne volonté qui cherchaient d'abord le royaume de Dieu. Le "reste" leur serait-il donné par surcroît ? Les demandaient-ils ces biens "nécessaires" ou ce superflu, parfois plus nécessaire encore ? On ne savait.

Qu'implorait le prélat, un vieillard d'aspect doux et pieux, semblable à un prêtre anglais dans son rigide costume laïque sauf le liseré violet du col ? Que pouvait-il désirer, celui-là si près des portes éternelles ?

Quelle était l'abjuration éperdue qui mettait des larmes dans les beaux yeux bleus d'une élégante jeune femme, ravissante avec ces cheveux blonds, collier de perles, bagues étincelantes aux mains jointes ?

Qu'espérait donc une autre femme, vêtue de noir, sans jeunesse, sans beauté, d'une grande distinction, et dont le visage, à la fois douloureux et résigné, témoignait que la vie n'avait plus rien à lui apprendre ?

Que sollicitait un homme, jeune encore, aux yeux fiévreux sous un front large de penseur, qui tombait à genoux à chaque rencontre des groupes symboliques dans un suprême abandonnement de tout son être, baisant le sol poussiéreux avec une sorte d'avidité.

*
* *

Au-dessous d'eux, nul n'était engagé dans le sentier rocailleux.

Au-dessus, apparaissaient à chaque tournant des familles qui récitaient tout haut les prières du chemin de la croix et causaient à mi-voix dans les intervalles des stations.

Au contraire de ceux qui échangeaient leurs impressions, les quatre portaient silencieusement leurs âmes très proches et très lointaines ; mais, par un consentement mutuel inexprimé, le prélat était mis en première place par les trois autres qui ne se relevaient qu'après lui de tous les agenouillements.

Ils suivirent en cet ordre les multiples lacets du calvaire et parvinrent ainsi sur le versant de la montagne où est érigé le "tombeau". Visiblement fatigué, le vieillard avait trébuché à la descente et toujours en silence, le pèlerin aux yeux profonds lui avait offert son bras.

Simplement, le vieux prélat avait accepté le robuste soutien, et, maintenant, ils étaient prosternés dans ce coin sauvage où la nature paraît hostile et la route fermée.

La prière fut longue. Il semblait que l'intime colloque ne pût cesser avec Celui qui a été vraiment, un jour, l'Homme de douleurs, personnifié là, en sa mort terrestre, au-devant de l'ouverture béante. Cependant, la vieillard se releva et, cette fois, nu tête, ses longs cheveux blancs encadrant son doux visage légèrement rosé comme celui d'un enfant, ses yeux bleus, au regard, tout ensemble sérieux et pur, posé sur ses compagnons de hasard, il s'adressa à eux :

— J'ai été heureux de faire avec vous ce chemin de croix. Vous m'avez édifié par votre recueillement et je vous remercie pour la déférence et la sollicitude que vous avez bien voulu me témoigner.

Il salua, se couvrit et allait se remettre en marche, mais tous trois l'entourèrent. Des yeux d'angoisse s'attachaient à ses yeux calmes ; des mains fébrilement jointes se levaient vers les siennes. Ces âmes allaient vers son âme, demandaient du secours au prêtre, à celui qui doit avoir les paroles de vie.

Ce fut la femme en deuil, âgée, si triste, qui parla la première :

— Monseigneur, allons-nous donc vous perdre sans retour ?

Il répondit doucement :

— Il le faut, Madame. Je quitte Lourdes ce soir. Je vais à Rome. Je suis attaché à la maison de Sa Sainteté. Je passerai là trois semaines, puis je rentrerai en Amérique.

— En Amérique ?

— Oui. Je suis missionnaire et, certainement, je ne reviendrai plus en France à cause de mon âge ; aussi suis-je heureux d'avoir pu accomplir ce dernier pèlerinage à Lourdes — qui n'est, au reste, que le deuxième en ma vie, expliqua-t-il en souriant. J'étais venu à Lourdes il y a cinquante ans, au moment de mon départ, et, depuis cette époque, je n'avais plus eu la

possibilité de m'y rendre dans mes séjours en Europe.

— Quelle partie de l'Amérique avez-vous évangélisée ? demanda la jeune femme.

Le vieillard sourit encore, et sans répondre directement à la question naïvement indiscreète, il dit à mi-voix :

— Au point où me déposa un soir, il y a cinquante ans, une voiture qui s'éloigna rapidement, on trouve aujourd'hui une ville de 200,000 habitants, mais alors, c'était le désert.

Et devant l'expression admirative des visages levés vers lui, il ajouta, très humble :

— Je manquais de courage, quand le véhicule qui m'avait amené repartit à toute vitesse, bientôt ne fut plus qu'un point dans l'espace, s'effaça peu à peu, disparut, tandis que je me trouvais assis sur ma petite malle au pied d'un poteau au milieu d'une étendue sans limites complètement inhabitée.

Le jour tombait... Une tristesse sans nom tombait aussi sur mon âme... Je crus défaillir et me demandai — c'était un grand manque — comment mes supérieurs avaient pu me désigner, pour le centre de ma mission, cette région où n'existait aucun être humain.

Or, à peine avais-je eu cette pensée coupable que je tressaillis d'effroi. Je me trouvai soudain entouré de Peaux-Rouges qui me regardaient avec curiosité. Aucun bruit ne m'avait révélé leur présence. Ils étaient nombreux pourtant...

Le vieillard s'arrêta une seconde, confus d'avoir ainsi parlé de lui, puis il conclut :

— Ces pauvres gens étaient si doux, si bons ! Ils ont été bien faciles à évangéliser.

— En existe-t-il encore, Monseigneur ? interrogea la jeune femme.

— Oui, quelques peuplades dans le Nord.

Le pèlerin, à la physionomie tourmentée, interrogea alors âprement :

— Vous retournez là-bas ?

— Oui.

— Emmenez-moi !...

Le regard serein se posa sur les yeux ardents où se lisait un appel désespéré et la voix de paix déclara :

— Je le veux bien. Pourquoi désirez-vous me suivre ?

Les deux femmes s'écartèrent vivement et ne purent entendre la suite du bref entretien.

— Je voudrais vous suivre pour échapper au désespoir, au suicide ou... au mal ! Tout sombre autour de moi. Ai-je encore la foi ? Je ne sais plus. D'un côté, l'attraction mortelle ; de l'autre, le désert ! Comme vous, il y a cinquante ans, et, à votre récit, je me suis demandé, soudain, si, de même la vie pourrait surgir, inattendue, de ce néant tragique.

— Oh ! oui ! affirma le vieillard avec le sourire doux qui illuminait sa face candide.

Mais il s'enquit :

— Etes-vous libre ?

— Entièrement. Seul au monde ! Enfui ici en un dernier espoir de salut, je suis là depuis huit jours, et rien ne m'avait été propice jusqu'à cette minute. Emmenez-moi !

— Oui.

Simplement, le vieux prélat prit le bras de l'inconnu, dont la physionomie s'apaisa tout à coup, et ils s'éloignèrent après avoir salué les deux femmes.

*

* *

La dame âgée les suivit de l'œil, et quand ils eurent disparu, elle dit pensivement :

— Il est sauvé !

Mais elle se détourna vite. Une voix brisée murmurait près d'elle :

— Oh ! qui donc me sauvera moi !

Et des larmes coulaient, pressées, sur les joues délicates de la jeune femme qui poursuivait, comme entraînée irrésistiblement :

— ... Je suis plus seule à Paris que ce missionnaire ne l'était en son désert !

— Pauvre petite !

— J'étais orpheline ; mon tuteur, un homme d'affaires parisien gérait ma fortune. Il m'a retirée du couvent, il y a deux ans, pour me marier aussitôt à son fils. J'étais heureuse, très disposée à aimer mon mari et sa famille ; mais je n'ai trouvé que le désert ! Rien ! rien ! Tous froids, cyniques, antichrétiens. Mon mari m'a défendu le plus petit acte religieux. Je ne peux entrer dans une église ! On m'épie ! Puis j'ai appris... il y a un mois... que... qu'il me trompait ! J'étais affolée, désespérée. Lui a ri !... Alors, j'ai couru à la gare la plus voisine. J'ai vu des affiches de Lourdes. Je suis partie... à tout hasard.

— Oh ! non, murmura la vieille dame, pas au hasard.

— Il a su... m'a écrit comme à une coupable ! Je dois rentrer, ou c'est le divorce. Ah ! j'aime mieux le divorce que ce désert peuplé seulement d'ombres odieuses : tromperies, menaces, abandon, qui se lèvent autour de moi, comme les Peaux-Rouges auprès de ce missionnaire.

— Pauvre enfant, redit à mi-voix avec une infinie compassion, la femme âgée.

Elle demeura silencieuse quelques secondes, puis reprit avec effort :

— ... Je m'excuse de vous parler de moi, mais vous allez en comprendre le motif. J'étais veuve. J'ai perdu mes trois fils, mes chers fils, si bons, si droits, dans la première semaine de la guerre. Ma fille, religieuse, allait en Chine ; son bateau a sombré.

— Oh ! mon Dieu !

— Je suis seule... J'habite Paris. Voulez-vous me permettre d'entrer en votre vie, d'être votre cyrénéenne ?

— Oh ! oui ! oui !

Et le jeune visage convulsé, levé vers le vieux visage mélancolique s'éclairait d'une lueur d'espoir.

— ... Nous rentrerons... dès demain... à Paris.

— Non ! non !

— Il le faut, mais je serai près de vous. Je vous offre toute mon existence, chère petite, que Dieu veut bien mettre en mon désert à moi.

— Mais ils s'opposeront à nos relations.

La vieille dame branla la tête en souriant faiblement.

— J'ai un grand nom, une grande fortune. On ne me repoussera pas, au contraire. Je connais, hélas ! les moyens de ce monde... Et nous emploierons surtout les autres, ceux du bon Dieu, qui nous permettront de lutter et d'entrevoir tous les rachats...

Puis elle tendit les bras, et la jeune femme s'y jeta éperduement. Celle qui songeait peut être aux enfants de sa chair tombés sur la terre de France ou disparus dans l'eau profonde, adoptait sans retour l'enfant abandonnée, qui, elle aussi, était sauvée.

Ils étaient quatre qui suivaient les lacets du calvaire à Lourdes.

Victor FÉLI.

Conscience

MERS 1830, vit, dans une pauvre maison du quartier de l'Île-Saint-Louis, près de l'Hôtel-Dieu, une famille de vanniers, les Bastiani, se composant du père, Luigi, de la mère, Lœtitia, des fils, Charles et Jacques, et d'une fillette de onze ans, Mérienne. En plus des soins du ménage, les femmes fabriquent de petits moulins à vent que Mérienne va vendre dans les jardins publics. Leur maison est habitée par la propriétaire, vieille fille barbue, revêche et irascible, terreux des locataires. Tout en haut de la maison loge un vieil homme, nommé Père Basile, misérable, crasseux, sordide. L'hiver, avec son cortège de vent et de froidure, est l'épouvante des pauvres gens. En janvier 1830 les Bastiani sont très malheureux, le père souffre de rhumatismes et les jouets ne se vendent pas, les deux fils font de leur mieux, mais l'argent devient de plus en plus rare, chez eux. Un soir, la mère remarque que Mérienne est préoccupée. Elle ouvre constamment la main et regarde, puis vivement la cache dans sa poche. Pourquoi ce manège ? On interroge la fillette qui, rougissant, confesse à Lœtitia qu'elle a ramassé une pièce d'or. Grand Dieu, de l'or, dans cette pauvre maison, c'est un éblouissement pour tous ! Pressée de questions,

elle raconte qu'elle l'avait aperçue et prise dans le couloir. La trouvaille est étrange. Qui donc possède l'or ici ? La propriétaire, peut-être ? Basile, allons donc ! Sournoisement, la tentation s'avance. Au fait, elle est à eux, puisque personne ne la réclame. Il faut taire l'aventure, par exemple ! La nuit est venue, on se couche, mais le sommeil de chacun est préoccupé. Au jour tout le monde se réveille, les parents discutent sur la question épineuse : la pièce d'or. Enfin ils décident d'essayer d'en rechercher le possesseur. Comme le père Basile connaît presque entièrement le quartier, on lui dépêche Mérienne pour tâcher d'obtenir des renseignements. La fillette frappe à la porte du vieil homme qui la fait entrer et lui demande le but de sa visite. Après avoir écouté les explications de Mérienne, Basile a l'air décontenancé. Il regarde la pièce, court à sa veste, fouille dans ses poches, en retire d'autres semblables.

— Plus de doute, dit-il, cet or est à moi, personne n'en sait la trouvaille. Jure que tu ne le diras pas, et pour te récompenser, je t'en ferai cadeau. Je suis pauvre, dit Basile, cet or ne m'appartient pas, c'est un dépôt que l'on m'a confié si on le sait, on me le volera, tu comprends, et j'irai en prison.

Dans sa joie Mérienne promet tout. La petite court chez ses parents leur raconter l'aventure. Sourire de tous, la pièce assurera pour quelques jours le pain quotidien. Peu après, un matin, le père Basile survient chez les Bastiani, portant une lettre. Il prie un des enfants de la lui lire car il n'a jamais été à l'école, dit-il. Le vieux apprend qu'un de ses frères est mort, et qu'il est réclamé par le notaire du pays, pour l'héritage.

— Il faut partir", dit-il.

Le lendemain, lourdement chargé, il vient faire ses adieux aux Bastiani et les prier de lui garder un coffret.

— Au retour, dit-il, vous me rendrez mon bien. C'est à votre honneur que je le confie."

Après le départ de Basile et des enfants qui ont été l'accompagner à la diligence, Luigi envoie d'un coup de pied la caisse sous son lit et déclare que personne ne la touchera avant le retour du vieux. Mais pourtant cette caisse mystérieuse ne contiendrait-elle pas de l'or ? La convoitise entre dans tous les cœurs et l'imagination de chacun est troublée. La nuit, ils rêvent tous. C'est toujours l'histoire de Perrette. L'or a éveillé les appétits. Le père et la mère Bastiani se voient dans une maison confortable, à la campagne, Mérienne dans une calèche et habillée d'une somptueuse robe. Charles qui est passablement gourmand, et dont l'appétit n'est pas souvent assouvi, se trouve près d'une table surchargée de mets exquis. Quant au doux Jacques, il espère que l'or amènera peut-être la réalisation de son rêve qui est d'être accepté, comme fiancé, par

Mlle Blanche Sidaut, gentille fleuriste, chez laquelle il va souvent livrer du travail. Cette charmante fille lui parle toujours aimablement, mais, certainement, ne le voit que comme un pauvre vannier. Tandis que s'il avait de l'or, il serait considéré, peut-être, autrement. Les mois succèdent aux mois, le vieux ne revient pas, nulle nouvelle, le coffret dort toujours à sa même place, une couche de poussière le recouvre. La belle saison est déjà partie, les premiers froids précurseurs de l'hiver, synonyme de souffrance pour les pauvres gens, arrivent à grands pas. Les Bastiani frémissent à son approche, ils regardent parfois la caisse de Basile qui renferme probablement dans ses flancs de quoi les mettre, pour toujours, à l'abri du besoin, mais pauvres ils sont honnêtes. Ah ! si Luigi écoutait ses fils :

Le vieux Basile est mort ; on ouvrirait le coffret et alors adieu les soucis, car il doit contenir de l'or. Mais Bastiani n'entend pas de cette oreille-là, il défend à ses enfants de lui reparler de cela. Pressés par la misère, par leurs mauvais instincts, une nuit les deux frères, s'étant concertés, décident de s'emparer de la mallette. Lorsque toute la famille est endormie, les deux garçons se glissent près du lit, et vont atteindre la caisse. Un formidable coup de bâton les fait rouler à terre. C'est Bastiani défendant son honneur. Depuis, il n'est plus jamais question de la caisse. L'hiver est passé maintenant. Un peu de chaleur, de verdure et de fleurs sont venues réchauffer et égayer les pauvres gens. Un matin, un monsieur, à l'air respectable, frappe chez les Bastiani, on l'introduit, il demande à parler à Luigi, celui-ci se montre et s'informe du but de la visite.

“ Je suis l'exécuteur testamentaire de Basile Benoît, dit le père Basile, il vous avait autrefois, avant son retour au pays natal, confié un coffret. ” Bastiani s'élançe et tire de dessous son lit la mallette en question, recouverte d'une épaisse couche de poussière. Le notaire s'avance et sort de sa poche le testament de son client, il le lit aux Bastiani ahuris. Le vieux, quoique riche, vivait sordidement par méfiance, par avarice. Il était juste pourtant et léguait la mallette remplie d'or aux Bastiani, à une condition, c'est qu'elle n'ait jamais été ouverte. Le notaire en aura aisément la preuve en ouvrant lui-même le coffret très doucement, le couvercle étant retenu par un fil ; le fil intact, l'héritage est à eux. Le notaire soulève le couvercle ; tout étant en bon ordre, il salue les héritiers de Basile. La famille Bastiani récompensée de son honnêteté se voit à l'abri du besoin et chacun espère réaliser alors son rêve le plus cher.

A. SAMSON.

Le monocle sauveur

Un explorateur français, M. Lecœur, qui a passé de longues années en Afrique et qui s'y trouvait encore lors de la dernière révolte des Achantis, ne dut la vie... qu'à son monocle. Le rôle libérateur de ce petit instrument mérite d'être conté !

M. Lecœur, qui se trouvait seul avec un Anglais, M. Bennett, dans une petite factorerie sise à deux journées de Coumassie, n'eut d'autre ressource, lorsqu'éclata la révolte, que d'aller se mettre sous la protection d'un chef voisin, à Dunkoto.

Après lui avoir offert un repas plantureux, le digne sauvage qui était facétieux, ne trouva rien de mieux que de faire couper la tête de l'Anglais Bennett. M. Lecœur allait probablement subir le même sort, lorsque à un moment donné, il mit machinalement son monocle.

A la vue de cet œil supplémentaire, l'enfant du chef fut pris d'un tel fou-rire, que M. Lecœur éclata à son tour. Le monocle fut vivement projeté hors de l'arcade sourcillière — d'où redoublement d'hilarité de la part du négro et de son royal papa. Sentant la veine bonne, M. Lecœur passa le cordon du monocle autour du cou du chef et lui incrusta le verre dans l'orbite, tandis qu'il se remettait à lui-même un monocle de rechange. La chance voulut qu'aux yeux du chef Dunkoto, l'“ œil de verre ” qui augmentait sa vision, passât fétiche et que M. Lecœur fût considéré comme tabou.

Non seulement le sauvage épargna la vie de son hôte, mais il lui fournit une escorte qui les ramena, lui et son monocle, sains et saufs à la côte.

CONTRE LES RASEURS

Rien n'est aussi désagréable en voyage que d'être forcé de parler quand on a envie de se taire. Un de nos amis s'est débarrassé l'autre jour d'un bavard indiscret de la façon suivante. L'indiscret lui demande :

— Si je ne me trompe, je crois, Monsieur, vous reconnaître ?

— Jean Durant, répond notre ami sans enthousiasme.

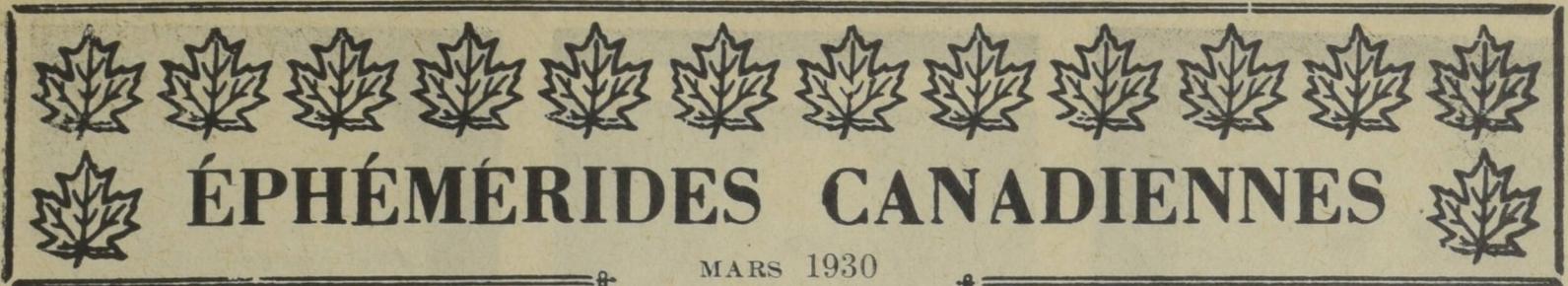
— Jean Durand, c'est bien cela. La dernière fois où je vous vis, c'était à ? . . .

— C'était en Cour d'assises.

— En Cour d'assises. Auriez-vous été poursuivi pour délit politique ?

— Non, j'avais à répondre de plusieurs agressions commises dans les trains.

Un silence. Puis, rempli de prudence, le “ raseur ” changea de compartiment.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

MARS 1930

1.— Le contrat pour la construction de la structure en béton et du revêtement en brique de l'Université de Montréal est accordé à M. Damien Boileau, au prix de \$3,874,326.

2.— M. Joseph Morin, N.P., ancien député de St-Hyacinthe à la Législature et ex-auditeur de la Province de Québec, décède en cette dernière ville à l'âge de 76 ans.

3.— On annonce que M. l'abbé J.-B.-N. Bourassa, ancien missionnaire colonisateur, est décédé à Montréal, à l'âge de 67 ans.

— A St-Hyacinthe, décède M. l'abbé Cléophas-Damase Trottier, ancien curé de Island Pond, Vt., à l'âge de 72 ans.

6.— Le premier départ des pèlerins des voyages organisés par l'Action Catholique a lieu aujourd'hui à la gare du Palais de Québec. De Montréal, les pèlerins se rendront à New-York où ils s'embarqueront pour l'Europe à bord du *Baltic*. Près de 75 Canadiens-français, prêtres et laïques, font partie de ce premier groupe de pèlerins qui assisteront au Congrès Eucharistique de Carthage, à la Passion d'Oberammergau, et se rendront jusqu'en Terre-Sainte. Deux autres groupes de pèlerins partiront au cours du mois d'avril.

— En réponse à une demande de l'Opposition, l'hon. A.-R. MacMaster, trésorier de la Province de Québec, fait connaître que le *Soleil* de notre ville a reçu du Gouvernement depuis dix ans, la somme de \$1,827,500.

7.— Le Gouvernement fédéral accorde à la Compagnie Davie Shipbuilding, de Lauzon, un contrat de \$3,115,000 pour la construction d'un navire qui servira à transporter les convois de chemin de fer entre l'Île du Prince-Edouard et la terre ferme.

8.— Un débat oratoire a lieu ce soir à l'Université Laval entre MM. Paul Raymond et Paul Massé, de l'Université de Montréal, et MM. Roger Ouimet et Paul Bouchard, de l'Université Laval, sur le sujet suivant : "Qui sera le maître : l'Europe ou les États-Unis ?" Les juges donnent la victoire aux représentants de Laval.

— A Washington, décède M. William Howard Taft, ancien président des États-Unis et ancien juge en chef de la Cour Suprême du même pays, à l'âge de 72 ans. On sait que M. Taft possède à la Malbaie une résidence où il venait passer les mois d'été avec sa famille.

10.— On apprend que M. Jos.-H.-B. Smith, de Wolf Creek, Alberta, a gagné le championnat du blé pour 1929, à l'exposition internationale du grain et du foin tenue à Chicago.

— L'association des Eleveurs de renards argentés enregistrés de la Province de Québec a sa première réunion dans la salle des comités du Parlement de Québec sous la présidence de M. Edgar Rochette, député de Charlevoix-Saguenay, au parlement provincial.

11.— Le département des Mines de la Province de Québec vient de publier quelques statistiques intéressantes. Notre production minière pour l'année finissant au 31 décembre 1929 a été de \$44,814,021, soit une augmentation de 20% sur la production de 1928.

— L'hon. M. MacKenzie King, premier ministre du Canada, communique à la presse que le Conseil municipal de Paris vient de donner le nom de "Place du Canada," au carrefour situé près de la légation canadienne à Paris.

— M. Conrad Bernier, professeur d'orgue à l'Université catholique de Washington et fils de M. Arthur Bernier, organiste à l'église St-Jean-Baptiste de Québec, donne un brillant récital d'orgue en l'église de Notre-Dame de Lévis.

12.— Le colonel William Georges Barker, V.C., D.S.O., M.C., fameux "as" canadien de la grande guerre, se tue alors que son avion, un Fairchild qu'il essayait, s'abat sur une des rives de la rivière Ottawa.

— Pour la première fois depuis 1923, le prix du blé Northern No 1, tombe en bas de une piastre le boisseau à la bourse du blé de Winnipeg.

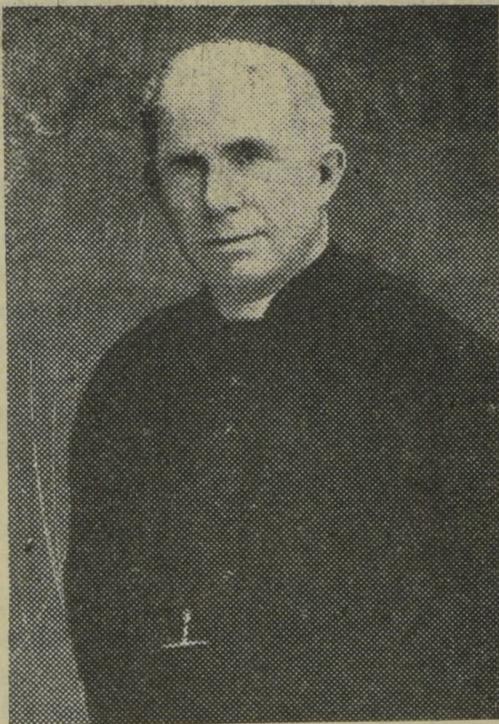
14.— Le club de hockey "Québec" remporte le championnat de la ligue Provinciale en battant les "La Tuque" par un score de 4 à 3, en deux joutes.

— Aujourd'hui a lieu l'inauguration officielle de la nouvelle papeterie de l'International Paper Company à Dalhousie, N. B. L'hon. J.-B. M. Baxter, C. R., premier ministre du Nouveau-Brunswick, met lui-même le moulin en marche. A l'heure actuelle, cette papeterie ne possède que deux machines à papier d'une capacité de 250 tonnes par jour. Deux autres machines seront installées au cours de l'été, ce qui portera la production à 500 tonnes par jour.

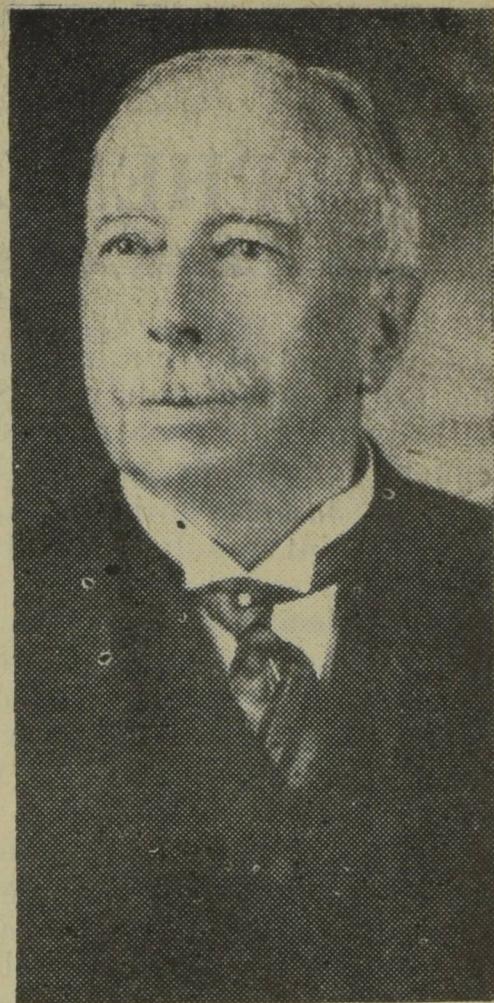
15.— A l'Hôtel-Dieu du Précieux Sang de Québec décède M. l'abbé Antoine Pampalon,



FEU L'HON. GEO.-ÉLIE AMYOT,
C. L.



FEU L'ABBÉ
ANTOINE PAMPALON



FEU L'HON.
AMÉDÉE ROBITAILLE

aumônier de l'Hospice St-Antoine, à l'âge de 73 ans. Le défunt était le frère du serviteur de Dieu Alfred Pampalon, C. SS. R., décédé à Ste-Anne de Beaupré le 30 septembre 1896, en odeur de sainteté.

16.— A Québec décède le lieutenant Wincelas Larue, C. R., à l'âge de 43 ans. Le défunt était un vétérane de la grande guerre.

18.— Un avion du service postal Toronto-Montréal s'abat sur la glace de Long Lake, à trois milles du village de Parkman, en Ontario, et les deux occupants, H. Simoneau, pilote, et P. Robinson, opérateur de radio, tous deux de Montréal, sont tués.

19.— Des prières publiques se font dans toutes les églises et chapelles du diocèse de Québec pour demander à Dieu que cesse la terrible persécution religieuse qui sévit actuellement en Russie.

21.— A une réunion à laquelle assistaient les hon. Taschereau, premier ministre de Québec, et David, secrétaire provincial, d'une part, et S. Em. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, et NN. SS. G. Gauthier, archevêque administrateur de Montréal, G. Courchesne, évêque de Rimouski, et O. Comtois, évêque auxiliaire des Trois-Rivières, d'autre part, on en vient à une solution à propos des écoles juives de Montréal. Le gouvernement nommera une commission juive, composée de cinq membres.

Cette commission aura tous les droits, dans les limites de l'île de Montréal, qu'exercent actuellement et que possèdent la Commission des écoles catholiques et la Commission des écoles protestantes, relativement aux écoles juives. Elle sera soumise au contrôle et à la surveillance du surintendant de l'Instruction Publique. Le surintendant est revêtu à l'égard des écoles juives des mêmes pouvoirs et autorité que ceux qu'il possède en vertu de la loi relative à l'éducation des catholiques et des protestants et à leurs écoles.

— A l'Hôpital Saint-Sacrement de Québec, décède l'hon. Juge Achille Carrier, ancien magistrat du district de Terrebonne, à l'âge de 71 ans.

— A la Chambre provinciale, l'hon. M. Taschereau, premier ministre, présente un projet de loi exigeant la censure pour toutes les vignettes de cinéma destinées à être publiées dans les journaux.

22.— En son presbytère décède subitement M. l'abbé Joseph Renaud, curé de Dolbeau, à l'âge de 49 ans.

24.— On apprend que les RR. Pères Jésuites de Québec viennent d'acheter la propriété des RR. Pères Blancs, située sur le Chemin Ste-Foy, dans le but d'y construire leur futur collège classique.

— A la fin de février dernier, le gouvernement fédéral canadien avait accordé 405,117 licences de radio, contre 296,926 en 1929.

— On annonce que S. G. Mgr Grouard, évêque titulaire d'Ibora et ancien vicaire apostolique de Grouard, vient d'être promu archevêque titulaire d'Egine. Mgr Grouard a eu 90 ans le 2 février dernier.

— M. E. Deprez, professeur à l'Université de Rennes, en France, inaugure à l'Université Laval de Québec une série de cours sur différents sujets historiques et artistiques.

25.— A sa réunion tenue aujourd'hui même, le Comité permanent des congrès eucharistiques du diocèse de Québec choisit Thetford-les-Mines comme lieu où sera tenu le prochain congrès, les 15, 16 et 17 août prochain.

28.— L'hon. Georges-Elie Amyot, conseiller législatif et industriel bien connu de Québec, décède subitement à Palm Beach, en Floride, à l'âge de 74 ans.

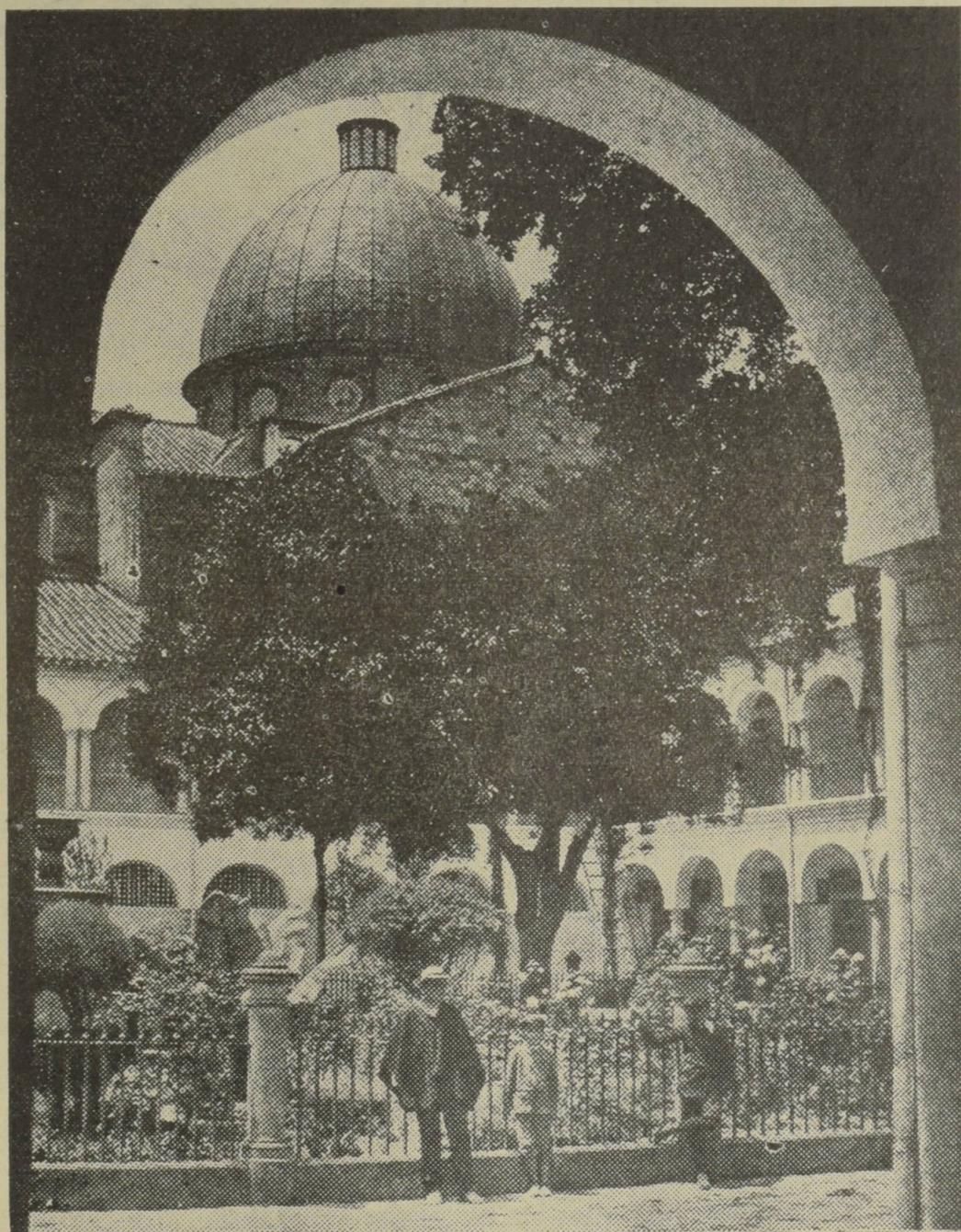
— A Québec, décède l'hon. Amédée Robitaille, C.R., protonotaire de la Cour supérieure et ancien secrétaire provincial dans le Cabinet Parent, à l'âge de 77 ans.

— On annonce que la puissante compagnie du Pacifique Canadien va commencer au mois de mai prochain le percement d'un tunnel sous le rocher de Québec pour relier sa voie de Saint-Malo au nouveau quai que la Commission du Havre de Québec a fait construire au Foulon. Ce projet coûtera près de \$2,500,000.

— Pour la première fois le concert que la compagnie du C. P. R. fait donner tous les vendredis soirs est irradié à Québec par le poste CHRC.

UN MARI A SA FEMME

— Ma chère amie, je ne comprends pas que tu aies si peu de tête, en possédant tant de chapeaux.



A BOGOTA DE COLOMBIE

Cette vue représente un ancien monastère. Cet édifice sert aujourd'hui de bureau de poste.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

L'APPENDICITE

JE crois avoir déjà parlé de l'appendicite. On me demande d'y revenir, car cette maladie est toujours à l'ordre du jour. J'y reviens donc.

L'appendicite est l'inflammation de l'appendice iléo-coecal.

La syllabe *ite*, à la fin d'un mot, en médecine, signifie que l'organe auquel on l'ajoute est atteint d'inflammation ; ainsi, amygdalite veut dire que l'amygdale est enflammée, péritonite que le péritoine est enflammé, méningite que les méninges, c'est-à-dire l'enveloppe du cerveau est enflammée. Et donc, appendicite veut dire que l'appendice est enflammé.

D'autre part, le mot *appendice* veut dire quelque chose d'ajouté.

Ainsi l'appendice, comme on peut le voir par la figure ci-contre, est ajouté à l'intestin. C'est un cul de sac, c'est-à-dire un canal sans issue. Il n'est certes pas inutile, puisqu'il n'y a rien d'inutile dans le corps humain ; mais on ne lui connaît encore aucune fonction ; peut-être que lorsqu'on lui en aura découvert une, on sera un peu moins pressé de l'enlever quand il n'y aura pas d'urgence.

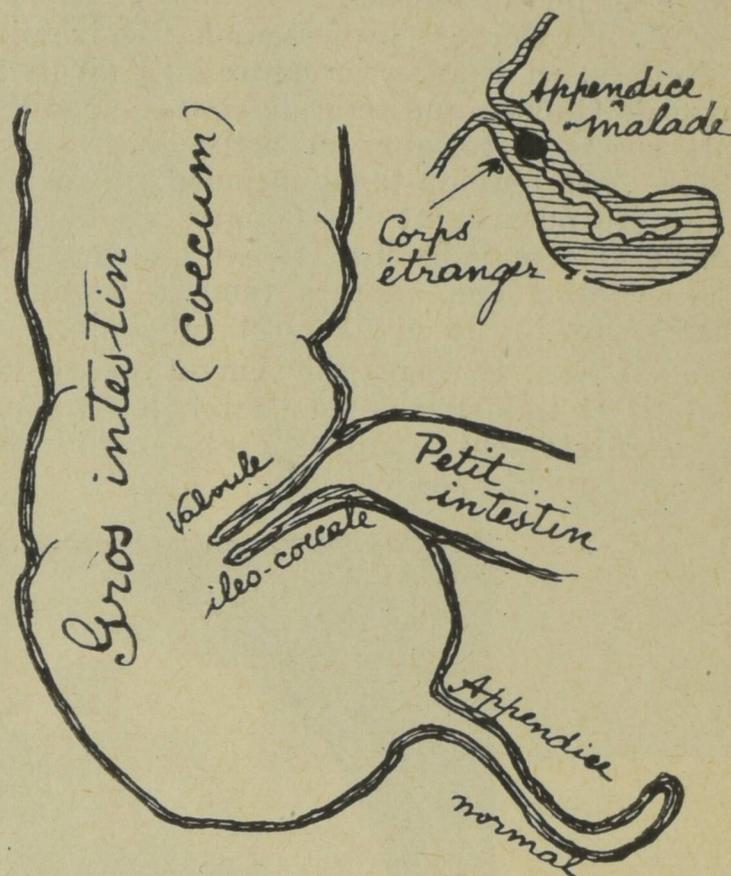
*

* *

Quoiqu'il en soit, l'appendice tel que nous le connaissons, peut s'enflammer ; et il le fait d'ordinaire lorsqu'un corps étranger, noyau, parcelle d'os, etc., pénètre dans la lumière de son canal, l'obstrue et l'infecte, comme on peut le voir dans la figure du haut de la vignette.

Cette infection, qui se traduit d'abord par une douleur le plus souvent sourde ou légère, ne va pas sans des désordres qui peuvent devenir graves à cause de l'extension rapide de l'infection, et de ses conséquences.

Comme dans toutes les infections, il y a gonflement qui s'entend à la valvule iléo



coecale et l'obstrue, d'où arrêt du cours des matières et constipation opiniâtre.

Le péritoine qui entoure l'intestin ne tarde pas à être atteint à son tour, ce qui aggrave la maladie et aboutit aux adhérences de l'intestin avec les organes voisins, si fréquentes dans l'appendicite.

Si l'appendicite est de forme légère et traitée à temps, tous les symptômes s'amendent après quelques jours, et la guérison est complète après une couple de semaines. Il faut cependant savoir que même dans les cas les plus favorables, il peut persister des adhérences, qui exposent à des douleurs futures, des "points".

Si la crise est plus grave, il se forme du pus, qui peut de lui-même se frayer un chemin à l'extérieur après un temps plus ou moins long.

Mais le malade qui compterait sur cette éventualité court des risques immenses, car le pus, au lieu de gagner la peau, peut beaucoup plus facilement couler dans la cavité périto-

néale ; et alors, c'est la péritonite générale et la mort en quelques heures.

* * *

L'appendicite est donc une maladie avec laquelle il ne s'agit pas de tergiverser.

Il faut appeler tout de suite un homme de l'art, et suivre méticuleusement ses conseils.

Il faut surtout se méfier des purgatifs, qui peuvent faire rompre un intestin dont les parois sont affaiblies par l'inflammation, et précipiter la catastrophe finale.

Enfin, il ne faut pas hésiter à se soumettre à l'opération lorsqu'elle est reconnue nécessaire, et s'y soumettre tout de suite, car un retard de quelques heures peut tout compromettre.

Donc, la première chose à faire si vous vous croyez atteint d'appendicite, c'est de vous mettre au lit, de vous soumettre à une diète sévère, de ne pas prendre de purgatifs, puis d'appeler le médecin.

LE VIEUX DOCTEUR.

Pneumonie

(Suite)

L'APPARITION d'herpès, si fréquente chez l'adulte, est rare chez l'enfant ; par contre, les saignements de nez peuvent se voir. Le pouls est toujours vif, fort, rapide, atteignant 120 à 150 par minute chez les jeunes enfants.

La toux est habituelle et ramène chez l'adulte et chez le grand enfant (après sept ans) des crachats visqueux, collants, teintés de rose (crachats rouillés). La respiration est rapide, les ailes du nez battent, les pommettes sont colorées.

Le point du côté existe toujours dans la pneumonie. C'est une douleur violente qui coupe la respiration au malade. Localisé dans le côté de la poitrine chez l'adulte, ce point peut être très bas situé chez l'enfant qui se plaint alors violemment du ventre et souvent du côté droit si la pneumonie siège à droite. On comprend alors l'erreur possible avec l'appendicite, surtout si on se rappelle que l'enfant atteint de pneumonie vomit.

L'examen physique de l'enfant est quelquefois absolument négatif, du moins pendant les premiers jours de la maladie : peu ou pas de matité, souvent, rien à l'auscultation. Nous ne parlons pas des modifications des vibrations vocales, car elles sont difficiles à percevoir chez le jeune enfant.

Le râle crépitant, caractéristique de la pneumonie, et le souffle tubaire ne sont parfois entendus qu'au moment de la convalescence, où ils viennent apporter une confirmation un peu tardive du diagnostic.

Par contre, la radioscopie, si elle est pratiquée, montre dès le début de la maladie une ombre en forme de triangle qui correspond au lobe pulmonaire atteint.

La pneumonie peut revêtir des formes assez variables : formes abortives, formes prolongées, formes à rechutes, formes avec prédominance de vomissements faisant penser à l'appendicite, formes méningées faisant songer à la méningite.

La pneumonie peut évoluer vers la guérison en peu de jours, c'est le cas le plus fréquent, mais elle peut quelquefois aussi, surtout chez les petits enfants, présenter des complications : pleurésie le plus souvent purulente (et qui s'annonce par la réascension de la température et la modification des signes d'auscultation), otite, ictère, albuminurie méningite, etc.

En général, on assiste à la résolution complète, en une semaine, et très rapidement au retour à la bonne santé.

Beaucoup moins grave que chez l'adulte et surtout le vieillard où elle est généralement mortelle la pneumonie du jeune enfant guérit assez bien.

Elle est toujours plus difficile à diagnostiquer que chez l'adulte, pour deux raisons : parce que l'enfant ne crache pas (et qu'on est ainsi privé d'un des signes caractéristiques : le crachat rouillé) et parce que l'apparition des signes d'auscultation est très tardive.

Seul, un examen très attentif du malade permet d'éviter l'erreur possible avec d'autres affections pulmonaires : la bronchite, la broncho-pneumonie, la congestion pulmonaire, la pleurésie ou même quelquefois un début brutal de tuberculose aiguë.

Au début, s'il n'y a que de la fièvre, on peut la confondre avec la fièvre typhoïde, quoique le début de cette affection soit rarement aussi brutal. Il existe cependant des pneumonies à forme typhoïde, pour lesquelles il n'y a que l'examen du sang qui permet d'établir la différence.

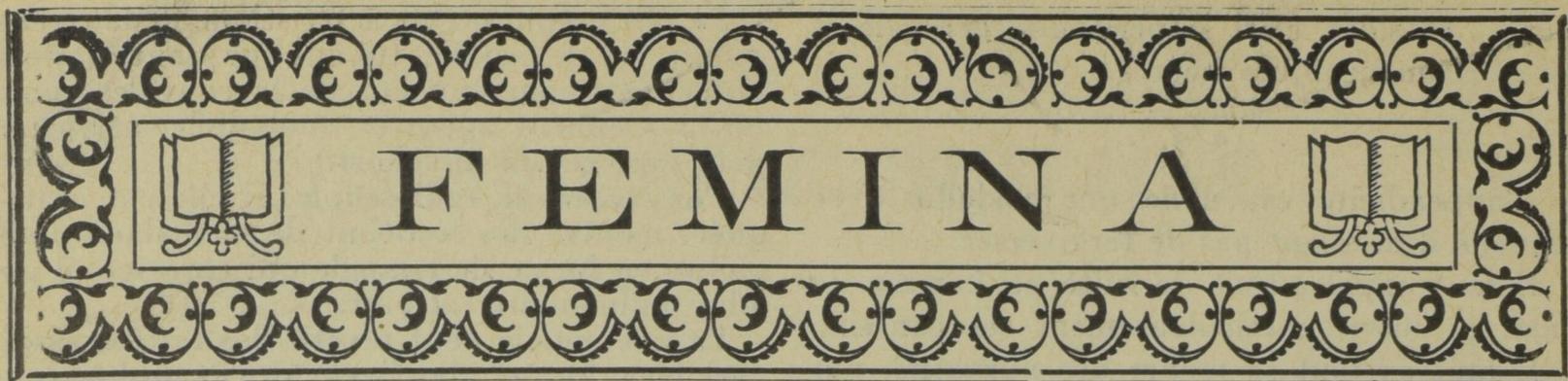
Enfin, dans les formes où dominant les signes cérébraux (vomissements, raideur de la nuque, agitation, etc.), l'erreur avec la méningite est possible.

On comprend qu'en présence d'alternatives si nombreuses et si différentes, et devant un état général qui paraît très alarmant, la présence du médecin s'impose pour faire le diagnostic et établir la conduite à tenir.

Les potions stimulantes à base d'acétate d'ammoniaque, les bains, les enveloppements humides de tout le thorax représentent le fond de la médication classique à laquelle il y aura lieu d'ajouter des précautions spéciales, selon les incidents possibles.

(La Maison).

DR PIÉVAL.



Simple racontars

DEUX amies se rencontrent, avant même de se bonjourer l'une dit à l'autre :
— Eh bien ! du nouveau?...
— Non, rien de nouveau.

— Vous ne savez pas ce qu'on dit?...
— Alors, vous n'êtes pas sortie ces jours derniers. Tout le monde en parle, on se demande ce qu'elle a décidé...
— Mme X ?
— Tiens, vous le savez donc puisque vous savez de qui on parle...
— Je ne sais pas au juste, on me l'a dit.
— "On me l'a dit" ! Ne savez-vous pas que "ON" est un menteur ? Ce personnage anonyme que tout le monde connaît et que personne ne rencontre est l'instrument de l'envie. "On" est un personnage fourbe, il se met au service de tous, ne recule devant aucun acte. "On" est un malfaiteur à qui l'on doit fermer la porte, sinon la paix désertera votre foyer.
"On" est un esprit subtil, très apte à découvrir le point faible et par suite à le mettre en relief. "On" fait de l'esprit au détriment de ceux qui l'entourent, il ne respecte rien. Les traits d'esprit ne sont guère appréciés que de ceux qui les lancent parce qu'ils sont rarement bons. Toujours, ils jettent un peu de ridicule sur ceux qu'ils visent, et si la riposte ne se fait pas à son heure, ceux qui ont eu à souffrir, garderont sans doute un souvenir mêlé d'amertume de la tirade d'esprit et surtout de son auteur. Cette boutade répétée par "On dit" prendra des proportions gigantesques qu'il sera difficile de réduire à leurs justes portées. L'esprit revient rarement de ses préventions.
Pour jouir de la paix, il faut rester chez soi et opposer une oreille sourde aux racontars que des gens obligeants ne cessent de faire circuler à droite et à gauche. N'oublions pas que ces

discours sont une source d'inimitiés et de discordes, ils jettent la brouille entre les amis et sapent dans sa base le meilleur Idéal. Rappelons-nous que les "grands parleurs ne connaissent pas les chemins de la paix".

Jeanne Le FRANC.

BOITE AUX LETTRES

SOLITAIRE.— Votre réclusion forcée est presque un bienfait puisque vous savez si bien accepter la volonté de Celui qui vous veut ainsi. La sainteté est un grand mot, me direz-vous, et une belle chose qui nous paraît inaccessible; cependant je crois que nous pouvons y tendre quand nous avons appris à faire non ce qui nous plaît davantage mais ce qui plaît à Dieu.

Le zèle de ces apôtres de la bonne cause ne m'est pas inconnu. Plus d'une fois déjà j'ai eu l'occasion de les voir à l'œuvre. Je suis heureuse de la bonne étoile qui vous a conduit vers eux.

Revenez souvent me voir, vos billets me sont toujours agréables. Votre confiance me touche vraiment et je regrette presque de vous savoir si éloignée, alors que nous pourrions passer de si bons moments...

VIVIANE.— Si la Providence m'accorde ce que je demande, il est certain que je resterai encore longtemps parmi mes amies de FEMINA.

Pourquoi cette pensée de désespérance quand vous êtes à l'âge où il faut tout espérer?... Profitez de votre jeunesse pour faire de beaux rêves et même s'ils ne se réalisent pas, vous aurez toujours l'espoir en l'avenir?... Ne vous rappelez-vous pas les mots de cette mélodie : "Sans espérance, vaut mieux mourir ? Alors comme vous ne pensez pas à la mort, tournez vos regards vers l'espoir, ce phare lumineux qui doit éclairer toute existence.

Je rends à vos bébés leurs douces caresses et je vous donne de tout cœur ma meilleure amitié.

Jeanne Le FRANC.

Le remords expiatoire

DEUX hommes causent dans l'ombre d'un logis, éclairé des lueurs du poêle !

— “ Mon ami, j'ai vécu un sort malheureux ! La triste lampe des flammes fut seule à réchauffer mon être brisé de REMORDS ! Daignez écoutez le récit de ma vie. J'ai connu le bonheur ! Hélas, il n'a eu qu'un instant bien court, celui où j'ai beaucoup aimé, croyant l'être en retour ! Celle que j'adorais ne m'a pas gardé sa fidélité ! Mon union avec elle fut une vie d'enfer !... Je n'ai reçu aucune tendresse de sa part, m'ayant épousé pour l'intérêt de ses caprices.

Il y a hélas, de ces cœurs aux sentiments vils, qui sacrifient l'AMOUR à l'INTÉRÊT !... Où donc est le bonheur pour celui qui n'est aimé que dans ce but ?

— “ Non, elle ne connaissait pas, la femme que j'adorais, la noblesse et la fidélité de l'amour sincère ! Ses mots affectueux, étaient factices, je le sentais, et dès que ma fortune fut dispersée au vent de l'infortune, elle m'abandonna lâchement... sans un mot... J'ai pleuré ! J'ai souffert ! Je pardonnais, la traître n'est jamais revenue !

— “ Dieu vous a-t-il donné la consolation des enfants ? N'est-ce pas en eux que l'on trouve joie au devoir conjugal, et consolation à l'épreuve ? ”

— “ Hélas, mon ami, le Ciel m'a refusé cette faveur ! C'est là un cauchemar de plus à ma vie agitée ! Je suis seul, bien seul en ce monde !..

— “ Vous avez des amis sans doute ? Il fait si bon s'épancher alors que l'on souffre ; confier ses peines à qui nous comprend est un baume aux souffrances ! L'amitié douce est grand bienfait !

— “ Vous êtes le seul qui sympathise bien, chacun me repousse. ”

— “ Avez-vous songé à l'espoir de retrouver l'épouse qui vous a trahi ?... ”

— “ J'ai rêvé mille moyens, car je l'adore toujours ! L'amour est bien vivace quand il est réel !

— “ Vos efforts ont-ils réussi ? ”

— “ Longtemps ils furent vains et le désespoir était mon partage !

— “ Cher esseulé, que je vous plains ! ”

— “ Ah, si encore je pouvais tuer le REMORDS qui me poursuit... rien ne saurait éteindre cette voix intérieure... Je reprends ma sombre histoire : “ Un soir, après mille recherches, je l'ai retrouvée mourante, celle que j'aimais follement ! Elle s'en est allée avec mon pardon, et l'amour intact que je lui avais voué ! Le regret s'ajouta à ma vie de pleurs, mais cette disparition me laissa toutefois quelques consolations.

— La mort, malgré ses ombres, a des tons consolants ; elle chante la vie durable, le bonheur, la vie meilleure ! Le départ, “ sans voie de retour ” est bien cruel, mais à sa leçon amère se mêle la sublime espérance ; ses ombres sont noires, oui, mais cette “ faucheuse ” s'éclaire des vérités réelles, de la félicité qui ne se partage pas !

— “ J'ai longtemps pleuré l'infidèle !... Sept ans plus tard, je rencontrais une personne à l'air honnête, charitable, qui me plut, et devint ma compagne. O cette apparence hypocrite ! Il est vrai de dire qu'il ne faut pas se laisser leurrer par ces paroles trop belles, ces airs trop câlins... les silences et les gestes simples sont les meilleurs, les plus tendres, Oui, gare aux démonstrations étudiées et fausses ! Sa compassion s'éteignit dans un malheur qui me laissa physiquement atteint. O douleur immense d'un cœur qui aime sans réciproque ! J'eus de cette épousaille trois filles.

— “ Dites-moi, vous avez au moins goûté du bonheur par elles ? ”

— “ Mon ami, j'ai continué d'ignorer les douceurs de la vie ! Mon épouse était de celles qui ne veulent pas reconnaître le droit de protection qui ordonne à l'homme d'être le Chef, et le devoir cher à l'épouse. Elle a dompté ses filles sans respect pour cette supériorité de forces qui nous appartient ; les a détournées du dévouement filial. O lâcheté d'une femme qui rougit du devoir conjugal et qui ne cède pas à “ l'être fort ”, son droit d'appuyer, de guider celle qu'il choisit dans la vie.

Le secours viril est indispensable à la frêle créature qui lui donne, confiante, toute sa vie afin qu'il la protège sûrement, en écarte les heurts, lui garde ses sourires ; elle est douce, la tâche de l'homme ! Trop hélas ! ignorent la vraie conduite qui est leur, et abusent malheureusement de leur pouvoir ! Qu'il est précieux, le rôle de chacun ici-bas, rôle qui embellit l'existence mutuellement !

— “ Mes filles suivront, j'ai peur, l'exemple de leur mère, envers le mari qu'elles choisiront — le cœur maternel est modèle influent. — Un époux veut dire : “ Esclave ” pour elles... “ Fais ceci !... Je te défends d'aller là... Tais-toi, tu n'as pas raison ”... C'était là le refrain que j'entendais du matin au soir. Elles se riaient de mes conseils, et faisaient fi de moi, au retour à mon foyer, tout comme si j'avais été un étranger. Si le repas était fini, je devais me contenter de mets refroidis, s'il n'était prêt, je n'avais pas le droit de parler ; ce fut ainsi toute ma vie durant... J'étais pour toutes, l'homme inutile, bien inutile, n'étant pas maître chez moi ; malgré tout le luxe que je leur donnais, je restais ignoré et sans amour de leur part. Ici le narrateur se met à sangloter.

— Quelle est triste, l'existence de l'homme qui ne reçoit aucune douceur féminine ! Il ne peut

rester sans compagne ici bas, mais faut-il qu'il soit certain d'avoir trouvé la véritable; celle qui aime vraiment, qui épouse celui qu'elle chérit, pour la joie de vivre toujours ensemble, sans rêver de l'or et du vil intérêt; celle qui donne à la vie de l'époux, le charme qu'elle attend. Le cœur de la digne épouse est un puits de tendresses qui ne s'épuisent; une urne transparente d'où s'exhale un dévouement inlassable, qui cherche à chaque instant des douceurs neuves à prodiguer à celui-là qu'elle adore éperdument et sans faiblir ! Toujours là, pour fleurir sa route, elle donne tout son cœur ! La vraie femme est l'amie sincère, la tourterelle empressée, qui console, fortifie dans l'épreuve, pour en diminuer l'amertume, — partagé à deux, le fardeau est moins lourd —, se réjouit dans la joie pour en augmenter la félicité. O vie délicieuse, que peut créer le noble amour réciproque ! Le sort de ceux que l'on aime est entre nos mains, femmes chrétiennes.

— “ En effet, mon ami, votre roman est le plus triste à entendre, je suis ému, mais dites-moi, est-ce châtement ou épreuve que cette vie ? . . .

— “ Vous m'arrachez mon secret ! Le REMORDS est ma torture . . . ma vie n'a été qu'un tissu de pleurs, mais je dois l'avouer ; je l'ai dix fois méritée !

— “ Vous m'effrayez ! — Comment donc cette punition vous est-elle due ? Parlez vite.”

— “ Oui autrefois, j'avais la meilleure des mères mais mon cœur coupable ne donnait pas la vénération due à l'Auteur de mes jours ! Je suis puni des chagrins que j'ai causés à celle-là, la femme dévouée par excellence !

— “ Si je vous plaignais, je vous blâme ce soir puisqu'il en est ainsi. Il n'y a pas de maux assez grands pour châtier trop sévèrement l'enfant qui ne respecte pas sa mère, qui lui parle avec autorité, sans amour ! Écoutez la leçon d'une hirondelle, elle est confidence précieuse : “ Deux oiseaux jetaient en des notes gracieuses, ces conseils : “ Aimez-la bien votre mère, vous ne l'aimerez jamais trop ! Allez à elle en cas d'obscurité, c'est son âme seule qui éclaire sagement; son cœur qui console, parce que nul mieux qu'elle, peut comprendre l'image faite de la sienne, et l'aimer de l'amour inépuisable, riche, inébranlable ! Son cœur est un abîme de générosité et de sacrifices; son regard est un feu lumineux, son sourire, un appel bienveillant ! — Quand l'enfant veut à son âme donner plus d'ardeur, plus de flamme, de sa mère il s'approche un peu; dans son regard, dans son sourire, il trouve tout ce qu'il doit dire. On regrette un jour certaines erreurs, mais jamais le remords peut suivre une confidence à celle-là qui est Dieu sur terre; jamais, les conseils qu'elle donne sèment l'erreur. Les peines s'effacent, les larmes s'oublient, mais la maman JAMAIS !”

C'était ainsi que parlaient les petits êtres aériens: le frêle “ roi de l'air ” voulant essayer un essor, confia sa force, son espoir à sa mère, mais retenu par celle-ci qui n'ignorait pas sa faiblesse, il écouta ses nouveaux conseils: “ Quand l'enfant a besoin d'avis, de soulager sa misère, cacher ses déboires, retrouver l'espérance, le soutien, il a l'endroit le plus sûr, le plus hospitalier, “ l'âme maternelle ”. Il ne doit pas, à elle, cacher un sentiment, ce serait ingratitude à celle qui rêve toujours du bonheur pour son enfant ! Limpide, ce “ vase précieux ” reflète l'azur du ciel, contient le baume et le soleil ; c'est une onde de tendresses où l'on puise les ardentes douceurs. Le cœur d'une mère, c'est ce qu'il y a de plus sublime ! Ce n'est pas même la riche harmonie de la nature; ce ne sont pas les tableaux d'un Michel-Ange, d'un Angelico . . . qui la peut égaler; l'âme de la mère, c'est l'apothéose des peintures, le chef-d'œuvre sorti de la main du Grand Artiste ! Sans crainte et à tout âge, restons l'enfant d'hier près d'elle, là est le secret du bonheur ! Plus sublime encore que la scène qui unit à la mère, l'insouciant petit qui pleure et lui parle naïvement, est le tableau qui représente une mère et le grand enfant, donnant des confidences et recevant des conseils ! La mère a si bien le don d'apaiser les tempêtes du cœur, d'atténuer les remords, d'écarter les inquiétudes ! Elle veille toujours, chassant les ombres, guettant l'éveil des sourires, depuis le berceau jusqu'à la tombe; il faut les aimer tant en retour de tout ce qu'elles font dignement ! Jamais on ne saura leur rendre la part due ! Mais plus une âme est grande, enivrée de gratitude, plus elle aime celle qui l'a créée sienne ! La femme est influence bénie, rempart contre toutes les difficultés ; à celle qui aspire à cette auréole magnanime, la maternité, le droit n'est pas de vivre pour elle seule !

O gratitude terrestre, tu rends faiblement ce que l'amour filial doit à la mère ! Cœur maternel ! Qu'elle langue tu peux chanter ! Seule, la voix du Fils-Dieu peut exalter ton nom avec puissance !

— “ Oui, vous avez raison ! Soyez heureux, vous en êtes digne vous qui l'avez toujours aimée votre mère ! Cet amour pour elle, apporte à l'homme la compréhension du rôle si grand et si beau qu'est le rôle féminin. Il le préserve des duretés d'un tempéramment brutal, protégé de ce respect, et s'il donne du bonheur, il en reçoit le digne écho. Hélas, je le répète, il n'est dû qu'à moi ce lot de misères, malheureux que je suis . . . j'ai compris mais trop tard, ce don inestimable, et quand j'ai voulu réparer . . . elle n'était plus . . . Voilà pourquoi le REMORDS a été le compagnon fidèle attaché à mes pas.

— La Victime des cris de la conscience n'est pas à plaindre si le REMORDS est juste !

FRAGILE.

St-Césaire, 5 février 1930.

Les six agneaux perdus

Pour les petits

Écoutez, mes enfants, une lugubre histoire,
Un effrayant récit auquel on ne peut croire,
Un forfait que cacha le manteau de la nuit.
Je commence : approchez, ne faites pas de bruit !...

Par un beau soir d'été, vers l'heure où la colline
Reçoit les doux rayons du soleil qui s'incline,
Six agneaux étourdis, à la blanche toison,
Batifolaient ensemble au pied d'un grand buisson,
Dans l'épaisseur d'un bois de sapins et de chênes.
On eût dit, à les voir, qu'ayant brisé leurs chaînes,
Ils s'étaient à jamais séparés du troupeau,
Pour former en ce lieu quelque bercail nouveau.

Que feront six agneaux dans une forêt sombre ?
Y seraient-ils encor trente fois plus en nombre,
Qu'assurément le loup viendrait les dévorer.
Qui donc dans ce bois noir les a fait s'égarer ?
Leur cœur, quoique volage, était pur et sincère ;
Caressés du berger, adorés de leur mère,
Ils coulaient d'heureux jours, sans craindre l'avenir.
L'enfance ne devrait, hélas ! jamais finir ;
Avec ses rêves d'or notre bonheur s'envole.
Le temps ne nous rend pas ce que sa main nous vole.

Qui pouvait les troubler dans leurs jeux innocents ?
A la voix du pasteur toujours obéissants,
Ils ne redoutaient rien, et, dans leur paix profonde,
C'étaient bien les agneaux les plus heureux du monde.
Depuis que le printemps, verdissant les coteaux,
Avait rendu leurs nids et leurs chants aux oiseaux,
Fuyant, chaque matin, loin de sa bergerie,
Le troupeau s'en allait brouter dans la prairie,
Jusqu'à l'heure où, le jour éteignant son flambeau,
Il reprenait bêlant le chemin du hameau.

Ce soir-là, pour bondir à travers la bruyère,
Ils s'étaient éloignés du regard de leur mère ;
Cette sage brebis leur avait dit souvent :
"Mes enfants, prenez garde au loup noir et méchant
Qui cherche à dévorer les agneaux de votre âge ;
Sur le bord des forêts ne prenez point l'ombrage ;
Évitez les buissons, les endroits trop couverts ;
N'allez pas folâtrer au pied des sapins verts.

Ah ! de notre ennemi redoutez la furie !
Contentez-vous toujours de l'herbette fleurie,
Qui pousse au bord de l'eau, là-bas dans le vallon,
Du liseron des champs qui croit dans le sillon.
Jamais on ne saurait avoir trop de prudence ;
La crainte du péril convient à l'innocence.
Un imprudent agneau qui cherche le danger,
Croyez-moi, périra, s'il quitte le berger ;
Restez donc avec lui ; c'est un ami fidèle,
Un ange qui vous garde à l'ombre de son aile.
Malheur, malheur à vous, enfants, si quelquefois
Un funeste désir vous poussait dans les bois !..."
Ainsi parlait toujours cette brebis prudente,
 Craignant pour ses agneaux une dent dévorante.
Mais, oubliant l'avis si souvent entendu,
Nos étourdis voulaient voir le bois défendu ;
On désire ardemment la chose refusée.
Aussi dans la forêt notre troupe insensée
Était-elle accourue, à l'insu du gardien,
Trompant tout à la fois et sa mère et le chien.

Jamais ils n'avaient vu de si hautes fougères,
Des arbres aussi grands, des feuilles moins amères ;
Le serpolet, le thym, la menthe et le genêt.
Poussaient (l'auraient-ils cru ?) dans la sombre forêt.

La forêt, au surplus, était-elle aussi noire
Qu'avait dit le berger pour leur en faire accroire ?

Mon traitement vous offre la santé



Femme, j'ai subi
comme vous maux
de tête, maux de
 reins, constipation, attaques de nerfs et
insomnies. L'expérience et l'étude m'ont
enseigné les remèdes à ces maux. Je puis
maintenant vous venir en aide. Envoyez-
moi simplement des détails sur votre
compte et je vous expédierai **absolument
gratuit**, un traitement d'essai de dix
jours. Je suis venue en aide à des cen-
taines de femmes.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R26F
50, TL 50 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

N'était-ce pas un lieu magnifique, enchanteur,
Où tout montre au grand jour l'œuvre du Créateur ?
La nature y produit ses fruits sans qu'on la force,
Et l'arbre, plus qu'ailleurs, y grossit son écorce ;
Tout est beau, tout ravit dans un lieu si plaisant ;
Pourquoi notre troupeau le craint-il donc autant ?
Assurément, hélas ! notre mère était folle
D'interdire à nos dents une herbette aussi molle !...

Et les six étourdis, prolongeant leur repas,
Ne croyaient point la nuit qui venait à grands pas.

Agitant des sapins l'épaisse chevelure,
Déjà le vent soufflait dans la noire ramure
Et faisait autour d'eux onduler le gazon :
"Frères, voici la nuit, regagnons la maison,
Dit alors un agneau de la bande volage ;
Suivez-moi pas à pas, je connais le chemin
Qui conduit au hameau sans passer le ravin."
 Aussitôt, précédant de quelques pas ses frères,
Il s'enfonce au hasard dans les hautes bruyères,
Embarrassant ses pieds aux branches des buissons
Et laissant après lui sa laine par flocons.
Les autres le suivaient, presque muets de crainte,
Regrettant du bercail la chaude et sûre enceinte,
Maudissant en leur cœur le coupable désir
Qui leur fit au devoir préférer le plaisir.

Mais bientôt un cri sourd vient frapper leur oreille.
N'est-ce pas du berger le bon chien qui s'éveille ?
N'est-ce pas l'aiglon dont on entend la voix ?
Non, non, ce sont les loups qui hurlent dans les bois...
Voyez leurs yeux de feu qui rayonnent dans l'ombre ;
Ils s'approchent, voyez, à travers la nuit sombre...
Pauvres petits agneaux, mon Dieu ! que ferez-vous ?
Qui donc vous sauvera de la gueule des loups ?
Personne !... Infortunés, ah ! fermez vos paupières,
Vous allez tous périr sous leurs dents meurtrières.

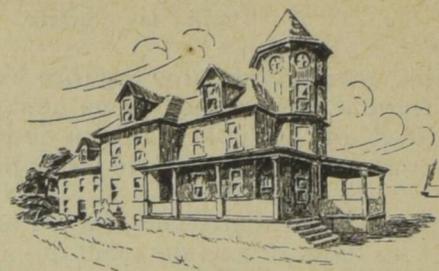
Et, quand bientôt le jour parut à l'horizon,
L'on vit du sang vermeil sur l'humide gazon ;
De longs flocons de laine, attachés au feuillage,
Redirent au berger le nocturne carnage.
Celui-ci, tout en pleurs, recueille ces débris,
Les emporte au bercail, où les agneaux surpris,
Apprenant le trépas de leurs malheureux frères,
Jurent de ne jamais abandonner leurs mères.

Quand vous voudrez cueillir quelques fruits défendus,
Enfants, souvenez-vous des six agneaux perdus !

Alph. CORDIER.

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; Mlle Anna-Marie Plourde, Jonquière.

Le sort a désigné : Le Couvent du Bon Pasteur et Mlle Huart.

JEUX D'ESPRIT No 131

ANAGRAMME

Avec les mots *Rate*, *Voiture*, *Nain* et *Loin*, former un seul mot.

CHARADE

De mon premier au vert feuillage
Mon deuxième sort étincelant
Lorsque mon tout en un instant
Y fait entendre son ramage.

ENIGME

Je fus, je suis, je serai, voilà mon existence.
Je triomphe de tout aidé de la constance.
Je suis un vrai remède aux maux les plus amers.
En me cherchant, lecteur, prends garde, tu
[me perds.

QUESTION LITTÉRAIRE

De qui sont les vers suivants et dans quelle œuvre se trouvent-ils ?

*Quoi qu'en dise Aristote et sa digne cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale.*

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT

DU MOIS DE MARS

DEVINETTE

L'araignée sur sa toile.

TRIANGLE

SUPERBE
URANIE
PALET
ENÉE
RIT
BE
E

ENIGME

La foudre.

CHARADE

Fou — gueux — fougueux.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle R.-H. Lalande, Chute à Blondeau, Ont. ; Mme V.-J. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Mlle Gérardine St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; Mrs L.-J.-B. Laflamme, 397, Boulevard St-Joseph, Montréal ; M. Gérard Benoit, 17½, rue Carillon, St-Sauveur, Québec ; Mlle Thérèse Lemieux, 8600, rue Berri, Montréal.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mlle Bérange Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; Mlle Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce ; le Couvent du Bon-Pasteur, Jonquière ;

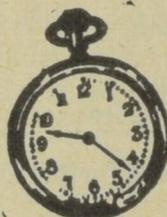
GRATIS

Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux pour dames et messieurs donnés à ceux qui vendront 60 paires de lacets de bottines et de souilliers à 0.05 la paire.

Demandez 60 paires de lacets et notre circulaire.

L'AGENCE DE NOUVEAUTÉ ENR.

1, rue Victoria, Lévis.



LES LIVRES

LE VAGABOND POÈTE

Drame en 2 acte et 1 prologue, en vers, pour jeunes gens, par PIERRE PONTIES. (18e volume de la Collection François Coppée, des Dramaturges catholiques).—4 personnages, costumes français du 17e siècle. — Décors : un atelier de forgeron, une clairière. — Durée : 1 heure environ. — CAMUS et CARNET, éditeurs, 3, Avenue de la Bibliothèque, Lyon. (Prix: 6 francs franco.)

Le Vagabond poète est une œuvre forte, bien pensée et bien écrite. Les vers en sont d'une haute envolée, comme il sied à un drame qui veut magnifier la mission sociale du poète. Car les poètes ont une mission : ils sont, en même temps que des mainteneurs d'Idéal, des consolateurs et des animateurs. Cette œuvre originale, un peu symbolique, le prouve admirablement.

RIEN NE SERT DE COURIR

Saynète en un acte pour trois femmes, de GAUTHIER LESPUTE. (20e volume de la collection François Coppée, des Dramaturges catholiques). — Décor : un sa-

lon. — MM. CAMUS et CARNET, éditeurs 3, avenue de la Bibliothèque, Lyon. Prix: 4 fr. franco.

Ce petit acte illustre gaiement, pour notre époque, le vieil adage. Monique trouvant sa tante sans bonne se promet de l'aider et prend à cœur de lui procurer le cordon bleu qu'il lui faut, mais trop sûre d'elle-même et de son succès, attend son heure, ménage son effet et comme le lièvre manque le but.

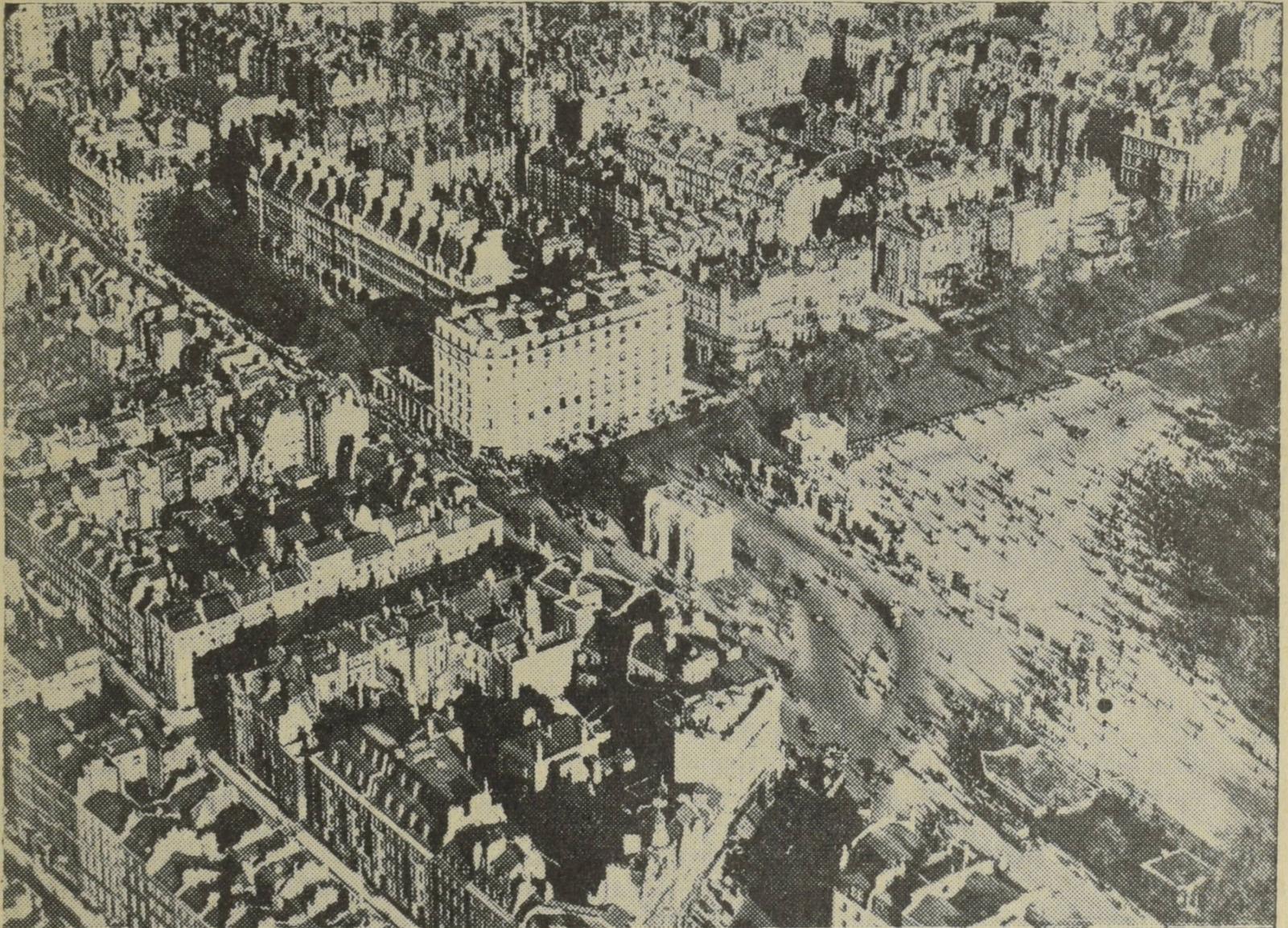
Un amusant lever de rideau, un tantinet moralisateur, qui sera bien accueilli dans les sociétés et œuvres de jeunes filles.

LA COUPE DE CIGUE

Tragédie en deux actes et en vers pour quatre jeunes gens, de PIERRE RICHARD. (13e volume de la Collection François Coppée, des Dramaturges catholiques). — MM. CAMUS et CARNET, éditeurs, 3, avenue de la Bibliothèque, Lyon. Prix : 5 fr. franco.

Le poète valentinois Pierre Richard, dont l'œuvre dramatique est déjà importante, vient d'écrire une petite tragédie en deux actes : *La Coupe de Ciguë*. Le thème de l'œuvre ? la Lutte du christianisme à son aurore contre la cruauté d'un paganisme brutal. C'est là un sujet que l'on peut croire usé. Il n'en est rien et bien au contraire. C'est vraiment une œuvre avec toute l'harmonie et la grâce de la plus pure inspiration cornélienne.

Le décor est un atrium et les vêtements sont romains.



UN COIN DE LONDRES, AVEC LE HYDE PARK, A GAUCHE.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES CROISÉS

PAR A. DEVOILLE

8

XXX

UNE PLAIDOIRIE ET SA CONCLUSION

A l'aspect de la jeune reine de ces lieux, les cavaliers baissèrent leurs lances et s'inclinèrent en signe de respect. C'est qu'il était difficile de refuser ses hommages à cette belle et charmante enfant, dont la figure montrait autant de douceur que son port avait de grâce et de majesté. Le sire fit placer près de lui son tabouret de velours rouge à crêpines d'or, et la pria de s'y asseoir.

— Pour que rien ne te manque, fillette, lui dit-il de son ton le plus doux, voici que je te constitue en cour de justice. Tu vas porter un décret ; et ta sentence, quelle qu'elle soit, sera respectée.

— C'est un grand honneur que vous me faites là, noble sire, répondit-elle, en s'inclinant avec dignité. Mais je ne sais trop comment votre sagesse peut s'abaisser jusqu'à consulter une enfant.

Ici Oscar leva sa visière, et dit :

— Permettez-moi, glorieux baron du Puiset, vicomte de Chartres, de faire ici une réserve. Les droits de Jean de Ruremonde ne sauraient être considérés comme quelque chose d'arbitraire. J'oubliais de vous dire qu'il a fait tracer à un clerc, moine au couvent de Stavélo, un aperçu de ses réclamations ; et cet écrit, le voici.

Là-dessus, le chevalier déposa un parchemin sur la table.

— Nous n'avons que faire de ses écrits, répondit Éverard. Le secrétaire qui pourrait me les déchiffrer est absent pour le moment. J'ai d'ailleurs peu de confiance aux désirs de ton maître ; c'est un vieux scélérat, également responsable devant Dieu et devant les hommes. Mais comme la justice ne nous lie pas moins envers les méchants qu'envers les bons, je veux bien examiner la question en elle-même, et en laisser la décision au bon sens de cette enfant.

— Je ne récusé point la sagesse de la noble fiancée du sire d'Allonville. Je suis même disposé à croire que ses lèvres distillent la prudence et ne rendent que des arrêts équitables. Mais, encore une fois, il ne s'agit pas de discuter les droits de Jean de Ruremonde ; il est simplement question d'exécuter vos conventions.

— Cette enfant t'en pourra dire autant. Ce prisonnier lui appartient.

— Et de quel droit, illustre seigneur ?

— Du droit de la charité, répondit Roselle, avec

une noble vivacité qui teignit ses joues de rougeur. Je le réclame au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre maître et notre juge à tous. Vos droits sont-ils plus clairs que les siens ?

— Nul n'est assez téméraire pour entrer en jugement avec le Fils de Dieu. Mais, aimable vierge, Jésus-Christ lui-même ne veut-il pas qu'on respecte les droits acquis ? N'a-t-il pas dit, comme le répète souvent l'évêque de Bruges : "Rendez à César ce qui est à César ?"

— Oui, chevalier ; mais il a dit auparavant : "Rendez à Dieu ce qui est à Dieu." Eh bien ! rendez donc à Dieu cette âme rachetée au prix du sang précieux, une âme que Jésus-Christ est venu chercher des profondeurs de l'Éternité. N'auriez-vous pas honte de la livrer à la torture, au désespoir ? Songez-vous quel horrible crime c'est de flétrir une intelligence, d'éteindre en elle ce flambeau lumineux qu'on appelle la raison, d'y éteindre cette lumière, plus précieuse encore, qu'on appelle la foi ? Quoi ! ne vous faites-vous pas conscience de ravalier au rang des brutes une créature immortelle, destinée à connaître Dieu, à l'aimer, à le servir et à le posséder éternellement ?

La voix de la jeune fille s'était animée, ainsi que l'incarnat de ses joues, à mesure que le feu de la charité s'allumait dans son âme.

— Je le jure par le cor de saint Hubert ! la sagesse même a parlé par votre bouche, noble jouvencelle. Aussi le sire Éverard du Puiset pourra-t-il bien avoir quelque compte à rendre au Dieu de justice, pour avoir, comme vous le dites, flétri l'âme de ce malheureux : ce qui était déjà, du reste, bien avancé. Mais autres sont les intentions de Jean de Ruremonde ; dès que son criminel lui sera livré, son projet est de le suspendre aussitôt à un gibet. Par là tout s'accordera : la justice et l'humanité.

— A un gibet ! Fait-on donc si bon marché de la vie de l'homme ? Est-il permis au premier seigneur qui se dira offensé de pendre ainsi quelqu'un qui lui déplaît ? Vous n'oseriez soutenir cette doctrine.

— Je ne soutiens rien, si ce n'est qu'il n'est pas possible que ce déloyal chevalier ait ravagé les moissons des gens de Ruremonde et n'en porte point la peine. Les clercs et les moines disent là-dessus des choses fort savantes tirées des saintes Écritures, mais auxquelles je ne me pique pas de rien connaître. Seulement, le bon sens me dit que tout péché doit être expié, même en ce monde. Ainsi je réclame...

— Mais qu'appellez-vous péché, chevalier ? repar-tit vivement Roselle. Il se peut que vous connais-

siez les faits; pour moi, je les ignore. Et cependant si l'on me fait l'honneur de me prendre pour juge, il est nécessaire que je sois instruite du fond du procès. N'est-il pas vrai d'abord qu'Étienne de Francourville avait à se plaindre du sire Jean de Ruremonde? N'est-il pas vrai que les paysans avaient pillé plusieurs personnes de sa suite, et même volé deux de leurs chevaux? Rien d'étonnant alors que, par esprit de représailles, les gens d'Étienne aient lancé une torche dans un champ de blé, qui aura pris feu, et l'aura communiqué aux champs voisins. Ne vous semble-t-il pas, noble sire du Puiset, qu'une telle agression justifiait ces représailles?

— Elle parle comme la Bible, Oscar, dit le sire, enchanté de l'éloquence de sa *petite chatte*. Avouez que beaucoup de vos clercs ne soutiendraient pas aussi bien la cause.—Oui, sans doute, ma fille, une demande vaut une réponse. Je ne crains même pas de déclarer que, si j'avais été à la place du sire de Francourville, tous ces paysans auraient payé de leur vie leur détestable insolence. Jusque-là, il n'y a rien à dire.

— Et à supposer que la vengeance n'ait pas été proportionnée à la faute (car il ne faut pas que toute une population innocente pâtisse pour quelques coupables), ne peut-on pas encore douter si le pauvre Étienne de Francourville était réellement maître de sa volonté? Certainement, si le chevalier l'avait vu dans l'état où je l'ai vu moi-même, il ne pourrait qu'avoir pitié de lui; et je ne doute pas que Jean de Ruremonde lui-même ne se fît scrupule de faire porter à ce malheureux la peine d'un délit commis dans une telle disposition d'esprit.

Quelque valables que fussent les raisons apportées par la petite avocat, il y avait cependant à y objecter, et les six chevaliers ne manquèrent pas à ce devoir. Quant au sire, bien que son œil souriant ne se détachât pas de la figure de sa *chatte*, bien que toutes sortes de signes d'assentiment et même des compliments accueillissent de sa part les arguments qu'elle produisait, cependant la pauvre enfant se défiait singulièrement de ces marques d'approbation; elle croyait voir, sous cette physionomie d'emprunt, je ne sais quelle volonté féroce qui ressaisissait avec joie une victime prête à lui échapper. Aussi éprouvait-elle une véritable inquiétude sur le compte de son protégé; parfois même elle se persuadait qu'il était déjà repris, rendu à sa prison, et condamné à mort. Cette pensée ne faisait qu'exciter davantage sa charité, et nous dirions volontiers son éloquence. Le débat fut long: soit que les six chevaliers eussent la peine à sortir des arguments de leur adversaire, soit que le sire lui-même prît plaisir à prolonger cette plaidoirie qui amusait ses loisirs.

Mais nous sommes obligés de nous reporter vers le prisonnier lui-même, objet de tant de sollicitude, et de savoir ce qu'il devient.

A peine Roselle eut-elle quitté Onfroy, que le vieux serviteur secoua la tête, et dit:

— Voici qui ne sent rien de bon. Le maître ne quittera pas si aisément ses appétits sanguinaires. J'ai peine à croire qu'on ne fasse pas payer à ce

misérable les torts de son père et de sa mère envers le sire du Puiset. Le tigre ne lâche pas aisément sa proie. Je gage qu'au fond le sire se repentait d'avoir fait une telle concession à la *chatte blanche*, et qu'il sera bien content de rétracter sa parole. Aussi étais-je bien étonné que cette pauvre enfant eût pu faire un pareil miracle. Mais elle est si bonne! elle est si belle! elle est si douce! Le vieux lion s'est trouvé désarmé, pris au dépourvu; sa cruauté est tombée dans le piège. Oui, mais un moment de surprise passe vite; la nature reprendra son cours. Et pour se faire illusion à lui-même et à sa petite *chatte*, il sera bien aise d'objecter les droits d'autrui, d'abriter sa propre férocité sous le couvert d'un acte de justice... Voyons! voyons! puisqu'elle dit que nous rentrons dans le bon chemin, rentrons-y franchement; et, dussions-nous y laisser la vie, secondons les desseins de sa charité.

Onfroy passa dans le cabinet, et trouva le captif endormi. Le calme le plus profond règne sur sa figure et dans tout son être; on voit qu'il goûte enfin un sommeil pur et réparateur. Quelque répugnance qu'éprouve l'écuyer à troubler un repos si nécessaire, il faut cependant qu'il le fasse.

— Ah! cruel! dit le prisonnier, tout en ouvrant les yeux, pourquoi viens-tu briser ce rêve si doux? Es-tu donc si jaloux de mon bonheur?

— Le cruel n'est pas moi, Étienne de Francourville; mais bien ce sommeil si trompeur et ces rêves si séduisants. Il ne s'agit pas de rêver, mon ami, mais de t'arracher au péril.

— A quel péril, Onfroy? N'ai-je pas la liberté? Cette vierge m'aurait-elle menti?

— Non, certes, non, la chère enfant; elle est trop heureuse quand elle peut faire du bien. Certainement elle ne te trompe pas; mais je crains qu'on ne la trompe. Les chevaliers de Saint-Hubert sont là.

— Oh! dit le prisonnier, en se levant tout d'un bon. Oscar le Flamand y serait-il?

— En personne. Ils confèrent maintenant avec le sire, et la jeune fille a été appelée pour défendre ta cause. Nul doute qu'elle ne la soutienne du mieux possible. Mais... tu comprends.

— Je suis perdu! je suis perdu! je ne reverrai plus ma mère!... Par pitié, Gérard, reconduis-moi dans ma prison: j'y serai mieux qu'au mains de ce nouvel ennemi.

— Je le crois. Un jour, peut-être, nous rendras-tu justice. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit: il faut te sauver.

— Me sauver! et par où? On ne sort pas d'ici comme l'on veut. Prête-moi des ailes et je me sauverai.

— Des ailes seraient utiles, reprit le vieux serviteur, mais on peut s'en passer. Quoi qu'en dise le sire, il est bon d'entendre lire les saintes Écritures; elles renferment beaucoup d'enseignements précieux. Le grand saint Paul, en particulier, dit des choses fort intéressantes, en ce qui concerne les persécutions dont il fut la victime. Étienne, il ne prit point d'ailes pour s'échapper de la ville de Damas, et pourtant il en fut tiré. Point de temps à perdre, mon garçon.

J'espère que mon petit moyen pourra t'être utile. Recommande-toi à saint Paul et à saint Martin. Puis... fourre-toi là dedans.

Or, le moyen de salut que présentait l'écuyer n'était autre qu'un sac. Toutes les portes étaient gardées : il était impossible d'espérer pouvoir s'enfuir sans être aperçu. Sur quoi la tête avisée du vieillard avait imaginé une autre ressource. La tour posait en partie sur le mur d'enceinte extérieure. Au bas était le fossé, très-large et très-profond. Une étroite ouverture donnait de ce côté-là, et c'était par cette voie que le fidèle Onfroy avait songé qu'il pourrait descendre son prisonnier. L'état d'abandon où était cette partie de l'édifice devait favoriser ce projet; nul n'irait soupçonner qu'une créature humaine eût hasardé un semblable moyen d'évasion.

— Nous n'avons pas ici de corbeille, comme le grand saint Paul, dit l'écuyer ; mais ce sac pourra nous rendre le même service. Tu vois cette étroite fenêtre ? C'est par là que je vais te descendre. Ne crains rien : mon bras est assez fort encore pour te soutenir. Une fois arrivé au bas, comme le fossé est trop haut pour que tu puisses le franchir, tu iras te blottir dans une ouverture qui a jadis servi de poterne. Là, tu te feras un nid du mieux possible, en attendant de nos nouvelles. Mais, comme ta disparition éveillera de grands soupçons, veille bien sur toi, pour ne faire aucun bruit qui puisse trahir ta présence. Qu'est-ce que tu regardes ? Pourquoi hésites-tu ?

— Ton amitié est bien grande, ou ta haine bien profonde, bâtard de Cressy, répondit Étienne. J'ai quelque peine à croire que ta conversion soit sincère. Change-t-on si vite à ton âge ? Dépouille-t-on en un clin d'œil la nature du loup, pour revêtir celle de l'agneau ?

Le vieil écuyer avait baissé la tête, et restait en silence. Quand il reprit la parole, ce fut pour se dire à demi-voix :

— L'humiliation m'est bonne ; elle est une juste punition de mes anciennes iniquités. Longtemps je fus si sage, qu'on ne pouvait croire que je devinsse méchant ; aujourd'hui je suis si méchant, qu'on ne peut croire que je redevienne bon. Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont remplis d'équité. *Asperges me, Domine, hyssopo et mundabor...* Étienne, je comprends ta défiance et je la respecte. Retourne dormir en paix sous les ailes de la Providence; tu seras mieux là encore qu'entre les mains d'un vil pécheur. Ne pouvant t'aider autrement, je me contenterai de prier pour toi.

Ce trait d'humilité chrétienne toucha le prisonnier. Tant de simplicité et de grandeur d'âme lui parut difficile à concilier avec l'hypocrisie ou la haine. Se jetant donc au cou du vieux soldat, il serra avec tendresse.

— Pardonne-moi, mon ami, ce mouvement d'une injuste défiance. Tu es cent fois meilleur que moi. Ton humilité me devient une leçon que j'accepte. Je dépose toute arrière-pensée, tout soupçon sur ton compte, et je me livre sans réserve aux vues de ta sagesse.

Onfroy répondit par un serrement de main et une larme d'attendrissement à ce témoignage de confiance, et se mit en devoir d'exécuter son plan. Une longue corde est trouvée; le prisonnier est introduit dans le sac, et la périlleuse opération commence.

— Cent pieds me séparent de la terre, Gérard, dit Francourville, avant que le cordon ne soit serré; la moindre faiblesse dans tes membres me précipite dans l'abîme; mais j'espère que ton courage et ta charité suppléeront au défaut de tes forces. Que Dieu et saint Martin me protègent ! Je compte que nous nous retrouverons là-bas, au tombeau de Jésus-Christ, aussi amis que nous avons pu être ennemis.

L'émotion avait gagné le vieillard.

— Oui, Étienne, si nous sortons heureusement de ce mauvais pas, je me propose d'aller une seconde fois aux Saints Lieux, non plus pour y offenser Dieu, mais pour y pleurer mes péchés. Je ne considère pas sans honte que j'ai pu profaner cette terre sacrée, et me prêter aux vues d'une haine criminelle. Mon cœur est pressé du besoin d'aller demander pardon au Dieu des miséricordes... O ciel ! qu'est-ce que j'entends ? La trompette, la voix de ces maudits... Ils viennent... Point de retard, ou nous sommes perdus.

Le précieux fardeau est poussé péniblement en dehors de l'étroit larmier. Pendant que sa main tremblante le descend avec précaution, Gérard prête l'oreille aux bruits du dedans, et calcule ce qui lui reste de temps avant que les chevaliers de Saint-Hubert ne s'avisent de venir jusqu'à lui. O tristesse ! voilà que, dans sa précipitation, il n'a pas mesuré l'espace à parcourir, et que la corde est trop courte. Pour en trouver une autre, il est obligé de sortir. Mais comment retirer ce malheureux suspendu à cinquante pieds au-dessus de terre ? Et à quoi ne l'expose-t-il pas, s'il le retire et que les chevaliers arrivent ? Dans sa détresse, il soupire, il sue, son bras tremble plus fort : il sent approcher le moment où, ses forces manquant, il sera forcé de laisser Francourville rouler dans l'abîme. Au milieu de sa perplexité, il voit un anneau fixé dans la muraille; il songe aussitôt à y attacher le bout de sa corde, en attendant qu'il ait trouvé celle qui doit la rallonger. Mais cet anneau, par l'effet de la rouille et du mauvais état du mur, ne tient presque plus. Aura-t-il la force de supporter le poids ? Et si ce malheureux, se sentant abandonné, fait des efforts pour se dégager de sa situation et détermine sa chute ?

Tels étaient les doutes cruels qui tourmentaient ce cœur loyal ; et il faut avouer que la solution n'en était pas facile. Il fallut cependant se décider à user de ce dangereux moyen ; car Onfroy venait d'entendre le coup de crécelle, signal ordinaire qui l'appelait près de son maître, et il savait à quoi il s'exposait en tardant à obéir à cette impérieuse volonté. Il noua donc, le plus solidement qu'il put, la corde à l'anneau, et s'empressa de sortir de ce lieu suspect : priant Dieu et saint Martin de veiller attentivement sur le précieux dépôt, si singulièrement compromis.

Qu'était devenue, en attendant, la plaidoirie de notre jeune avocate ? Elle avait d'abord parlé raison,

autant que possible; puis, voyant qu'on allait recourir à la force, elle avait parlé par ses larmes. Jamais cause ne fut plus éloquemment plaidée. Le rôle que joua dans tout cela le sire Éverard était double. Tantôt il prenait plaisir à donner raison à sa *petite chatte*; tantôt il aimait à jouir de sa détresse. Au fond, il était bien aise de se débarrasser d'un ennemi, sans avoir l'inconvénient de le tuer lui-même. Peut-être aussi craignait-il d'encourir l'inimitié du prétendu Jean de Ruremonde, et d'avoir la guerre. Quoi qu'il en soit, Oscar le Flamand ayant déclaré qu'il était contre toutes les lois et contre tous les usages qu'un coupable ne fût pas livré à celui qu'il avait offensé, le sire du Puiset parut s'incliner devant cette raison, et n'avoir rien à y objecter. Le chevalier flamand avait ajouté que si cette satisfaction n'était pas accordée à celui qui l'invoquait, il avait ordre de jeter le gant de sa part au vicomte de Chartres. Sur quoi Éverard répondit que, pour tout autre sujet, il accepterait volontiers le défi du sire de Ruremonde; mais que, les droits de celui-ci étant établis, il n'était pas assez injuste pour provoquer un débat sans objet. La pauvre Roselle eut beau prier, supplier, verser des larmes, faire appel à tous les sentiments de l'humanité, à tous les motifs de la foi: il fut décidé qu'Étienne de Francourville serait remis aux mains des chevaliers de Saint-Hubert.

XXXI

LE MONT CADMUS

On ne saurait lire sans émotion, dans les récits des écrivains qui suivirent la croisade, l'étonnement et la tristesse dont fut saisie l'armée lorsqu'elle arriva au faite d'une chaîne de montagnes, appelée le Cadmus, aujourd'hui Baba-Dagh. Jusque-là on avait parcouru de riches et magnifiques contrées, aperçu des villes jadis célèbres dans l'histoire: Cyzique, Lampsaque, Abydos, etc.; traversé l'Œsépous, le Granique, le Caïstre; côtoyé le mont Ida; visité Smyrne, Éphèse; découvert des ruines de tous côtés; foulé enfin les débris de royaumes ou de républiques fameuses. Il semblait que la Providence voulût mettre sous les yeux des croisés la vanité des choses de la terre, et leur rappeler les lois qui font la grandeur des nations, et les vices qui en préparent la ruine. Après avoir passé le Lycus à Laodicée, ils virent les lieux où l'armée des Allemands avait subi de si affreux désastres; les survivants de cette noble milice pouvaient montrer du doigt à leurs frères les coins et recoins d'un théâtre de deuil et de carnage, et dire:—Ici périt telle phalange; là mourut tel chevalier.—Leçon plus vivante encore, et bien faite pour prévenir le retour de semblables fautes, si l'expérience n'était pas trop souvent un avertissement inutile.

Mais quand, le lendemain de son départ de Laodicée, l'armée arriva aux pieds de ces terribles montagnes, la stupéfaction et la terreur furent au comble. Ces masses de rochers superposés et touchant le ciel semblaient lui opposer un obstacle insurmontable.

Leurs crêtes dentelées, mordant dans l'azur du firmament, avaient l'air de géants de granit, dressés, là, en sentinelles, pour défendre l'abord des lieux où tendaient cependant tous les soupirs. Les larmes vinrent aux yeux à plusieurs, surtout aux femmes et aux enfants. L'auteur même qui a écrit ces récits, et qui fut témoin oculaire du fait (1) ne peut trouver d'autre expression pour nommer ces montagnes que celle de *mont exécration*. Les plus fermes guerriers se demandaient comment on franchirait cet obstacle, et blâmaient le roi Louis de n'avoir pas pris l'autre route, plus longue, mais plus facile. Le moins expert dans l'art de la guerre devinait quel désastre atteindrait l'armée dans ces gorges effrayantes, si l'ennemi, embusqué dans leurs retraites inaccessibles, venait ajouter aux difficultés de la nature celles du combat.

Et, pourtant, il fallait aborder ces remparts; car derrière eux était Satalie (autrefois Attalie), où le roi devait s'embarquer. Ce prince, par une sage ordonnance, avait divisé son armée en trois corps: en tête, l'avant-garde, commandée par Geoffroy de Rancon; au milieu, les bagages, les femmes, les enfants, les vieillards et les malades; en queue, l'arrière-garde, qu'il commandait en personne. Car, supposant sans peine que ce serait surtout à l'arrière-garde que s'attaquerait l'ennemi, il n'avait voulu céder le péril à aucun autre. Réunissant autour de lui l'élite de sa maison et de la noblesse, il était résolu à porter le poids de la difficulté. Mais l'ordre formel avait été donné à Geoffroy de Rancon de gravir courageusement la montagne, et de s'arrêter au sommet, pour y attendre les autres parties de l'armée. Chacun avait entendu cette dernière partie des instructions du roi: l'étendard royal devait être planté sur le pic le plus élevé, pour servir de point de ralliement, et toute l'avant-garde se mettre en mesure d'assurer le passage, en tenant l'ennemi en haleine. Le regard, du reste, ne découvrait aucun Sarrasin sur les flancs de la montagne. Peut-être ne serait-on pas harcelé durant cette périlleuse ascension.

L'avant-garde s'ébranla. Cuthbert et Raoul marchaient fièrement à côté de l'oriflamme, dont le vent faisait ondoyer les plis. A mesure qu'on avançait, le spectacle s'agrandissait, et prenait un caractère sublime et terrible. L'imagination la plus hardie n'aurait osé rêver de telles horreurs. En haut, des rochers gigantesques, entassés les uns sur les autres, et formant comme un escalier vers le ciel; en bas, des abîmes sans fond; à côté, des torrents se précipitant dans tous les sens avec d'horribles fracas; et pour marcher, des sentiers étroits pris aux parois des rochers, et pleins d'humidité ou garnis de cailloux roulants: tel était le tableau qui se déroulait aux yeux de nos héros. Pourtant rien n'effrayait ces courageux soldats du Christ. Raoul, surtout, sentait son âme se dilater à l'aspect de ces grandes choses. Quand Rancon, fatigué, lui remettait le royal étendard, il fallait voir avec quelle grâce et quelle fierté

(1) Odon de Deuil.

il se redressait, quelle joie il ressentait d'un si grand honneur ! On eût dit qu'il tenait en main les destinées de la France. Mais c'était moins la vanité humaine qui le touchait que la gloire de servir un moment de guide vers le tombeau du Christ à cette multitude de fidèles soldats. Cuthbert ne détachait pas alors ses yeux de dessus lui. Il était glorieux et fier de son disciple, comme si c'eût été son fils ; son œil souriant étudiait ses traits, sa démarche, ses gestes ; volontiers eût-il dit à tout le monde :—Avez-vous vu rien d'aussi beau que le jeune chevalier d'Allonville ?

Vers les trois heures du soir, on fit halte sur un plateau, pour un peu respirer. Le vieux guerrier laissa son regard errer sur l'immense spectacle qui se déroulait, et des larmes vinrent mouiller ses paupières. Son ami lui en ayant demandé la cause :

— C'est que je vois, répondit-il, les lieux où j'ai perdu tant d'objets de mes affections. Ah ! Raoul, comment ce champ de bataille ne m'arracherait-il pas des larmes ? Vous ne savez pas encore ce que c'est que de se voir ainsi séparé de ses amis, et de rester seul, comme un tronc solitaire, au milieu d'une forêt abattue. Je suis encore là par la pensée ; j'assiste, pour ainsi dire, à ces scènes de deuil : je vois tel chevalier expirant de ses blessures, tel autre de maladie, celui-ci de faim et d'épuisement, celui-là des suites du poison, cet autre sous le fer ennemi. Combien j'en ai vu joncher ainsi ces plaines maudites ! Plus d'une fois je me suis pris à regretter de n'être pas mort au milieu d'eux : tant il en coûte de survivre à ceux que l'on a aimés !

— Quoi donc, Cuthbert, la gloire qui vous attend n'est-elle pas préférable à la mort que vous enviez ?

— La gloire, Raoul, est d'être où Dieu nous veut, et de faire ce qu'il nous commande. Peu importe donc que nous vivions ici, ou que nous mourions là, si tel est l'ordre du Maître. Mais quand je considère les dispositions des croisés, les vices qui travaillent plus d'un de leurs chefs, je crains fort que la ruine et le déshonneur ne soient au bout de l'expédition, plutôt que la gloire. Nous approchons d'une terre où bien des mauvais exemples vont frapper des cœurs affaiblis : et qui sait combien succomberont à la tentation ? Je vous le dis tout bas, sire de Louville : votre reine de France me déplaît ; je n'aime pas sa légèreté et ses atours. Ce n'était pas avec un attirail de femmes et d'enfants, avec ce luxe et cette coquetterie, avec ce vain étalage de grandeur et de plaisirs, qu'on devait entreprendre une œuvre aussi importante que celle-ci ; c'étaient des cœurs pénitents, et non des penchants coupables, qu'il fallait apporter au tombeau de Jésus-Christ. Ah ! je suis sûr que si votre illustre Bernard était témoin de ce que nous voyons, ce serait avec frayeur et tremblement qu'il envisagerait l'avenir. Sont-ce là les habits de pénitence qu'il a prescrits ? Pour moi, je vous le dis : cela ne me sent rien de bon.

Les prévisions du vieux soldat eussent été plus sombres, encore, s'il avait pu soupçonner la faute, l'énorme faute qu'il allait partager malgré lui. Nous

avons dit que le roi avait formellement ordonné au sire de Rancon de camper au sommet de la montagne, et de n'en descendre que quand tout le monde y serait arrivé. Le soleil penchait déjà vers son déclin, lorsque l'étendard royal atteignit enfin le sommet tant désiré. De là, le regard plongeait de l'autre côté, et découvrait un horizon non moins beau, non moins varié. Le sire avait particulièrement avisé une vallée agréable, située entre des côtes peu élevées ; sorte d'oasis jetée parmi ces montagnes désertes. L'idée lui vint d'aller y camper, d'y passer la nuit, en attendant le reste de l'armée. Il laissa donc marcher les premiers rangs de l'avant-garde, que le même instinct entraînait de ce côté-là, dans l'espoir d'y trouver un gîte plus commode. Ce qui semblait justifier cette imprudence, c'était que l'ennemi ne paraissait pas : à peine avait-on vu quelques Sarrasins apparaître dans les fentes de rochers, et hors de la portée du trait.

Mais Cuthbert n'avait pas été sans s'apercevoir qu'on dépassait le but. Il prit la liberté de le faire remarquer au sire de Rancon, qui ne fit pas attention à ses paroles. A mesure qu'on avançait dans la descente, il supportait plus difficilement le poids qui écrasait son cœur. Raoul ne souffrait guère moins que lui ; il prévoyait toutes les conséquences que pouvait avoir cette imprudente démarche, et il s'en entretenait avec son fidèle Cuthbert.

— Je le lui ai dit, sire de Louville ; mais le présomptueux ne veut rien entendre. C'est le propre de ces grands seigneurs de dédaigner les avis qu'on leur donne, parce qu'ils n'ont confiance que dans leur propre sagesse. Et puis quelle valeur peuvent avoir les observations d'un être aussi chétif que moi ? Ne l'oubliez pas, Raoul, si je suis trop disposé à l'oublier moi-même : tant vaut le rang, tant vaut le conseil. Or, que font à un sire de Rancon les avis d'un pauvre hère, qui ne doit qu'à la pitié le rang qu'il occupe ? Mais vous qui avez un titre valable, et qui devez un jour figurer parmi l'élite de la noblesse française, peut-être feriez-vous bien d'aller respectueusement rappeler à notre chef les ordres de son roi. Y auriez-vous de la répugnance ?

— Non, Cuthbert ; partout où la voix de l'honneur se fera entendre, je n'hésiterai jamais à lui obéir. Je vais de ce pas présenter mes observations au vaillant sire de Rancon ; peut-être Dieu voudra-t-il prêter quelque attention à mes paroles.

Mais le sire de Louville ne fut pas plus écouté que le vieux guerrier teuton. Il reçut même une réponse mortifiante ; et quelques jeunes seigneurs, qui se trouvaient là, ne lui ménagèrent pas les expressions blessantes. Il revint tout confus près de son ami.

— Ne vous étonnez ni ne vous attristez de cela, mon fils, lui dit son fidèle mentor ; c'est à quoi il faut s'attendre de la part des hommes présomptueux et vains, qui ne se fient qu'à leur prudence. Vous en éprouverez bien d'autres le long de votre carrière, si peu que vous fréquentiez les cours. Mais prenez garde de vous en laisser ébranler, ni de quitter, pour autant, la voie droite de l'honneur. Ne disiez-vous pas hier que vous regrettiez de n'avoir pas épousé

votre fiancée, et de ne l'avoir pas amenée avec vous ? O mon fils ! que serait-elle devenue dans cette atmosphère empestée ? Ah ! laissez-la, cette pauvre jeune fleur, laissez-la croître et se fortifier dans l'air vivifiant de la solitude, loin des dangers de la cour. Ces femmes voluptueuses et coquettes eussent bientôt flétri sa vertu ; tandis qu'il y a tout espoir que vous la retrouverez encore vigoureuse et saine, et digne de votre affection. Raoul, voici la nuit qui tombe, et ma vue est vieille : ne voyez-vous rien sur le sommet de cette montagne ?

— Pardon, Cuthbert ; j'y vois une douzaine d'êtres vivants, que je soupçonne fort être des Sarrasins.

— Une douzaine ! Je donnerais le meilleur doigt de ma main pour qu'ils ne fussent que douze. Mais je n'ai pas vu, dans ma longue carrière, un lieu plus propre aux embûches que celui-là. Que le Ciel démenté mes sombres prévisions ! Montez, mon fils, sur cette petite saillie de rochers, et veuillez jeter un coup d'œil en arrière, pour savoir où en sont nos gens.

Le jeune chevalier obéit, et revint dire peu après :

— Autant que le crépuscule me l'a permis, j'ai vu le centre de l'armée s'avancer péniblement le long de la montagne. Mais les rochers et les précipices m'en cachaient la plus grande partie.

— Et le roi ?

— J'ai cru voir étinceler ses armes aux derniers rayons du soleil couchant. Mais une grande distance le sépare encore de nous.

— Oui, une grande, une bien trop grande distance. Ah ! puisse-t-elle n'être pas incommensurable, comme celle que la mort jette entre les hommes !

— O mon Dieu ! dit tout à coup le jeune sire de Louville, au lieu d'une douzaine de Sarrasins, j'en vois des centaines. Toutes ces crêtes semblent s'en couronner. Si j'allais en prévenir le sire de Rancon ?

— Il vous dirait que vous avez la berlue, et que vous prenez des fantômes pour des réalités. Les jeunes fous qui l'entourent ont plus d'intérêt à dormir en paix sur l'herbe molle de cette vallée que dans l'air vif de ces montagnes.

— Alors, Cuthbert, nous ferions bien de descendre, et d'offrir nos bras pour la défense de nos frères. Car je prévois que leur embarras sera grand.

— J'y songeais tout à l'heure, Raoul. Quand on n'a plus, comme moi, qu'une goutte de sang à donner, on aimerait à l'employer utilement. Mais j'ai renoncé à cette pensée. Le devoir nous retient ici : car le devoir est toujours pour le soldat là où est son poste. Dieu verrait de mauvais œil que nous quittassions le rôle qui nous est assigné, pour celui que notre volonté choisirait. L'histoire nous dit qu'il s'irrita contre Saul de ce que celui-ci avait épargné la meilleure partie des troupeaux amalécites, sous prétexte de lui en faire des sacrifices. Allons-nous-en tête baissée, où l'on nous mène ; la gloire est par derrière, le devoir est par devant : point d'hésitation.

Moins d'une heure après, l'avant-garde arrivait dans cette charmante vallée, plus agréable encore

qu'on ne l'avait soupçonné de loin. En un clin d'œil, les tentes sont dressées ; l'étendard royal flotte sur celle du centre, où étaient Rancon et quelques seigneurs avec lui. Chacun se livra à la joie, puis au sommeil ; bientôt le silence régna partout. Cuthbert seul et son ami ne dormaient pas ; les soucis qui les agitaient étaient trop graves pour leur permettre le repos. En prolongeant leur modeste repas, ils devaient de la situation périlleuse où l'armée pouvait se trouver ; puis, se laissant aller à la dérive, ils effleurèrent mille sujets : le vieux soldat aimant à raconter les épisodes de sa vie agitée, et le jeune sire à parler de sa douce fiancée et de ses rêves de bonheur.

Pendant ce temps-là, l'événement justifiait leurs sinistres pressentiments. L'histoire a raconté cet épouvantable désastre, un des plus émouvants qu'aient consignés ses annales. Le centre de l'armée française montait péniblement dans un chemin suspendu entre des précipices. Une multitude sans armes, composée surtout de vieillards, d'enfants, de femmes, de malades, et tout le train des bêtes de somme et des bagages, formaient une véritable cohue, où la discipline et l'ordre n'étaient pas possible. L'aspect de ces horribles abîmes, dont l'approche de la nuit augmentait la profondeur, faisait tourner la tête à plusieurs. Ou de frayeur, ou d'imprudence, quelques-uns glissaient dans ces excavations, et y trouvaient la mort : ce qui accroissait la terreur et le désordre. Des bêtes de somme, ne pouvant assurer leur pied sur ces sentiers étroits, se précipitaient, et entraînaient avec elles tout ce qui se trouvait sur leur passage. Ailleurs, des quartiers de rochers se détachaient, et écrasaient, en bondissant, hommes et animaux. On devine quels cris, quelle confusion accompagnaient ces accidents. Or, c'était ce moment qu'épiaient les Sarrasins. Ils sortent de leurs embuscades, s'élançant sur cette multitude en désordre, et en font un affreux massacre. Le tumulte est alors à son comble. Il est plus aisé d'imaginer que de décrire ce qui dut arriver dans ces tristes circonstances. Mais les cris de ces malheureuses victimes, répétés par les échos des montagnes, arrivèrent enfin jusqu'au roi, et l'avertirent de ce qui se passait. Ne pouvant supposer que l'avant-garde n'eût pas exécuté ses ordres, il ne savait se rendre raison de ce qui se passait à moitié de la montagne, réunissant aussitôt l'élite de ses chevaliers, il se rend en hâte sur le lieu du combat. Une lutte terrible s'engage, dans laquelle ce prince, naturellement très-brave, déploya une valeur au-dessus de tout éloge. Les Sarrasins, profitant de l'avantage de leur position, roulaient d'énormes rochers qui enlevaient des bataillons entiers. Il fallait aller les débusquer de leurs citadelles de roc, gravir la montagne à l'aide des mains, exposé à leurs pierres et à leurs traits. Mais que ne peut la valeur bouillante du Français ! Les prodiges de ces dernières années nous démontrent que ce généreux courage ne dégénère pas dans notre race ; comme l'exemple que nous citons fait voir que ce n'est pas d'aujourd'hui que nos soldats joignent la bravoure à l'agilité.

A force d'énergie et de valeur de la part du roi et de sa petite troupe, l'armée fut enfin dégagée et put continuer sa marche. Mais le prince avait attiré sur lui l'attention des ennemis. Il se passa alors un événement que l'histoire a enregistré parmi les plus brillants faits d'armes qui aient jamais honoré un homme. Louis, entouré seulement de quelques chevaliers (les autres avaient péri), soutient l'effort de toute une armée. Bientôt il a perdu son escorte *peu nombreuse, mais illustre*, nous dit l'historien : ces braves ont roulé dans l'abîme, ou gisent étendus sans vie; les rochers sont teints de leur sang. Le moine de Saint-Denis ne peut retenir ses larmes lorsqu'il voit *les plus belles fleurs de France se fermer avant d'avoir porté des fruits sous les murs de Damas*. Ce qu'il en restait, ne pouvant soutenir plus longtemps le poids d'une armée, semblait lâcher pied. Alors le roi, plein d'un nouveau courage, les rallie, et leur adresse ce discours : "Faites ferme, compagnons, tournez teste, regardez devant qui vous fuyez ; ce ne sont que des coquins sans armes, qui ne vous oseraient frapper par devant. Braves Français, chevaliers de Jésus-Christ, avez-vous perdu le souvenir de votre vaillance et de votre religion ? Abandonnez-vous votre honneur et votre roi ? Ne faites pas si bon marché de votre vie. Mais non : ne craignez pas de mourir ; il n'y a point de danger. S'il y en a, je le veux essayer tout seul. Je vous servirai de bouclier ; suivez-moi seulement, et vous vous mettrez à couvert derrière votre roi".

Ces paroles, et plus encore l'exemple du vaillant prince, ramenèrent les fuyards ; l'action s'engagea de nouveau avec une véritable furie. Dieu seul sait combien de Sarrasins tombèrent sous leurs coups ; mais aussi leur nombre diminuait insensiblement. A la fin, il n'en restait plus un seul ; tous étaient tués, excepté le roi. La nuit commençait à tomber. Le vaillant prince, se voyant abandonné et sur le point d'être pris, saisit une branche d'arbre, et s'élança sur le sommet d'un rocher. Là, il reçoit une grêle de flèches et de pierres sur sa cuirasse ; mais rien ne ralentit son ardeur ; il continue à frapper d'estoc et de taille, et de son glaive sanglant abat les têtes ou les mains de ceux qui osent l'approcher. Nous ne savons si l'on trouverait nulle part un plus bel exemple de valeur.

Cependant le centre de l'armée était arrivé au-dessus de la montagne. Mais qu'on juge dans quelle anxiété tout le monde était sur le sort du roi ! Les regards inquiets plongeaient de tous côtés pour le voir revenir ; et, comme on n'apercevait rien, le bruit se répandit qu'il était mort. De là des cris douloureux, des plaintes, des gémissements universels ; chacun demandait ce qu'on allait devenir, privé de ce chef si valeureux et si bon. Certes ! le prince eût pu être flatté de cette explosion de la douleur publique, s'il en avait été témoin. En attendant, il se battait, il se battait toujours, jusqu'à ce qu'enfin la nuit noire et son courage lui sauvèrent la vie. Quelques historiens ont dit que les Sarrasins ne le connaissant pas, et le croyant mort, se désistèrent de leurs attaques, et que ce fut à cette circonstance

qu'il dut son salut. Quoi qu'il en soit, la Providence, qui veillait sur ses jours, lui inspira une force et un courage prodigieux ; il laissa la patience de ses ennemis. Quand il se vit seul, il descendit de sa forteresse, prit un cheval égaré, et regagna l'armée. Jamais transport de joie pareil à celui qui éclata quand on le revit. *Le roi est sauvé ! voilà le roi !* tels sont les cris qui retentissent de tous côtés. On pleurait de bonheur, on s'embrassait, on oubliait toutes ses peines, toutes ses pertes : le roi vivait, que pouvait-on regretter ? Énergique expression de l'amour d'un peuple pour son souverain, qui vous comprendrait encore aujourd'hui ?

L'histoire dit que le prince arriva seul. Les croisés allumèrent des feux sur la montagne, et les entretenaient toute la nuit, afin de servir de points de ralliement à ceux qui auraient pu s'égarer dans la route ou échapper à l'ennemi. PAS UN NE REVINT. Le roi seul avait survécu à la fleur de sa noblesse. Triste mais glorieux désastre que la France peut ajouter à tant de titres conquis à l'admiration du monde.

Le bruit de ces malheurs, puis de ce salut inespéré, était parvenu successivement au camp de Geoffroy de Rancon. A la première nouvelle de l'embarras où était le centre de l'armée, l'imprudent chevalier comprit la faute qu'il avait commise. La rumeur qui annonçait la mort du roi ajouta encore au poids de ses remords ; il sentit tomber sur lui toute la responsabilité de ces désastres. Il se voyait dès lors en butte à la haine, flétri aux yeux de l'histoire, de la chrétienté tout entière. Déjà mille voix s'élevaient pour l'accuser ; on prononçait tout haut les mots les plus amers, celui même de trahison ; et en est-il un plus dur au cœur du chevalier ? Chacun sollicitait une punition exemplaire ; et peut-être la colère du peuple s'apprêtait-elle à la lui faire subir, quand tout à coup la nouvelle vint que le roi était sauvé.

— Nous avons prévu tout cela, disait Cuthbert au sire de Louville ; et, si ces désastres sont arrivés, nous pouvons nous en laver les mains. Il n'a pas tenu qu'à vous qu'ils ne fussent évités. L'essentiel est là, mon fils : se tenir dans la ligne du devoir, et ne s'en écarter jamais, quoi qu'il advienne. C'était la leçon que me donnait mon vieux maître : "Quand le monde entier, disait-il, serait contre toi, fussent ciel et la terre t'écraser de leurs débris, tiens ferme sur cette ligne et n'en dévie pas. Il n'y a rien de beau, rien de solide, rien de grand que le devoir ; avec cela, on est toujours fort ; sans cela, on est toujours faible. Rien ne console à la mort que d'avoir fait son devoir ; rien n'attriste que d'y avoir été infidèle." Je serais heureux, Raoul, si j'avais toujours suivi ces sages préceptes. Vous êtes jeune, un vaste avenir semble s'ouvrir devant vous ; gravez ce précepte dans votre tête : *Tout pour le devoir*, et vous verrez que vous vous en trouverez bien.

Le roi fut moins sévère que la voix publique contre le sire de Rancon. Il se contenta de lui ôter son commandement, et l'honneur de porter l'étendard sacré. L'histoire ajoute que, comme chacun avait péché plus ou moins dans cette triste circonstance, on finit

par devenir indulgent à son égard. Quant à lui, il se crut plus tard lavé de sa faute par les larmes amères qu'il versa sur le tombeau de J. C.

XXXII

DÉPART DE PLUS D'UNE SORTE

Quand Onfroy entendit le signal qui l'appelait près de son maître, il pressentit ce qui était arrivé, et sa vieille cervelle s'était mise en frais d'expédients.

— Il se repent, songea-t-il, de sa bonne action. Cela ne lui est cependant pas trop familier, de faire le bien. Sans doute, son orgueil est bien aise d'attraper l'occasion de se dédire. Mais nous verrons.

Au moment où il arriva dans la salle, les chevaliers de Saint-Hubert venaient d'y rentrer, après avoir inutilement cherché dans toutes les pièces du château, sous la conduite d'un garde. Qui donc aurait pu songer au cabinet abandonné d'où Gérard sortait ?

— Onfroy, dit le sire, les droits de ces chevaliers à requérir notre prisonnier étant évidents, il faut que tu le leur livres.

Le vieux serviteur baissa la tête.

— Prends donc soin de le lier de deux cordes neuves, et de le remettre en leurs mains.

— Deux vieilles seraient aussi bonnes.

— Non : les fous sont forts, très-forts, quand leur accès les prend. Je ne veux pas qu'on dise, s'il s'échappe, que ç'a été par ma faute. Tu prendras deux cordes neuves.

Le vieillard entendit cela avec plaisir.

— Il y en a là deux qui ont servi à monter la cloche au beffroi. Elles sont à peu près neuves, et je puis garantir que tous les fous du monde ne les briseraient pas. Que Walbert aille les chercher.

Le valet obéit ; les cordes furent examinées et jugées de bon aloi.

— Maintenant, dit le sire, va-t'en chercher le prisonnier et qu'on le lie ici.

— Il dormait tout à l'heure, répondit l'écuyer, que l'inquiétude commençait à gagner. Je serais bien aise qu'on le laissât un peu reposer. Ses forces sont bien épuisées.

— Nous sommes pressés, très-pressés, dit Oscar le Flamand. Des bruits courent que les croisés sont déjà en Terre Sainte, et nous serions grandement affligés que l'expédition s'achevât sans nous. Nous prévoyons, d'ailleurs, avoir encore plus d'un tort à redresser sur la route ; en sorte que nous pourrions bien arriver trop tard. Veuillez donc, noble sire, hâter la remise de ce condamné.

— Tout beau, chevalier de Saint-Hubert, reprit l'écuyer. Avant de livrer un prisonnier, il est des précautions à prendre. Nous connaissons le caractère de celui que vous appelez Jean de Ruremonde, et dont le vrai nom ne nous est pas inconnu. Avant de traiter avec lui, il faut y regarder à deux fois. Qui nous répond qu'il reconnaîtra là le prisonnier qu'il réclame, ou que, le reconnaissant, il voudra bien s'en contenter ? Son humeur tracassière n'est ignorée de

personne. Noble sire, je n'ai pas de conseils à vous donner : mais....

— Parle : ta prudence m'est bien connue.

— Eh bien ! je dis que, si j'étais le sire du Puiset, je ne livrerais pas le prisonnier, avant d'avoir fait constater par un clerc que c'est bien Étienne de Francourville, et avant que ces chevaliers (s'ils méritent encore ce nom) n'aient posé un sceau quelconque au bas de la pièce, pour témoigner que c'est bien le même Étienne qu'ils ont reçu.

— L'avis est bon ; j'admire ta sagesse. Il sera ainsi fait. Expédie quelqu'un au prieur de Moustiers ; nul n'est plus habile que lui pour ces sortes de choses.

— Mais, noble sire, répliqua le Flamand, cela va entraîner bien des longueurs, et nous sommes fort pressés. Il y a tant de torts à réparer dans ce monde, que je ne sais si nous en viendrons à bout.

— Commencez par bien faire ce que vous faites. Il vaut mieux en réparer un convenablement, que d'en laisser dix à demi réparés. Du reste, on peut vous procurer un moyen de trouver le temps moins long. Le cas étant extraordinaire, et vos règlements ne l'ayant pas prévu, vous êtes autorisés à boire indéfiniment quelque boisson rafraîchissante, dans le double but de restaurer vos forces épuisées, et de vous en amasser pour la suite. Je vous laisse libres pour le choix des saintes à qui vous offrirez chaque coup. Walbert, apporte douze pots de Beaugency ou de Saint-Maur-des-Fossés ; ces chevaliers n'en prendront que ce qu'ils voudront.

L'ordre était précis. Les chevaliers de Saint-Hubert se regardèrent les uns les autres, comme pour se consulter. Pendant ce temps-là, Onfroy, ayant jeté à Roselle, qui pleurait dans un coin, un coup d'œil d'intelligence, s'approcha du sire, et lui dit :

— Le prieur de Moustiers est un homme de règle. Il ne doit pas tarder à chanter les matines, et la chronique dit qu'il y ajoute, pour son compte, trois ou quatre heures d'oraison. Il sera donc difficile à déranger. Je ne sais même si personne osera l'inviter à venir. Souffririez-vous que je prisse le petit jument grise pour aller plus vite, avant qu'il ne commence ses longues prières ?

— Fais comme tu l'entendras. Walbert ira donner ordre qu'on la prépare. Mais que tout se fasse en diligence.

Les chevaliers se mirent à table. Le sire, ravi, au fond, que son orgueil pût prendre enfin sa revanche, ne dédaigna pas de leur tenir compagnie. Il passait, chez tous ses pairs, pour un des plus puissants buveurs connus. Une fois la consigne levée, les chevaliers de Saint-Hubert firent parfaitement honneur au Beaugency. Bientôt le vin déliant les langues, ils racontèrent leurs histoires à leur hôte, qui y prit un singulier plaisir. L'entretien, convenablement arrosé, se prolongea ainsi indéfiniment. On oublia la Terre Sainte, les torts à réparer, le prisonnier, et même Jean de Ruremonde. Les pots succédèrent aux pots, les aventures aux aventures, si bien que le récit menaçait de ne plus finir. Laissons-les à leur affaire, et voyons ce qui se passe ailleurs.

— Suivez-moi, chère petite, avait dit Onfroy tout bas à Roselle, dès qu'ils furent seuls. Nous avons autre chose à faire que de regarder boire ces chevaliers félons. Oh ! mon cœur palpite de peur... oui, de peur... Mon Dieu ! mon Dieu ! y est-il encore ?

Se jetant aussitôt à terre, il rempe avec effort pour s'introduire dans une étroite lucarne pratiquée à ras du sol. Et de là, promenant ses yeux, il scrute le fossé, autant que le clair de lune le lui permet; puis il se relève, et dit à la jeune fille étonnée :

— Je ne l'ai pas vu; il me semble qu'il n'est pas tombé. Non... le Seigneur et saint Martin auront veillé sur lui. Mais les muets sont toujours là aux poternes; ce sera difficile... Il n'est pas tombé; à moins que l'ombre de la terrasse ne me fasse illusion.

— Es-tu fou? rêves-tu? dit Roselle, qui ne comprenait rien à tout cela.

— Non, chère petite, je ne rêve pas. Venez voir, et vous saurez tout. Mais du silence ! Glissons sur la pointe des pieds.

Quand le vieux serviteur ouvrit discrètement la porte du cabinet, son cœur battait d'une étrange force. Mais en voyant que l'anneau tenait encore, il fut pris d'une joie si vive qu'il fut obligé de s'arrêter pour respirer.

A quoi avait pensé le pauvre prisonnier pendant ces instants mortels, longs comme des siècles? Naturellement il avait dû se croire abandonné, trahi par celui qui venait de lui donner de si vives démonstrations d'amitié. D'abord la pensée qu'il va être libre, qu'ils reverra ce qu'il désire depuis si longtemps, des champs verts, des bois, des prés fleuris, des ruisseaux, le remplir d'une joie inexprimable. Encore un moment, et il respirera l'air pur, et il contempera le ciel et ses étoiles ! Encore un moment, et il reverra, et il embrassera sa mère ! Répétons-le : son bonheur tient de l'ivresse. Avec quelle volupté il se sent descendre vers la terre, qu'il n'a pas foulée depuis tant de temps ! Que verra-t-il d'abord? Sur quoi se porteront en premier lieu ses regards? Il compte, pour ainsi dire, les instants qui le sépare de ce moment fortuné.

Mais que cette joie ne dura guère ! Tout à coup il se sent arrêté, sans qu'il puisse deviner pourquoi. Il suppose d'abord que quelque obstacle en est cause, et il attend. Son oreille cherche à deviner ce que ses yeux ne sauraient lui apprendre; mais le silence règne partout, sauf le faible cri de quelques insectes, ou les gémissements lugubres des hiboux. Il attend encore, il attend toujours; et pas le moindre signe que l'on s'occupe de lui. L'amertume alors s'empare de son âme. Il n'ose remuer, de peur d'ébranler l'appui qui le soutient. Que va-t-il devenir? Que veut-on faire de lui? Ne valait-il pas mieux le laisser périr dans sa prison, que d'aggraver ainsi la barbarie par l'insulte? A quoi tend cette sorte d'ironie dont on l'abreuve au dernier moment? Il ne serait pas aisé de compter toutes les idées qui se pressèrent dans sa tête pendant une heure, peut-être, que dura son supplice. Finalement, sa tête s'y perdit, se brouilla

peu à peu; et, toujours sous l'impression de la crainte de tomber, il se laissa aller à une espèce de sommeil, qui était autant l'effet de l'affaiblissement de son esprit que de l'accablement de ses sens.

Il en était là, quand le fidèle Onfroy reprit son opération. Roselle frémit lorsqu'elle vit que son cher prisonnier était, depuis une heure, suspendu entre ciel et terre, exposé à se briser dans sa chute. Son effroi fut plus grand encore, et Gérard le partagea quand elle vit l'anneau, à peine débarrassé de son poids, se détacher lui-même du mur. O Dieu ! le moindre mouvement pouvait, devait déterminer une chute et causer un mal sans remède.

— Je le tiens pour cette fois, dit le brave écuyer, en serrant, d'un poignet énergique, la corde neuve qu'il venait de nouer au bout de l'autre. Maintenant un mot, chère enfant, un mot clair, net, et surtout décisif. Voulez-vous partir pour les Saints Lieux?

— Oui, Gérard, j'en ai fait le vœu, et je suis prête à l'accomplir.

— Vous en coûterait-il de partir tout de suite?

— Pas le moins du monde. Il me tarde de revoir mon bien-aimé.

— En ce cas-là faites vite vos dernières dispositions, et hâtez-vous de sortir du château. Votre petite jument grise est prête: vous la monterez et vous irez nous attendre à l'ermitage de Saint-Martin. Si seulement c'était un effet de votre bonté d'attendre ce pauvre homme, au sortir de sa prison, vous lui feriez sans doute bien plaisir.

— Le plus volontiers du monde. Et toi, Gérard?

— Moi, je dois aussi aller expier... mes vieux péchés. Si je puis sortir de ce lieu maudit, je... Mais, ne perdons point de temps. Allez vite, chère jeune fille, allez, allez, et que Dieu vous bénisse. Si Étienne se sent la force de vous suivre, qu'il le fasse. J'ai vu là les rosses de ces félons pâturer dans nos herbes; il en pourrait enfourcher une, et prendre le large. Mais point de retard, du silence et de l'adresse... Je vais le descendre à terre, et, après lui, cette échelle, qui l'aidera à remonter le fossé. Oh ! de la discrétion, de la promptitude et du silence !

Ce ne fut pas sans émotion que Roselle quitta le château du Puiset; mais l'œuvre de charité qu'elle accomplissait, et l'espoir de revoir bientôt son cher Raoul, soutenaient son courage. Elle allait entreprendre une longue route, sans autre appui que la Providence, sans autres ressources que celles que le hasard pourrait lui fournir: néanmoins son âme ne faiblit pas; elle se souvint qu'elle avait longtemps vécu, comme l'oiseau, sans veille et sans lendemain, et qu'elle ne ferait que reprendre les premières habitudes de sa vie. Le garde, qui veillait à la porte, ne fit point difficulté de lui donner la jument grise; car c'était sa monture ordinaire, et chacun savait avec quelle liberté elle sortait et rentrait, seule ou en compagnie, de jour ou de nuit. Après avoir fait un petit tour dans la plaine, pour mieux donner le change, elle revint se poster vers l'endroit où le prisonnier devait monter. Tout y était silencieux; rien n'y bougeait; la lune frappait de sa pâle lueur ce côté

du rempart et une partie du fossé; mais c'était en vain que la jeune fille cherchait celui qu'elle avait tant d'intérêt à y découvrir. A la fin, levant les yeux, elle vit une tête apparaître par le larmier, se projeter jusqu'en dehors de la muraille; puis bientôt sortir avec effort, suivie de deux bras, d'une poitrine, de tout un corps humain; puis ce corps s'attacher à une corde, et glisser avec une incroyable célérité jusqu'en bas. Le sang de Roselle s'agita de terreur, par la pensée que le moindre accident pouvait coûter la vie à ce loyal et fidèle écuyer. Mais le voici dans le fossé, à portée de la reconnaître et de lui parler.

— Ramassez ceci, enfant, lui dit-il à demi-voix, et cachez-le soigneusement dans la poche de votre selle. Vous verrez que cela ne vous sera pas inutile.

En même temps, il lançait un petit paquet, qui vient tomber aux pieds de Roselle.

— Et lui, Onfroy, et lui? Je ne vois rien, je ne le vois pas.

— Ni moi non plus. Mais pas de bruit. Nous allons nous en informer, et savoir pourquoi l'échelle est là; qui l'a détachée, et...

Roselle n'entendit plus. Elle suivit des yeux Gérard, tant qu'elle put; mais elle le vit s'effacer derrière un angle du fossé. Elle attendit assez longtemps, inquiète de ce qui pouvait arriver; craignant surtout que quelqu'un du château ne découvrit ce qui se passait. A la fin, un certain bruit s'étant fait entendre, elle s'avança du côté où elle avait vu son ami disparaître; un combat s'y livrait, une lutte énergique, désespérée.

— Non, misérable, tu ne l'auras pas, disait le fidèle Onfroy, d'un ton bas, mais plein de colère et d'efforts. C'est assez de l'avoir torturé, battu pendant si longtemps, d'avoir servi d'instrument à la haine d'un maître cruel. Il est temps de nous repentir d'une si mauvaise conduite. Lâche-le, ou tu es mort.

— Est-ce toi que j'entends, Gérard? murmura la jeune fille. Avec qui donc te bats-tu?

— Gardez le silence, enfant, et priez Dieu que mon vieux bras dompte ce muet maudit, qui, certes! n'est pas manchot. Je me doutais que le coquin suivait tout ceci du regard. Mais j'espère qu'il s'en repentira.

Cette lutte se passait à l'entrée d'un souterrain qui communiquait de l'enceinte au fossé, à travers le rempart. Roselle n'en pouvait donc suivre les phases diverses. Mais ce qu'elle voyait très-bien, c'était le sac, dans lequel se débattait le malheureux prisonnier; ce qu'elle entendait parfaitement, c'étaient les gémissements, les soupirs d'Étienne de Francourville; et on comprend quelles craintes l'agitaient sur le compte de ses deux amis. Enfin elle eut la satisfaction de voir Gérard sortir de cette sombre cavité, sain et sauf, à ce qu'il paraissait.

— Il est toujours bon de prendre des précautions, dit-il, en essuyant la sueur de son front. Si cependant je n'avais pas eu à ma disposition ce petit bout de corde, je ne sais ce que tout ceci serait devenu. Main-

tenant, mon garçon, que te voilà lié, je vais te reporter là où tu dois monter la garde, à ta poterne.

Cette opération faite, le bon écuyer s'empressa de tirer Étienne de son incommode étui. Nous rendrions mal l'étonnement, la joie, l'espèce de délire qui s'empara de cet infortuné, lorsqu'il revit enfin le ciel, les étoiles; lorsqu'il put librement relever la tête, ouvrir ses poumons, et respirer l'air doux et frais de la nuit. Mais son libérateur l'entraînait; car il n'y avait point de temps à perdre. En un clin d'œil, l'échelle est appliquée, et tous les deux sont remontés au-dessus du fossé. Dans son ivresse, le pauvre captif saisit la main de Roselle, et la colle sur ses lèvres. Puis il s'agite, il danse, il court, comme pour s'assurer qu'il est bien vraiment libre. Sans un sévère avertissement d'Onfroy, il allait jeter des cris et faire mille extravagances.

— Laisse cela pour un moment plus opportun, dit le vieux serviteur, et monte tranquillement sur cette rosse d'un des chevaliers de saint Hubert. L'évêque de Bruges ne saurait t'en vouloir pour cela. Maintenant, en route, chère enfant; oui, en route, et au plus vite. Car, le manoir peut être bientôt instruit de tout ceci, nous enverra courir après. Allons vite rendre ce malheureux à sa mère, et partons ensuite pour notre long voyage.

Ils s'avancèrent en effet tous les trois, Roselle et Étienne à cheval, et Gérard à pied. Les pensées qui les occupaient n'étaient, sans doute, point les mêmes; mais nous ne savons chez qui elles étaient les plus vives. La jeune fille jeta encore, plus d'une fois, le regard en arrière; la tour du Puiset, visible au clair de lune, se dressait sur l'horizon. Elle laissait, là, des souvenirs, des affections même; elle y avait été accueillie, soignée, chérie; c'était le port où avait abordé sa nacelle; ce terrible seigneur semblait avoir dépouillé pour elle sa nature farouche; c'était là, surtout, qu'elle avait reçu les serments de son fiancé, et engagé elle-même les siens... Événement bien doux, qui suffirait seul à lui rendre cher ce manoir, si redoutable à tout autre.

Quant à Étienne de Francourville, aux premiers transports de son bonheur, avaient succédé la terreur, l'espérance, l'incertitude, je ne sais combien de sensations diverses. Il allait vers sa mère... Était-ce possible? Il en doute presque, il ne sait s'il y veut croire. Il lui semble que sa captivité ne fut qu'un rêve douloureux, un cauchemar cruel; il lui semble que son état actuel est un songe. La reconnaîtra-t-il, cette pauvre mère? Le reconnaîtra-t-elle? Oh! comme son cœur palpite! Comme ses entrailles sont émues! Qu'il lui tarde que ce premier moment soit passé! Il n'a pas une seule fois, lui, reporté ses yeux vers la tour maudite; c'est en avant qu'il regarde; chaque objet, chaque arbre excite son attention, comme si c'était elle. Il regarde aussi du côté du ciel; des pensées pieuses descendent pour lui de cette voûte bleue, qu'il ne peut se lasser de contempler. Il le sent: la captivité avait desséché, abruti son âme; la foi lui reviendra avec l'aspect du ciel, l'air pur et la liberté.

Pour Gérard Onfroy, il marche derrière, tête baissée. De graves réflexions occupent aussi son esprit. La chaîne de ses iniquités est lourde; mais, à chaque pas, elle semble s'alléger. A mesure qu'il s'éloigne du fatal servage, où le malheur l'avait réduit, il sent diminuer le fardeau de ses remords. Depuis le jour où, battu dans un duel étrange, dont une des conditions était que le vaincu serait l'esclave du vainqueur, que de fois il a bondi sous ses fers! Lui, noble et fier seigneur, que de fois il a rongé en secret le frein que la nécessité, que l'honneur (il le croyait, du moins) lui imposait! Ce qu'il en a coûté à son âme loyale et altière, pour abdiquer son nom, son rang, et se mettre au service des passions de son ennemi, voilà ce que personne, pas même lui, ne pourrait suffisamment expliquer. Mais cet ennemi avait le droit de l'égorger... Eh! que ne l'a-t-il fait? Il eût mieux valu expier le malheur par la mort que par la honte. Mais la loi, l'inflexible loi de l'honneur avait courbé ce caractère superbe; et, quarante ans durant, on avait vu un fier seigneur se plier aux fonctions les plus ignobles, sous les plus cruels des tyrans; fouler aux pieds les lois les plus sacrées de la religion et de la conscience, pour obéir aux conditions de la victoire.

Comme ils approchaient de la cabane de l'ermite, un cri solitaire vint frapper leurs oreilles. Francourville frémit; je ne sais quelle sensation s'éveillait en lui. Roselle devina aussi ce que pouvait être ce son lointain; et, après avoir dit un mot tout bas à Gérard, elle prit les devants pour aller, disait-elle, préparer les voies... Elle trouva le vieillard en oraison. Le front appuyé contre terre, il paraissait abîmé dans la contemplation.

— Père ermite, lui cria-t-elle, le voici!

— Je le sais, répondit-il, sans se relever. L'esprit de Dieu m'a fait savoir qu'il avait pris pitié d'eux, grâce aux prières de la bienheureuse Gudule.

— Je le crois volontiers. Elle était si bonne! elle était si sainte! Et je profiterai de cette occasion pour vous demander, père ermite, si vous approuverez le projet que je vais exécuter; si...

— Il vous attend, répondit le vieillard. Il a bien eu à souffrir; mais jusqu'ici il est sain et sauf. Il vous attend.

Les joues de Roselle se colorèrent d'une vive rougeur. Elle comprit que le saint homme savait pas révélation le sort de son cher Raoul. Et la joie et l'émotion troublent tout son être; mais elle veut s'assurer qu'elle a bien entendu.

— Est-ce bien de lui que vous voulez parler, bon père? Est-ce de mon fiancé que l'Esprit Saint...

— Laissez-moi, jeune fille, accomplir mon œuvre... Les instants sont comptés par le Seigneur... C'est bien heureux seulement que la Justice ait fait place à la Miséricorde... O bonté de Dieu! que vous êtes grande!... Ayez pitié! Merci! merci! Ayez pitié!...

Ces exclamations, ou plutôt ces soupirs (car le solitaire parlait bas, et toujours le front contre terre), parurent étranges à la pauvre vierge, qui ne savait plus à quoi les appliquer, et finissait par craindre,

autant qu'elle avait espéré tout à l'heure. Mais revenant à l'affaire présente, elle dit au vieillard:

— Étienne de Francourville est libre. Le voici; je le ramène à sa mère. Où est-elle maintenant? Souffrirez-vous que la reconnaissance se fasse ici, devant vous? Bon père, aidez-moi: cette circonstance est aussi pénible que consolante. Si vous...

Avant qu'elle n'eût achevé sa phrase, elle vit le vieillard se relever, croiser ses bras sur sa poitrine, fixer ses yeux vers le ciel, et se tenir immobile et comme insensible à tout objet créé. Sa petite lampe, donnant en plein sur sa face, permettait de considérer ses traits, empreints d'une beauté céleste. Sans doute, quelque vision surnaturelle absorbait son âme. Ses lèvres seules remuaient, et il semblait à Roselle entendre ces deux mots: Merci! Pitié!

Mais bientôt un bruit attira ailleurs l'attention de la jeune fille. L'obscurité ne lui permettait point de voir ce qui se passait: voici ce que c'était.

Depuis que Sapphirah a entendu dire que son fils vit encore et lui sera rendu, elle a fait de cette idée le sujet de tous ses rêves. Ses heures lucides, comme ses accès de folie, tournent tous sur ce pivot unique; elle n'en perd la pensée ni jour ni nuit. Disons cependant que, la première impression passée, le calme est devenu pour elle plus profond et plus fréquent. Il semble qu'avec cette pierre fondamentale tout l'édifice s'est reconstruit; la perte de son fils avait causé sa folie, son retour lui rend la raison. Elle est venue plus souvent près de l'ermite; elle l'a écouté avec plus de docilité; elle s'est soumise de bon cœur à la pénitence; le repentir de sa vie passée a pénétré plus avant dans son âme. Bien des fois, le front prosterné contre terre, elle a mouillé le sol de ses larmes. Elle demandait à Dieu pardon de ses fautes; elle se résignait aux volontés de la Providence: trop heureuse, disait-elle, d'avoir retrouvé un enfant perdu, elle était prête à tout pour témoigner au ciel sa reconnaissance. Et toujours, l'œil et l'oreille au guet, elle se tournait vers ce formidable château, si longtemps objet de sa haine, aujourd'hui le centre de ses espérances. Elle ne l'a plus maudit une seule fois; elle est tentée de le bénir, au contraire: car il renferme l'objet de son amour, il va lui rendre son fils.

Mais que le temps lui pèse! que les heures sont longues! Reviendra-t-il? ne reviendra-t-il pas? Lui a-t-on dit la vérité? L'a-t-on trompée? Ah! il est un point où l'espérance est une douleur et la joie une déception. Enfin, quand elle vit, ce soir-là, au clair de la lune, certains objets remuer au fond de l'horizon, son cœur se mit à battre plus fort; indécise, elle jeta un regard attentif; elle vit, elle crut voir... et poussa ce cri solitaire dont nous avons parlé... Puis elle se cacha, attendit encore, levant au ciel des yeux pleins d'un feu fébrile; et enfin, quand le son de la voix de son fils eut frappé son oreille, ou plutôt son cœur, elle sentit ses genoux faiblir, son cerveau tinter, son regard se brouiller. C'était lui! c'était lui! Elle s'avance machinalement, les deux bras étendus, embrassant l'ombre, prononçant des paroles sans suite. Lui, de son côté, a reconnu aussi le

timbre de la voix maternelle; ce son unique, béni, qui a frappé l'âme le premier, et y meurt le dernier. C'est en ce moment que Roselle s'est rapprochée d'eux.

Ils sont là dans les bras l'un de l'autre, sans se dire un mot; mais ivres, mais malades de joie et de bonheur. O mères, qui lirez ces lignes, suppléez à l'impuissance du langage, à qui la grandeur de l'amour échappe! Il ne dit rien, elle ne dit rien; eh! qu'auraient-ils pu dire qui rendît le transport de joie qui les étouffait? Roselle ne put retenir ses larmes, en voyant cette tendre et muette étreinte. Le vieil écuyer s'était jeté à genoux; et priait, les yeux baissés, le Dieu des miséricordes de lui pardonner ses torts envers ces deux infortunés, en considération de la félicité qu'il leur procurait en ce moment. Cette scène était aussi étrange qu'attendrissante.

— Eh bien! Marie, dit Roselle, la première, vous avais-je trompé? Le voilà, celui que vous avez tant pleuré, si longtemps attendu, et qui vous est enfin rendu pour toujours.

— Oh!

Ce fut la seule expression qui put sortir de ce sein maternel oppressé. La pauvre femme était malade; cette joie était trop vaste pour son cœur; il est des limites même au bonheur.

— J'espère que vous voilà heureuse, et, que désormais, vous appartenez toute au bon Maître qui vous comble ainsi de bénédictions.

— Oh!

Cette dernière exclamation était plus faible que la première; le passage de la voix se resserrait; le transport de la joie, comme une marée montante, envahissait de plus en plus l'être de cette pauvre mère.

— Vraiment! ils s'aimaient bien, Onfroy, dit Roselle, en se rapprochant du vieillard, qui priait toujours. Je crois que le bon Dieu te saura gré d'avoir fait cette œuvre de charité. Regarde donc: avec quelle tendresse ils s'embrassent!

Celui de là-haut est juste murmura l'écuyer; Orlac a raison; il ne mesure pas toujours ses jugements sur les nôtres. J'ai péché, et elle aussi. Il ne nous reste à l'un et à l'autre que de nous préparer au compte, au compte terrible que nous aurons bientôt à rendre. C'est là que chaque chose sera remise à sa place. Mais... voilà qui est singulier: les voyez-vous tomber, tous les deux, comme deux morceaux de bois? C'est le saisissement qui les affaiblit.

C'était plus que du saisissement. Ce bonheur inespéré était devenu un poids trop lourd pour un tempérament affaibli: Sapphirah venait de mourir. Et son fils, ébranlé aussi par ces émotions excessives, ne s'apercevait pas même qu'il n'embrassait plus qu'un cadavre.

— Morte! oui, morte! dit Roselle stupéfaite.

Et elle court à la cabane de l'ermite.

— O mon père! s'écria-t-elle, venez donc vite, s'il vous plaît. Je crois bien que cette pauvre femme vient de trépasser. Quel malheur!

— Je le savais, reprit le vieillard, sans changer d'attitude. Ils s'en sont allés ensemble.

— Tous les deux? Mon Dieu! serait-il donc mort aussi? Onfroy! Onfroy! Relève donc ce malheureux, et vois où il souffre: je tremble de peur qu'il ne fasse comme sa mère...

— Le ciel a eu pitié d'eux, répondit l'écuyer, en détachant les deux cadavres. Aussi bien, qu'avaient-ils encore à faire sur la terre? Ils ne pouvaient pas partir en meilleure compagnie. Quant à leur pénitence, elle a été faite d'avance, et Celui qui lit dans les cœurs se sera contenté d'un soupir, pour pardonner leurs erreurs passées. Je suis sûr que, dans l'excès de leur bonheur, ils auront dit ensemble le *Nunc dimittis*, et que le bon Dieu les aura pris au mot. C'est une mort bien belle que celle-là.

Aussitôt la voix sonore de l'ermite entonne un chant de joie, et les échos de la forêt répètent ses accents. Le vieil écuyer, se remettant à genoux, unit à cet hymne d'allégresse ses humbles prières de pénitent. Roselle émue, fondant en larmes, ne sait si elle veut s'attrister ou s'applaudir d'avoir contribué à un rapprochement qui devait sitôt avoir une telle issue. Puis, quand elle considère que cette mort peut être regardée comme un trait de miséricorde divine, elle se console d'en avoir été l'instrument.

Lorsque le solitaire eut fini ses cantiques, elle se rapprocha de lui pour avoir un entretien particulier sur l'entreprise qu'elle méditait. Il commença par la rassurer sur le sort de ces deux âmes, qui, disait-il, avaient regagné par l'intensité de leur douleur ce que le temps leur avait refusé. Il exhorta ensuite la vierge à persister dans son pieux projet; mais il ne répondit point aux questions plus précises qu'elle lui adressait sur son propre compte, comme sur celui de son fiancé. Il conclut en lui disant:

— C'est l'ordre du ciel que nous vivions dans l'incertitude de l'avenir. La vertu ne serait plus la vertu, si elle touchait toujours le but au doigt. L'obéissance d'Abraham ne fut si méritoire, que parce qu'il ne savait pas où Dieu le conduisait au sortir de son pays, ni quelle victime il devrait immoler sur la montagne. Allez: et quel que puisse être le résultat de votre voyage, il sera toujours utile à votre âme, dès qu'il tournera à la gloire de Dieu.

La pauvre enfant s'en alla donc, triste et pensive, en compagnie de son vieil ami. En voyant tomber à ses pieds le petit écrin qu'Onfroy avait sauvé, sa première pensée s'était portée vers Notre-Dame de Chartres, et elle avait promis d'offrir à Marie le plus précieux de ces bijoux. Dons de son fiancé, et, par là même, bien chers à son cœur, ils étaient, songeait-elle, la matière la plus convenable pour un sacrifice, propre à attirer sur lui et sur elle la protection du ciel. Ils voyagèrent le reste de la nuit, et arrivèrent le matin aux portes de la ville. Se rendant aussitôt à la cathédrale, la pieuse vierge s'empressa de suspendre sa plus belle perle au cou de la statue vénérée, en remit une autre au bon chanoine Fulbert, pour qu'il célébrât trois messes à l'intention de son cher fiancé et une pour elle. Ensuite, par un de ces motifs généreux si communs en ces siècles de foi, elle alla vendre les autres au joaillier Golbert, en distribua le prix aux pauvres, prit ses mesures pour

que les deux chevaux fussent renvoyés au Puiset, et dit :

— Maintenant, mon vieux, nous pouvons partir. On est bien riche quand on a pour soi la sainte pauvreté, l'amour du bon Dieu et la protection de Notre-Dame de Chartres.

Mais elle ne voulut point quitter la ville sans aller revoir l'humble cellule, où elle avait tant de fois visité la recluse. Que de souvenirs cet aspect réveilla en elle ! Elle s'agenouilla un moment sur le degré qui lui servait jadis de siège, quand elle attendait que Gudule fût sortie de ses extases. Elle pria la sainte de ne pas l'abandonner dans une entreprise, qu'elle approuvait, sans doute, du haut du ciel ; de lui laisser, comme jadis le prophète Élie à son disciple Élisée, un double esprit de force et de piété, afin qu'elle ne reculât jamais dans la voie du bien. De là, elle se rendit à l'abbaye de Saint-Père, près de l'abbé Udes, eut avec lui un long entretien, et voulut recevoir la croix de ses mains. En voyant cette humble enfant, si jeune et si belle, entreprendre ce long voyage, le saint vieillard fut attendri ; et ce ne fut pas sans une émotion visible qu'il lui remit la croix de drap rouge, qui devait la faire respecter de tous, et la mettre, en quelque sorte, sous la sauvegarde de Jésus-Christ.

Quant à Onfroy, ce fut en vain que Roselle le pressa de prendre aussi ce signe sacré :

— Je n'en suis pas digne, enfant du bon Dieu, répondit-il, avec une humilité sincère. Cela vous va, à vous, qui avez peut-être encore l'innocence du baptême. Mais moi !... Le Père Éternel ne reconnaît pas les emblèmes de son Fils, sur le bras d'un si vil pécheur... C'est assez que j'ose aller baiser le sol que notre Maître a foulé : je ne puis usurper la livrée de ses serviteurs. Laissez-moi, chère petite, laissez-moi traîner ma chaîne d'ignominie tout le long du chemin. Et, là-bas, quand j'aurai un peu expié mes vieux péchés, alors, oh ! alors, si l'on nous en juge digne, nous arborerons cet emblème vénéré. C'est un autre signe qu'il nous faut maintenant, et nous le trouverons tout à l'heure.

Roselle voulut recevoir la communion de l'abbé de Saint-Père, afin, disait-elle, de faire provision de forces pour son voyage. Le vieux serviteur se contenta de faire une confession de toute sa vie, accompagnée du sentiment de la plus vive contrition. Mais il se jugea indigne de s'asseoir à la table des saints.

— Ne jetons pas aux chiens, disait-il, le pain des anges. Aujourd'hui c'est assez de recevoir les miettes de la table du Maître. Plus tard, quand les eaux de la tribulation auront lavé nos iniquités, peut-être aurons-nous le courage d'aller prendre place au banquet des élus. Jusque-là, craignons, tremblons, courbons le front jusqu'à terre. Notre place est dans la honte et dans la poussière.

Ils partirent le soir, elle toute fière du noble signe qu'elle portait sur son bras, et lui non moins heureux de son costume plus humble : il avait revêtu le sac du pénitent, et ceint ses reins du cilice. En les voyant passer, la population de Chartres fut tout en émoi. —

Quoi ! si jeune ! quoi ! si belle ! disaient les uns. N'est-ce pas dommage que cette jolie enfant s'en aille tenter un si long voyage ? — Et ce vieux misérable qui l'accompagne, disaient les autres ; ne lit-on pas sur sa figure le cachet des réprouvés ? Comment *l'Oiseau du paradis*, la fille du chevalier Gislebert, s'accommodera-t-elle de ce tison d'iniquité ?

— Fille des Châtillon, cria une voix aigrette, qui n'était autre que celle de Jeanne de Coighan, prends bien garde de joindre ton sort à celui d'un fils de Bélial. Souviens-toi que la compagnie fait pendre. J'ai connu le vieux criminel avec lequel tu te mets en route ; il est peu d'âmes plus noires sous la voûte du ciel. Mon noble mari, Albert de Coighan, n'avait que deux regrets en mourant : celui d'avoir injurié l'évêque de Chartres, et laissé vivre le bâtard de Cressy. Roselle, Roselle de Châtillon, tu ferais mieux, ma fille, de rester ici pour nous chanter tes chants du paradis... En tout cas, prends garde à ce vieux scélérat.

Notons que, pendant cette incartade, Onfroy s'était arrêté, tête inclinée, œil baissé, ne perdant pas un mot des injures de la vieille femme. Et comme Roselle le pria d'avancer :

— C'est la vérité qu'elle dit là, chère enfant, c'est le cœur et les entrailles mêmes du vrai. On ne trouve pas toujours des gens aussi bien informés. Vous pouvez vous en rapporter à tout ce qu'elle affirme. A chacun son dû. Comme vous fûtes l'oiseau du paradis, je fus un tison d'enfer. Chère petite, ne craignez-vous pas que le tonnerre ne m'écrase et ne vous touche en passant ? Ah ! si par malheur...

— Tais-toi, vieux fou, et marche sans t'inquiéter de ce qu'on peut dire. Notre juge, c'est Dieu, et non la langue d'une vieille femme. Hâtons-nous, car le temps presse.

Et ils prirent tous deux la route de leur long pèlerinage.

Avis important



Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE
105, rue Ste-Anne,
QUEBEC